

Du fascisme comme d'un État dans l'état d'esprit

Adrian Mares

Mémoire
présenté
au
Département d'Études françaises

comme exigence partielle au grade de
maîtrise ès Arts (Littératures francophones et résonances médiatiques)
Université Concordia
Montréal, Québec, Canada

Novembre 2012

© Adrian Mares

UNIVERSITÉ CONCORDIA

École des études supérieures

Nous certifions par les présentes que le mémoire rédigé

par **Adrian Mares**

intitulé **Du fascisme comme d'un État dans l'état d'esprit**

et déposé à titre d'exigence partielle en vue de l'obtention du grade de

Maîtrise ès Arts (Littératures francophones et résonances médiatiques)

est conforme aux règlements de l'Université et satisfait aux normes établies pour ce qui est de l'originalité et de la qualité.

Signé par les membres du Comité de soutenance

Françoise Naudillon présidente

Michel Lacroix examinateur

Marc André Brouillette examinateur

Sylvain David directeur

Approuvé par : **Philippe Caignon**
Directeur du département

27 novembre 2012 **Brian Lewis**
Doyen de la Faculté

Résumé

Ce mémoire présente une réflexion sur un fascisme. Le but précis est de démontrer la nature de celui-ci. Pour ce faire, deux corpus seront considérés : en premier, l'histoire européenne et surtout française de la première moitié du XX^e siècle, et en second, une œuvre littéraire. Le choix littéraire s'est arrêté sur l'œuvre de Pierre Drieu La Rochelle, auteur qui me semble incarner l'essence du fascisme, soit un fascisme spirituel, et qui me permet d'affirmer qu'il y eut ainsi un versant français au fascisme. Après des considérations générales sur le fascisme, mon mémoire plongera dans l'étude de l'œuvre de Drieu La Rochelle en tentant de distinguer sa pensée et ses actes politiques de son œuvre littéraire. Cette distinction ne servira qu'à montrer les différentes composantes qui, une fois articulées, dévoilent une des plumes les plus tragiques et les plus lucides de l'entre-deux guerres, et qui composent un esprit fasciste.

Abstract

This thesis presents a reflection on fascism. The aim is to demonstrate its nature. To do so, two bodies of research will be considered: first, European and French history, and second, a literary work. The literary choice stopped on the work of Pierre Drieu La Rochelle, an author who seems to embody the essence of fascism, a spiritual fascism, and who allows me to say that there was a French fascism. After general considerations on fascism, my thesis will focus on the work of Drieu La Rochelle, trying to separate his thinking and political acts of his literary work. This distinction will only show the different components that, once articulated, reveal one of the most tragic and most lucid pens of the interwar period and a fascist mind.

Table des matières

Introduction	1
Le double et la nature en opposition	4
Une lecture sensible	6
Décadence : anthropomorphisme, organicisme, biologisme.....	7
Un romantisme fasciste	8
Un fascisme en spirale et la structure en faisceau	9
Chapitre 1: L'introuvable fascisme français	12
De l'expérience italienne à une acception universelle	14
Au-delà du spectacle fasciste et des idées reçues.....	16
Une définition par négation.....	17
Un fascisme français ?.....	19
Le dogme de la continuité politique.....	20
Un préfascisme français paradigmatique des fascismes européens	22
La synthèse du nationalisme et du socialisme.....	24
Un fascisme français morcelé.....	26
La nature révolutionnaire du fascisme français.....	31
Un fascisme français conservateur	33
Vichy et la Révolution Nationale	34
Fascisme à la française : un fascisme d'intellectuels	40
Esprit fasciste	42
Chapitre 2: Pensée politique	47
6 février 1934 : le catalyseur fasciste	48
Anatomie du pouvoir.....	51
Le prolétariat destitué et la bourgeoisie décadente	52
Union et lutte des classes	54
L'impossibilité de la révolution prolétarienne	56
La séduction nietzschéenne.....	58
Une politique du corps	61

L'organicité fasciste contre la dictature	65
L'esprit guerrier et la guerre éternelle	69
L'échec de la guerre moderne	71
Réforme sociale du capitalisme.....	74
L'engagement : la révolution fasciste et les forces totalitaires	76
Chapitre 3: Romantisme	81
Deux romances, un seul romantisme.....	85
Romance première : le guerrier et la guerre éternelle	89
L'illusion poétique et la désillusion de Charleroi	98
Le revers de la « guerre moderne »	105
Deuxième romance : le fantasme du Chef	108
Chapitre 4: Décadence.....	114
Les ravages de la guerre	117
Dépopulation et infertilité de la France.....	120
Architecture.....	122
Fantasme de la Fin.....	127
Renaissance et la philosophie des saisons	130
La décadence dans le roman.....	135
Conclusion	141
Bibliographie	149

Liste des abréviations

Les ouvrages de Drieu La Rochelle les plus fréquemment cités seront identifiés par une abréviation. Pour des indications détaillées, voir la bibliographie. Voici la liste des abréviations utilisées:

AD : *Avec Doriot*

CC : *La Comédie de Charleroi*

FDC : *Fond de cantine*

GM : *Genève ou Moscou*

INT : *Interrogation*

JE : *Le Jeune européen*

MF : *Mesure de la France*

NPCS : *Notes pour comprendre le siècle*

SF : *Socialisme fasciste*

SI : *La Suite dans les idées*

UFF : *Une Femme à sa fenêtre*

Introduction

Une accusation qui se veut condamnation : fasciste. La question qui découle logiquement de cette condamnation sans droit d'appel est celle de savoir comment il se fait qu'en des temps et des lieux donnés, des intellectuels reconnus et respectés ont pu adhérer sans grande hésitation, voire avec empressement, à une idéologie si conspuée de nos jours, unilatéralement honnie, officiellement criminalisée par les institutions démocratiques.

Comment expliquer alors l'engagement d'écrivains et autres intellectuels dans ce qui apparaît aujourd'hui comme une organisation criminelle au nom imprononçable, à la typographie et à la sonorité patibulaires. Le malaise et la répulsion créés par ce mot, « fascisme », sont compréhensibles, le vocable renvoyant aux atrocités commises par des régimes bien connus. L'effroi devant le sujet ainsi posé bloque l'analyse et la compréhension. Cet isolement dans lequel est immédiatement confiné le sujet, action par laquelle son étude est dissuadée, semble user de méthodes simplistes et populistes, ce qui n'est pas sans rappeler le mécanisme des fascismes avérés.

La définition même de l'idéologie s'apparente, dans le discours contemporain, aux mouvements les plus extrêmes – et uniquement à eux comme s'il pouvait y avoir une forme de consensus, une organisation possible de la vie, un état naturel de l'homme dans la société en dehors d'un système d'idées. L'idéologie se veut ici justement une science des idées; elle se veut aussi la mise en discours de ces idées, les formes qu'elles empruntent, leur origine (l'expérience sensible) et leurs signes en ce qu'elles explorent une symbolique. L'idéologie ne prétend pas être une menace, mais plutôt un ensemble plus ou moins cohérent d'idées. Au pluriel, « idéologies » témoigne de la diversité

possible qui, contrairement à ce que voudrait laisser croire le discours contemporain, ne se veut pas exclusive mais inclusive. Une idéologie est encore – même lorsque élevée en dogme par ses divers protagonistes, partis ou institutions – une construction d'éléments, de croyances et de doctrines, qu'elles soient philosophiques, religieuses, économiques ou sociales.

Contrairement aux idéologies contemporaines ayant cours en sourdine dans les sociétés occidentales, le fascisme, dans son discours, avait un avantage de taille que ses adversaires n'avaient pas : il opérait. Chaque idéologie doit négocier des compromis avec ses valeurs pour arriver à un consensus en vue de prendre le pouvoir, ce qui est le but ultime de toute idéologie. Qui plus est, elle évolue historiquement; l'idéologie possède – par soif de pouvoir – une flexibilité lui permettant d'absorber le changement social – et de le réfléchir – jusqu'à un certain point en vue de maintenir force et légitimité. Si les idéologies sont généralement prescriptives et structurantes, le fascisme, grâce à son discours opérateur, compose l'action non pas en la guidant, mais en proposant une action concrète dans un présent immédiat, le tout à portée de main. C'est ainsi que le fascisme unifie; il propose l'action menant au parti unique, à la société exemplaire, droite, unifiée. Les idéologies cherchent une rationalisation de leur position, par une interprétation logique du monde, alors que le fascisme se base sur l'affect, délaissant le discours rationnel et adoptant une rhétorique pour le moins grossière mariant métaphores et envolées, et faisant appel aux sentiments plutôt qu'à la raison. En découle une mythologie de la catastrophe, énumérant les exemples concrets de la décadence, œuvre des démocraties, des libertins et des tristes résidus humains de ce qui fut jadis la créature

de Dieu. Spirituel, simple, violent et populaire, le fascisme offre une identité sur mesure aux hommes déchus désirant opérer une Restauration.

Ce fascisme qui n'est plus offert un nouveau monde basé sur un idéal de l'homme guerrier, un idéal à portée de main : plus que les autres idéologies, celle-ci est mobilisatrice; de plus, elle prône la violence non pas comme moyen mais comme principe fondateur, non pas pour accéder au pouvoir mais pour légitimer le pouvoir. Le pouvoir, le droit de l'exercer est fondé sur la force.

Chez un homme en particulier, Drieu La Rochelle (1893-1945), l'accusation de fascisme n'en fut pas une. Il se reconnut lui-même en tant que tel. Toutefois, au sein de ce mouvement, dans lequel Drieu se perçut lui-même comme un humaniste, la connotation contemporaine y voit aujourd'hui un maître des hautes œuvres. Dans *Socialisme fasciste*, paru en 1934, Drieu clama son appartenance au fascisme, en déclarant que « le stalinisme est un demi-fascisme, et le fascisme un demi-socialisme » (SF, 231). En plus de s'identifier à une idéologie dite fasciste, Drieu fut un des maîtres-penseurs de ce mouvement en France entre les deux guerres. Or, a priori, Drieu n'apparaît pas comme l'exemple de l'homme fasciste : ses positions fluctuèrent dans le temps, passant du socialisme à un fascisme restaurateur et faisant preuve d'une admiration tardive pour le stalinisme, alors qu'en même temps il fut l'un des plus célèbres collaborateurs sous l'Occupation.

Son obsession de la décadence française et sa haine du présent furent le motif de sa conversion au fascisme. La décadence fut sans contredit le point commun de toute son œuvre littéraire, le fondement de son interprétation sensible d'une France qu'il voyait déchue. Partisan d'une restauration de l'homme à l'image du guerrier médiéval tout en

faisant preuve d'un lyrisme des plus sensibles et d'un romantisme viril, Drieu jongla avec bien des contradictions. Or, malgré les caractéristiques contradictoires, malgré un parcours ponctué de revirements majeurs, malgré tout cela, Drieu reste encore « l'écrivain fasciste ».

Le double et la nature en opposition

Déjà les oppositions classiques du naïf et du sentimental, de l'apollinien et du dionysiaque, du classique et du romantique, de l'abstrait et du concret visaient en réalité des intuitions du monde différentes.¹

Drieu nous laisse entrevoir deux mondes différents : le monde réel, soit la Décadence et le monde rêvé, soit un État fasciste. Une des contradictions qui, selon moi, rendent Drieu opaque à première vue est la valse entre les deux facettes d'un même fascisme : le romantisme de la guerre et du guerrier, et la lecture décadente du monde présent de l'autre – le fantasme s'opposant au désespoir.

Drieu diagnostique la décadence du monde présent, mais ne parvient pas à articuler un système de rechange crédible à un niveau politique, tandis que son œuvre littéraire réussit tant bien que mal à structurer celui-ci sur le fonds décadent. L'œuvre littéraire est l'expression légitime du fantasme fasciste, qui se développe le plus dans la fiction, et permet l'échappée interdite, la réalisation aussi fugace soit-elle de l'idéal fasciste. C'est dire qu'il y aurait une littérature fasciste comme lieu d'expression d'un modèle de société à défaut d'une réalisation concrète du même modèle.

¹ VUILLEMIN, Jules (1949), *L'être et le travail: les conditions dialectiques de la psychologie et de la sociologie* (Paris: Presses universitaires de France) p. 132.

Une hypothèse mérite alors d'être explorée, celle d'une nature double de Drieu, soit une nature en opposition : d'un côté, le fantasme du guerrier et de la guerre, soit le revers dionysiaque ; de l'autre, la lecture décadente, soit le revers apollonien. La nature choquante du fascisme dionysiaque oblige au littéraire, tant par la difficulté à tenir un discours belliciste dans l'espace public que par le romantisme fasciste, qui appelle, par sa nature même, l'œuvre littéraire, laquelle, en détournant le problème politique, permet à ce qui n'est qu'une idéologie conspuée d'éclorre sous tous ses feux comme fantasme et monde caché. La logique même dont Drieu fait usage dans *Socialisme fasciste* comme dans d'autres écrits où il essaye tant bien que mal de démontrer un lien entre le fascisme et sa lecture du fascisme, et ce pour expliquer son ralliement, apparaît bien confuse, voire forcée. Drieu s'astreint à soutenir en toute logique propre son adhésion à un fascisme politique.

L'œuvre témoigne de ce double qui s'équilibre douloureusement chez Drieu, l'un appelant l'autre : l'engagement résulte du refus du monde, le héros dionysiaque voulant éponger les larmes du dieu fluvial qui se manifeste à travers les antihéros rochelliens, écorchés vifs déambulant dans les rues de Paris ou d'autres capitales de la décadence. Le débat dionysiaque qu'est l'engagement ou le fantasme finit par se noyer toujours dans la mer de la décadence. Et dans le renoncement, Drieu jette un regard encore plus lancinant sur la triste caricature dionysiaque qu'il fut pour un bref moment.

Une lecture sensible

Analyser l'œuvre de Drieu est une tâche fort difficile, surtout d'un point de vue méthodologique, étant donné que cet auteur, reconnu comme écrivain politique et comme romancier, mélange les genres et fait dans l'autofiction. Pierre Andreu pose ce constat dans la préface de la réédition de *Mesure de la France* :

C'est que Drieu, comme il l'écrira quelques années plus tard, dans la préface de *Genève ou Moscou*, inaugurerait sa méthode d'écrivain politique, méthode qui, pendant vingt ans, déroutera tant de critiques : la froide analyse du monde et la confiance sur lui-même, la sociologie et l'aveu, « l'expérience directe du tempérament » et « l'observation quotidienne » de l'époque. (MF, 9)

Des critiques qu'on fit à ce sujet, Drieu en dégagerait plutôt une qualité : « on ne peut recevoir les jugements d'un littéraire sur l'ensemble de la société que s'ils sont accompagnés d'une analyse impitoyable des conditions personnelles qui les déterminent. » (GM, 15) Ainsi, lire Drieu, c'est être confronté d'abord à la sincérité de l'auteur : « J'ai ébauché un art subjectif où la sincérité corrige l'égoïsme, où la confession précise la songerie du spectateur nonchalant. » (GM, 16) Et quant à l'emmêlement inacceptable que les critiques reprochent à Drieu, soit « l'analyse de son moi et l'analyse de son temps », celui-ci réplique : « Cet emmêlement était l'essentiel de mon dessein; il me semblait la garantie de toute sincérité, de toute efficacité. Seul l'achèvement de ce procédé pouvait assurer la portée générale de mes réflexions sur ce temps. » (GM, 17)

Plus qu'une confusion de forme, ces remarques de l'auteur sur son écriture me permettent de faire ce que tout bon connaisseur de l'œuvre rochellienne se doit de faire, soit une lecture autobiographique qui finit toujours par provoquer un questionnement

méthodologique (ce à quoi Drieu nous répond lui-même) et éthique, soit une sensibilité devant le fascisme qui rime, pour certains esprits obtus, à un endossement d'une idéologie.

Décadence : anthropomorphisme, organicisme, biologisme

Je me réfère au passé... Mais ce n'est pas au passé, c'est à la jeunesse. (NPCS, 28)

Toujours dans un souci méthodologique, je me dois de souligner une évidence qui expliquera mon traitement de l'œuvre de Drieu et surtout de la composante décadente dans les chapitres subséquents, soit la conception rochellienne du monde dans une optique organique, anthropomorphique ou encore biologique. Clé maîtresse de l'interprétation décadentielle et du fascisme restaurateur de Drieu, on retrouve chez l'auteur une tendance à se représenter toute réalité, tout ensemble, regroupement, collectivité, nation ou classe, comme une partie ou une entité semblable à celle de la corporéité humaine. La pensée rochellienne est ainsi dominée par un anthropomorphisme anatomisant de manière centripète : tout s'unit sous les attributs d'un corps, soit un corps malade, les sociétés et civilisations étant vues comme un corps social sensible. L'âge de ce grand corps est un des facteurs déterminants du fascisme rochellien et la jeunesse est une composante vitale du fascisme restaurateur car elle seule permet le renouveau. Les qualités d'un passé auratique doivent être restaurées dans l'avenir par une jeunesse possédant en elle la sève, la force et l'aptitude à la grandeur à l'image des civilisations jeunes d'autrefois qui érigeaient des temples et des cathédrales. Le Moyen Âge, la Rome impériale ou encore la Grèce Antique n'ont pas valeur de nostalgie. Ces idéaux sont le

reflet d'époques jeunes qui construisaient des sociétés à la mesure de leur force, grandeur vivante dont ne subsiste désormais qu'un fade souvenir sous forme de musées et nécropoles qu'admire la société aujourd'hui, administrant académiquement et en conceptualisant ce qu'elle n'a plus la force d'ériger. La société du présent est diagnostiquée vieillie, incapable de tant de force, tant dans le rêve de grandeur que dans l'acte de l'accomplir. Le fantasme de la fin doit être le début d'une grandiose éternité : « Tout ce qui est nouveau est bon, hors du neuf point de salut. L'humanité ne perdure qu'en se reniant sans cesse, en tuant d'âge en âge sa vieillesse. » (INT, 83)

Un romantisme fasciste

Que ce soit la mystique du chef, la célébration du jeune corps mâle, l'élan vers la gloire et autres attributs héroïques qui composent le romantisme fasciste rochellien, il s'agit de l'envers du réalisme aigu qu'est la décadence, Drieu opposant l'action à l'inertie. L'interprétation décadente du monde appelle à ce romantisme fasciste comme à une impossible échappée qui se décline sous plusieurs formes. Cette passion qui voulait voir souder ensemble les hommes dans un spectacle guerrier est vouée à l'échec, car la réalité n'a pas rejoint les espérances. Les années semblent avoir accéléré la lecture décadente du monde tant dans le présent qu'à rebours, noircissant les souvenirs du passé par le dégoût du présent.

Il y va d'un romantisme fasciste dans sa nature toujours changeante comme dans la persistance d'un certain fonds inaltérable à travers les métamorphoses d'une passion en obsession, d'une rêverie en fantasme. Il y a une évolution du thème guerrier tant dans

l'intensification que dans la transposition – socialement obligée – du désir martial dans l'arène fictive, qui déleste Drieu de toute inhibition à exprimer ce romantisme de l'héroïsme. Le passage, ou le confinement du belliqueux dans le romanesque, cadre alors avec la nature archaïque de la guerre médiévale, de la guerre pour la guerre, de la guerre comme état naturel. Drieu adopte le discours belliqueux alors qu'il n'est pas le moindre belliciste en réalité, la guerre étant souhaitée pour sa signification et n'étant pas orientée vers un but.² La guerre rêvée n'est pas un outil de résolution de conflit ou une forme de domination, elle n'a pas de déclencheur conjoncturel, elle est étrangère et exotique – donc inconnue – à son propre temps.

Un fascisme en spirale et la structure en faisceau

L'expression la plus complexe du fascisme associée à un pays rêvé se développe dans le fictionnel, qui s'oppose au pays réel qu'est la réalité décadente de Drieu. Cette opposition se retrouve dans deux cercles concentriques qui communiquent par des courroies de transmission, puisqu'on peut traiter de la question en choisissant de faire une lecture au ralenti d'une œuvre littéraire (ce qui ne relève pas grand-chose : à peine une esthétique fasciste forcée), mais nous pouvons aussi traiter du processus psychique de Drieu dans toute son œuvre, qui révèle alors une *pensée fasciste*, voire un *esprit fasciste*. L'opposition du fascisme en tant que pays rêvé à la décadence vue tel un pays réel fonctionne dans le premier cercle comme à l'intérieur des limites narratives du roman *La comédie de Charleroi*, qui présente le jeu d'opposition entre l'idéal fasciste (la guerre

² « La guerre nous fit recroire non pas au progrès mais au noble effort sans but et libre d'espoir. » (INT, 87)

éternelle – et désormais impossible – et le nouvel homme fasciste qu’incarne le Chef) et la lecture décadente du monde.

La visée large de ce mémoire est le traitement du deuxième cercle qui englobe le premier. Ce deuxième cercle rassemble les divers écrits de Drieu qui opposent un idéal utopique – *un État dans l’état d’esprit* – à la réalité. Ce deuxième cercle témoigne non plus par une lecture au ralenti, mais plutôt en offrant une perspective large par l’articulation d’une pensée fasciste dont les différentes manifestations indépendantes que sont les romans et essais dévoilent la teneur.

Le présent mémoire veut exposer la nature du fascisme chez Drieu en cela qu’il m’apparaît que celle-ci est en soi une preuve de l’existence d’un fascisme français particulier. La démonstration de ce fascisme rochellien, qui s’avérera être plus spirituel que politique, ne pourra être effectuée sans un questionnement préalable sur le fascisme et sans aborder la question polémique d’un fascisme français. Le mémoire empruntera ainsi une structure en faisceau, débutant par un chapitre qui traitera exclusivement de la question du fascisme. L’œuvre imposante de Drieu, dont la limite entre le littéraire et le politique n’est pas bien définie puisque les deux se confondent, est un corpus de premier choix pour l’analyse du sujet en ceci qu’il est un témoignage sur son temps et non pas une analyse a posteriori. Suivront trois chapitres consacrés à la pensée de Drieu et qui effectueront un mouvement du politique vers le spirituel. Suivant cette idée, le deuxième chapitre portera sur la pensée politique de l’auteur. Le troisième et le quatrième chapitres porteront respectivement sur le romantisme et la décadence, les deux revers d’un même fascisme. Par cette structure en faisceau, je propose une lecture en partant du général, soit les fascismes avérés, pour ensuite changer de perspective et élargir la question jusqu’à la

conclusion qui se veut la phase la plus éloignée des quatre chapitres lesquels, partageant tous la même nature, convergent à une de leurs extrémités.

Ainsi, si ce mémoire se devait d'avoir une hypothèse de départ, celle-ci serait l'existence d'un fascisme français, et d'un fascisme dont l'essence est spirituelle, cette essence étant le dernier segment du faisceau, soit la phase la plus évasée en ceci qu'elle est la plus diffuse. Or, une telle hypothèse mérite qu'on y accorde le premier chapitre du présent mémoire pour ensuite tenter de préciser, par l'intermédiaire de l'œuvre de Drieu, et l'existence dudit fascisme français et sa nature spirituelle.

1 : L'introuvable fascisme français

Organicisme. Naturalisme. Refus des valeurs universalistes. Dénis des valeurs tout court. Et haine de la démocratie... [...] C'est là-dessus, sur ces mots d'ordre familiers et apparemment inoffensifs, que peut croître le reste, tout le reste, et le grand vacarme que l'on connaît. C'est sur ces bases, sur ces pilotis muets que se déploient les nappes plus sombres, et infiniment plus bruyantes, de l'horreur. C'est légèrement qu'elle s'avance du coup et à demi-mot qu'il faut l'entendre, lors même qu'elle n'a pas déployé encore toute sa bimboloterie. Et j'aurai atteint mon but quand j'aurai commencé de convaincre que le fascisme ce n'est pas d'abord la barbarie. Que ce n'est pas essentiellement et premièrement l'apocalypse. Que ce n'est pas toujours et forcément les orages de fer et de sang. Mais que c'est d'abord, premièrement, forcément, un type de société, un modèle de communauté, une manière de penser et d'arranger le lien social.³

Il est impossible de parler d'un fascisme personnel ou littéraire chez Pierre Drieu La Rochelle sans effectuer un long détour par l'histoire du fascisme, laquelle révélera notamment la nature et l'étendue du phénomène dans la France contemporaine de l'auteur. Il ne sera pas question d'un fascisme avéré, matériel, politique, mais au contraire d'un fascisme spirituel. Ce chapitre vise à prouver l'existence d'un fascisme français autochtone dont l'évolution passe notamment par les échecs qu'il connut dans sa tentative d'incarnation politique.

Avant même d'aborder la question polémique d'une variante française – car les historiens hexagonaux ont longtemps prétendu que la France ait été « allergique » au fascisme –, les théories du fascisme s'avèrent un terrain de mésentente où se poursuivent incessamment des affrontements houleux. Cette divergence est due principalement à trois problèmes insurmontables qui divisent les auteurs et diversifient les interprétations. En premier lieu, la définition préalablement donnée au fascisme avant même toute analyse élargit ou rétrécit le champ d'étude. En deuxième lieu, la situation idéologique dans

³ LÉVY, Bernard-Henri (1981), *L'idéologie française* (Paris : Grasset) p. 221.

laquelle se trouve l'auteur de ladite interprétation influence grandement son jugement. Victime de son temps, le chercheur se sert d'un moralisme et d'un système de valeurs pour simplifier le fascisme et restreindre encore une fois la compréhension d'un phénomène qui ne supporte pas une lecture hors contexte ou une interprétation orientée, ceci en vue de reconforter l'auteur dans son allégeance au climat social et idéologique du moment. En dernier lieu, la méthodologie et les approches choisies (qui influent sur le corpus d'étude, sur l'aire géographique et l'étendue temporelle retenues) ont pour effet une production scientifique qui, bien que rigoureusement menée, donne un résultat prévisible, lequel se situe entre le déni mal entretenu et, plus récemment, un sensationnalisme de mauvais goût (où le fascisme devient en quelque sorte la réalité propre d'une France amnésique à laquelle plusieurs auteurs s'empressent d'appliquer une thérapie de choc diffamatoire). Entre ces extrêmes, en atténuant le plus possible les trois facteurs de déroute, se trouve une définition du fascisme qu'on ne peut atteindre sans descendre au plus profond du phénomène.

Il est impératif, du moins pour ne pas induire le lecteur en erreur, de démontrer quelles sont la signification et l'étendue du terme « fasciste » dans un mémoire comme celui-ci qui tend à s'éloigner progressivement de sa forme politique pour s'approcher d'une variante spirituelle. À ce jour, les chercheurs ne s'entendent toujours pas sur une définition du fascisme. Ni les historiens ni les littéraires n'y arrivent aisément et aucune définition ne fait consensus. Je crois que les difficultés rencontrées dans cette quête d'une définition générique du fascisme participent de ladite définition. Si ces difficultés soulèvent plus de questions qu'elles n'apportent de réponses, elles méritent d'être exposées et non occultées, car elles ont le mérite de rendre à un sujet souvent minoré

pour ces mêmes raisons toute sa complexité. D'où la nécessité de broser un portrait d'ensemble des mouvances fascistes en France avant de revenir, dans le chapitre suivant, à l'œuvre de Drieu La Rochelle.

Parler d'idéologie revient à parler de culture politique tout d'abord, car l'idéologie « est l'interaction de la culture et de la politique. »⁴ Il n'est ainsi pas question de la somme des idées politiques ni d'un répertoire exhaustif des actes politiques. Par culture politique, je fais appel à la définition qu'en donne Serge Berstein dans la mesure où il allie dans celle-ci et sa nature et sa fonction, soit un « système de représentations partagé par un groupe assez large au sein de la société » qui « permet de rendre intelligibles des comportements [...] peu explicables. »⁵ Évoquer la culture politique de la période concernée ouvre la porte sur plus de cinquante ans d'histoire, de la guerre contre la Prusse (1870 - 1871) au Régime de Vichy (1940 - 1944), période pendant laquelle il y eut une fascisation tant par les ligues que par les intellectuels et qui résultait d'une longue tradition d'oppositions et de critiques envers l'héritage des Lumières.

De l'expérience italienne à une acception universelle

Nombre d'historiens – surtout français – utilisent le fascisme italien comme référence pour les comparaisons. On se doit toutefois de déboulonner quelques mythes et interprétations rapides qui semblent en avoir occulté la naissance et les premières années en favorisant l'étude d'un régime établi et sclérosé. Même dans le cas italien,

⁴ STERNHELL, Zeev, SZNAJDER, Mario, et ASHERI, Maia (1989), *Naissance de l'idéologie fasciste* (Paris : Fayard) p. 12.

⁵ BERSTEIN, Serge (dir.) (1999), *Les cultures politiques en France* (L'Univers historique; Paris : Seuil) p. 8.

l'historiographie a négligé un passé antérieur en braquant les projecteurs sur un passé plus récent.

La composition hétéroclite des *Fasci di Combattimento*, lorsque ceux-ci prennent forme le 23 mars 1919, est paradoxale et peu représentative du régime qui verra le jour : anciens combattants, syndicalistes bellicistes et intellectuels futuristes. Cette réunion modeste allait déboucher plus tard sur un programme expérimental et radical alliant patriotisme d'anciens combattants et une forme de socialisme national. Il n'y aurait pas non plus un caractère unique à l'expérience italienne, qui ferait le propre d'un fascisme originel : des mouvements similaires se retrouvaient dans l'Europe de l'après-guerre dont le dénominateur commun était une combativité qui se confondait avec l'illusion d'une organisation ou d'une cohérence doctrinale.

Malgré les particularismes culturels d'une nation à l'autre, la similarité des mouvements est indiscutable. Robert Paxton affirme d'ailleurs que ces mouvements furent indépendants les uns des autres lors de leur éclosion, ce qui vient diminuer le rôle paternel qu'on attribue au fascisme italien et remet en question l'idée d'émules qu'on accorde aux mouvements similaires qui embrasèrent l'Europe.

Puisque le fascisme « donne l'impression d'être sorti de nulle part et d'avoir pris des formes multiples et variées »⁶, une idéologie nouvelle semble émerger sans avoir au préalable publié son manifeste, et dont la paternité du « isme » n'est pas identifiable. Par facilité et paresse, le vocable en est venu à désigner l'expérience mussolinienne, lui conférant ainsi la nationalité italienne. Mais, si on pose pour précepte qu'il n'y a pas une paternité claire, on ouvre la porte à la controverse dans laquelle s'enfonceront les généalogistes du mal dont Ernst Nolte, Bernard-Henri Lévy et Zeev Sternhell. Ces

⁶ PAXTON, Robert O. (2004), *Le fascisme en action* (Paris : Seuil) p. 18.

derniers, en faisant de la France une actrice du fascisme, malgré cette supposée allergie française au fascisme, se heurtèrent tous à la réaction « allergique » de l'historiographie française dont ils durent essayer les virulentes critiques.

Au-delà du spectacle fasciste et des idées reçues

Les images familières, largement véhiculées du spectacle fasciste, bloquent la compréhension du phénomène et résument celui-ci pour le contemporain de manière grossière, comme si l'apparence du mouvement en synthétisait l'essence. Autant de vérités ne demeurent qu'autant de faussetés. Le discours contemporain rejette souvent la responsabilité sur le dictateur avec qui tout commence, autour duquel tout tourne et par qui tout finit, et l'on se retrouve ainsi non pas critiques du fascisme, mais encore une fois victimes, car l'image du chef « dont la puissance agit encore sur nous, est le triomphe ultime de la propagande fasciste. »⁷ Cette erreur confortable a le malheur d'incriminer une image et d'ignorer les personnes, groupes et autres institutions, faisant obstacle à une analyse plus subtile qui est pourtant nécessaire pour expliquer le phénomène dans sa réalité de tous les jours.⁸ Ainsi en va-t-il de la manière dont les historiens choisissent de simplifier la complexité avec l'aide de la sérénité que procure le recul historique. George L. Mosse étendra cette critique à l'ensemble des totalitarismes, en démontrant que les théories dominantes « ont également mis l'accent de manière indue sur le culte censément

⁷ MOSSE, George L. (2003), *La révolution fasciste : vers une théorie générale du fascisme* (Paris : Seuil) p. 21.

⁸ PAXTON, *Le fascisme en action, op. cit.*, p. 19. Aussi, p. 29 : « Le problème supplémentaire que posent les images conventionnelles du fascisme est qu'elles se focalisent sur les moments les plus hautement spectaculaires de l'itinéraire fasciste [...] et passent sous silence la texture coriace de l'expérience du quotidien, comme la complicité des personnes ordinaires dans l'établissement et le fonctionnement du régime. »

monolithique du chef. »⁹ Ces précisions qui complexifient la définition du fascisme sont nécessaires pour pouvoir légitimer l'usage d'un tel terme dans un travail qui porte sur un fascisme français lui-même à définir.

À ce sujet, Paxton démolit l'argument largement éculé des historiens français, selon lequel il n'y a pas de fascisme sans un parti fasciste unique. Un tel argument ne prend pas en considération l'accession aux hautes sphères du pouvoir par la voie démocratique. Le NSDAP¹⁰ et le PNF¹¹ ont intégré les hautes sphères du pouvoir dans une forme de légalité et non pas par une prise de pouvoir du parti unique. La mainmise d'un parti unique s'est concrétisée *par après*. Que les coups de force aient joué en leur faveur, il ne fait aucun doute. Toutefois, cela vient ébranler les arguments d'une allergie française au fascisme basée sur la non-présence d'un parti fasciste unique. C'est lire l'histoire à l'envers. Le fascisme ne se résume pas à sa manifestation politique concrète, il n'est pas une structure politique figée.

Une définition par négation

Les problèmes soulevés plus haut sont de taille, car ils destituent une définition qui se veut facile sans la remplacer par une autre, tout en apportant des difficultés majeures de taxinomie. Tout aussi problématique est la méthode avec laquelle se définit le fascisme chez nombre d'auteurs qui poussent l'étude du phénomène plus loin que le piège du spectaculaire ou le diagnostic de mauvaise foi qu'est le mythe de l'allergie française au

⁹ MOSSE, *op. cit.*, p. 21.

¹⁰ *Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei*

¹¹ *Partito Nazionale Fascista*

fascisme. À lire Paxton, qui n'est qu'un exemple parmi tant d'autres, il y a une tendance marquée à définir le fascisme en avançant sur les définitions d'autrui qu'on démolit.

Paxton comme d'autres avant et après lui, comme l'auteur de ce mémoire aussi, utilise l'opposition comme construction : *ce que le fascisme n'est pas*. C'est une définition par la négative dont la similitude évidente avec les procédés de rhétorique fasciste est problématique. Si le fait d'adopter un discours destructif dans une tentative descriptive est invivable pour l'esprit rationnel, il m'apparaît qu'on se rapproche, par ce mimétisme involontaire, de la manière dont se définissait le fascisme lui-même. En d'autres mots, le problème et la solution ne font qu'un : la définition devient rhétorique fasciste et par le fait même met en échec l'analyse rationnelle. Or n'est-ce pas là le propre du fascisme ? Cela présente aussi une autre difficulté, et ce, à un tout autre niveau : celle de la position dérangeante de proximité que doit adopter le chercheur pour échapper aux facilités dans lesquelles se complaît tout aussi bien le philistin que l'intellectuel outré.

Un fascisme français ?

Car que savons-nous de la France ? Que nous a-t-on conté dans tous les hauts parages où s'ourdissent ses glorieuses chansons de geste ? Que m'en a-t-on dit, à moi, tard venu dans le siècle, au lendemain des carnages qui manquèrent l'emporter ? On m'a dit à peu près que, de ces carnages, de ces orages inouïs, elle sortit innocente et pure de toute tâche. On m'a patiemment enseigné que nous fûmes, nous Français, conçus immaculés, et miraculeusement immunisés contre les grands délires barbares qui ont ensanglanté l'époque. On nous a offert ainsi, dans un climat de liesse et de babils enchanteurs, une belle terre de cocagne qui n'aurait encensé le monde que de torrents de « Bonheur », de « Liberté », de « Droits de l'Homme ». Le fascisme ? Berlin. Le stalinisme ? Moscou. La torture ? Le racisme ? Ailleurs, toujours ailleurs. Car ici, nous disait-on, nous sommes tous fils de Lumière, issus d'une Histoire fabuleuse, peuple de communards, de dreyfusards, de maquisards, — nos hérauts avantageux dans l'ordre de l'honneur.¹²

Ainsi commence l'essai de Bernard-Henri Lévy, sur cette envolée lyrique et violente, une charge que ses détracteurs semblent avoir mal encaissée, d'où l'enterrement trop rapide d'un ouvrage pamphlétaire dont l'hypothèse est, il est vrai, brouillonne et le ton choquant. Critiquer Lévy est toutefois nécessaire pour l'encenser correctement : n'en déplaise à ceux qui condamnent son étude à l'oubli, il n'en reste pas moins que Lévy souleva quelques points intéressants. En tout premier lieu, l'antilibéralisme qui n'était ni un phénomène marginal ni une nouveauté vichyste, « mais un acquis, un préjugé, le propre lieu commun où l'époque tout entière, tête vide et yeux bandés, choisit de s'échouer. »¹³

Lévy n'est pas un historien mais un essayiste, d'où la large place qu'il accorde au discours, le poids des mots valant pour lui le poids des choses. Par ce « décor spirituel » dans lequel il tente de réinscrire le fascisme français des années quarante, Lévy entend lever le voile sur un passé inconnu. La réaction de ses confrères français illustra

¹² LÉVY, *op. cit.*, p. 340.

¹³ LÉVY, *op. cit.*, p. 21.

magnifiquement la violence avec laquelle l'historiographie française protégeait l'idée de pureté française devant ce qui était perçu jusqu'alors comme des attaques extérieures par des étrangers : Zeev Sternhell, Robert Soucy, Ernst Nolte et Robert Paxton.

Malgré tout, l'accueil fait au livre de Lévy est représentatif d'une imperméabilité, dans la réception française, à toute possibilité d'un fascisme hexagonal. Poser la question du fascisme, dans le contexte français, revenait avant même toute considération à « un crime de lèse-majesté »¹⁴ souligne Sternhell, en faisant référence au mythe bien ancré de l'immunité française au fascisme, lequel était le résultat « d'un long travail de banalisation et de refoulement ».¹⁵ Personne plus que René Rémond et son étude n'eut autant de poids dans la construction de ce mythe immunitaire, repris par quelques-uns des plus brillants esprits des générations qu'il aida à former.

Le dogme de la continuité politique

L'étude de René Rémond, parue pour la première fois en 1954 sous le titre *La droite en France de 1815 à nos jours : Continuité et diversité d'une tradition politique*, fut et reste un ouvrage majeur sur l'histoire de la droite française, de la Restauration jusqu'à la chute du Régime de Vichy. Rémond y avance la thèse d'une droite à trois têtes distinctes : légitimiste (de loin la plus ancienne car ultra-royaliste et faisant référence au règne de Louis XVIII, soit une droite contre-révolutionnaire), orléaniste (faisant référence à la Monarchie de Juillet et au règne de Louis-Philippe 1^{er}, soit la première expression d'une

¹⁴ STERNHELL, Zeev (1987), *Ni droite ni gauche : l'idéologie fasciste en France* (Historiques; Bruxelles : Complexe) p. 14.

¹⁵ *Ibid*, p. 15.

droite libérale), et enfin une droite bonapartiste (faisant référence à l'autoritarisme impérial, soit une droite césarienne).

Ce qui pose problème, dans cette théorie d'une continuité française immaculée des droites en question, c'est qu'une fois ces trois droites distinctes définies, les futures expressions, mouvements, partis, gouvernements et régimes sembleront découler inévitablement d'une des trois dynasties. Pour Rémond, il s'agit d'un héritage continu qui ne doit pas être remis en question et qui ne nécessite pas une actualisation pour refléter les nouvelles réalités.

Selon Rémond, le phénomène ligueur et les mouvements appelés fascistes en France ne furent qu'une branche de la droite bonapartiste qui adoptèrent, par mimétisme, une allure et une dénomination parfois fasciste. Rémond relève aussi la filiation contre-révolutionnaire de Vichy (nationaliste et traditionaliste) qui le rattache à la droite légitimiste. Sans nier une certaine filiation de Vichy à la droite légitimiste, je constate qu'il y a dans la démonstration de Rémond deux conclusions contestables : on immunise Vichy de toute infection fasciste et on affirme qu'il n'y eut point de fascisme français, car les ligues des années Trente sont analysées dans les limites qu'impose le paradigme des trois droites (qui exclut à tout prix l'apparition d'une droite fasciste française). Pour Rémond, le fascisme est de nationalité italienne et ne pratique pas l'immigration : « l'appellation [fasciste] doit être réservée au régime sous lequel l'Italie a vécu entre 1922 et 1943 [...] dans son acception restreinte le vocable ne s'applique donc qu'à l'expérience animée par Mussolini. »¹⁶

¹⁶ RÉMOND, René (1982), *Les droites en France*, (Collection historique; Paris : Aubier Montaigne) p. 199.

Un préfascisme français paradigmatique des fascismes européens

Le malaise intellectuel, les tensions politiques, les conflits sociaux qui émaillent la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e sont autant de manifestations d'un autre phénomène : les énormes difficultés qu'éprouve le libéralisme pour s'adapter à la société moderne. C'est vers la fin du siècle que commencent à se faire pleinement sentir les effets de cette révolution intellectuelle que fut le darwinisme, ceux de l'industrialisation et de l'urbanisation du continent, et ceux finalement du long processus de la nationalisation des masses.¹⁷

Le boulangisme permet à Zeev Sternhell d'ajouter une quatrième droite, « la droite révolutionnaire », aux trois précédentes de Rémond en soulignant la nouvelle réalité historique que voit la fin du XIX^e siècle français. La montée fulgurante du général Boulanger, un homme populaire au discours fédérateur puisque vague, illustre la détresse des foules ainsi que leur emportement. L'irruption des masses en politique date de cette période, qui met en scène une foule conquise et exaltée par l'absence de philosophie et de programme fixe qu'est en définitive le boulangisme. Ce dernier ne répond ni aux attentes ni aux problèmes, mais il ravit une foule délaissée.

J'adopte ainsi les conclusions et les interprétations de Sternhell. En ajoutant le boulangisme comme nouvelle droite, ce dernier attire l'attention sur une fracture sociale et politique nouvelle, trop longtemps sous-estimée. Le schéma figé que propose Rémond devient encore plus problématique quand il s'agit d'analyser la culture des années Trente et le phénomène des ligues. Ainsi, lorsqu'on parle du boulangisme, il s'agit bien de cette nouvelle « droite révolutionnaire », de laquelle couleront par subséquence naturelle les ligues sur la pente négative que tracera l'Action française pendant plus de cinquante ans.

Avec le boulangisme s'ouvre l'ère de la politique des masses. La modernisation du continent européen, la révolution technologique, la

¹⁷ STERNHELL, *Ni droite ni gauche : l'idéologie fasciste en France*, op. cit., p. 152.

démocratisation de la vie politique créent une réalité sociale et idéologique nouvelle. Ce sont bien ces conditions nées de l'industrialisation, de la poussée des grandes villes qui produisent la nouvelle droite, la droite révolutionnaire, une droite populaire, voire prolétarienne mais violemment antimarxiste et secrétant un nationalisme organique, tribal, un nationalisme de la Terre et des Morts, de la Terre et du Sang. Cette droite nouvelle reflète les problèmes de la société moderne alors que le bonapartisme traduisait les réalités de la société préindustrielle. La droite révolutionnaire, la droite préfasciste et plus tard la droite fasciste répondent à des besoins que le bonapartisme n'entrevoit même pas.¹⁸

Cette droite est aussi tributaire du bonapartisme, mais tout un monde sépare une idéologie qui vient intégrer la grande révolution intellectuelle du tournant du siècle du simple autoritarisme d'antan. La droite révolutionnaire procède de la révolte contre les Lumières françaises et son héritage, contre la modernité idéologique, contre le « matérialisme libéral » ou marxiste. Peut-on assimiler au bonapartisme ce rejet global d'un projet de société, qui puise souvent dans le darwinisme social allié au racisme ? Le bonapartisme comporte-t-il cette expression et cette concrétisation de l'unité biologique de la nation qui est au cœur de ce « culte des morts et de la terre où ils ont vécu » que Jules Soury chante avec Barrès, à la suite de Taine ?¹⁹

L'avant-gardisme européen du boulangisme est un des points qui permettra à Sternhell d'identifier la France comme berceau du fascisme – au grand dam des historiens français. Le boulangisme illustre par ailleurs un phénomène plus grand, plus important, celui de la crise du libéralisme, « un phénomène permanent de ce demi-siècle d'histoire qui précède 1940 [et qui] trouve pour la première fois son expression dans la politique des masses avec le boulangisme. »²⁰ Le libéralisme et la démocratie libérale, impuissants devant l'entrée, sur la scène politique, de ces masses urbaines hostiles à l'immobilisme parlementaire, échouent à freiner ce que Sternhell identifie comme l'engrenage du préfascisme.

¹⁸ STERNHELL, *Ni droite ni gauche : l'idéologie fasciste en France*, op. cit., p. 43.

¹⁹ *Ibid.*, p. 44.

²⁰ *Ibid.*, p. 152.

Le boulangisme est aussi le mouvement où une alchimie nouvelle a cours : une évolution expérimentale du marxisme vers un socialisme nouveau, antimarxiste, le nationalisme que professera plus tard le fascisme (en intention du moins) : « L'importance capitale du boulangisme réside dans le fait qu'il a été en France le premier point de suture du nationalisme et d'une certaine forme de socialisme non marxiste, antimarxiste et déjà postmarxiste. »²¹

La synthèse du nationalisme et du socialisme

Le fascisme qui, par ailleurs, assimile ce qui est possible du socialisme sans tomber dans l'utopie dépasse le socialisme par son sens de l'homme.²²

je crois, effectivement qu'il y a eu, un demi-siècle avant Vichy, un national-socialisme à la française.²³

Avant même 1914, Michel Winock identifie la naissance d'un « profascisme » en France par une « alliance théorique du nationalisme et du socialisme contre la démocratie libérale et parlementaire »²⁴. Cette alliance semble s'opérer dans les dernières années du XIX^e siècle. Cette suture du nationalisme et du socialisme que Sternhell situe à cette époque²⁵ s'exprime tant dans le nationalisme mâtiné de socialisme antimarxiste de Paul Déroulède que chez Maurice Barrès qui, voulant assurer la santé sociale de la France, sombre dans une forme de nationalisme tellurique et archaïque. Barrès exprimait aussi un

²¹ *Ibid.*, p. 153. Tous les passages soulignés dans le texte le sont par l'auteur du mémoire.

²² DRIEU LA ROCHELLE, Pierre (1964), *Sur les écrivains* (Paris : Gallimard) p. 303.

²³ LÉVY, *op. cit.*, p. 125.

²⁴ WINOCK, Michel (1982), *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France* (Points/Histoire; Paris : Seuil) p. 346.

²⁵ STERNHELL, Zeev (1978), *La droite révolutionnaire : les origines françaises du fascisme, 1885-1914* (Points/Histoire; Paris : Seuil) p. 24 : « c'est en France que se fait cette première suture de nationalisme et de radicalisme social que fut le boulangisme ».

désir d'unanimité nationale dans sa critique du parlementarisme, son anticapitalisme et sa fascination pour l'autorité. Chez ces deux boulangistes, le national-socialisme, qui se prétend à l'écoute des besoins du peuple, doit être compris à l'aune de l'imaginaire de cet esprit fin-de-siècle sans le relier aux dérives qui suivront après la Grande Guerre.

Autre exemple de ce national-socialisme hexagonal, la Ligue des Patriotes de Déroulède, éprise des valeurs authentiques d'une France glorieuse, promouvait le militarisme et le culte de l'armée. Force est de constater qu'un socialisme antimarxiste naissait par lequel l'intérêt du citoyen se subordonnait à la grandeur de la cause nationale. Entretenant un patriotisme de type expansionniste, la ligue glissa avec le boulangisme vers le nationalisme. D'un revanchisme axé sur l'ennemi, qui remuait le couteau dans la plaie patriotique pour fidéliser ses supports, il y eut un glissement vers un nationalisme restaurateur fermé sur lui-même. Cela n'est pas sans rappeler le début des *Fasci* qui s'opposaient au socialisme, puisque ce dernier s'opposait au nationalisme. Est-ce dire que cette formule (Fascisme = nationalisme+socialisme) est à l'origine d'un modèle de cette union – *ni gauche ni droite* – qui valorise la gloire (immatérielle et éternelle) de la Nation par opposition au socialisme marxiste qui défend les intérêts (matériels et immédiats) de l'Individu ?

En fait, dans le cadre d'une réelle prise de pouvoir et de l'exercice de celui-ci, le national-socialisme ne garde de socialiste que l'idée de dissoudre l'individu au service de l'unité, en vue d'un intérêt commun de la nation. La part du social dans le national devient alors purement démagogique : d'un national-socialisme, on passe au national-populisme. De ce fait, la synthèse du nationalisme et du socialisme n'est pour les régimes qu'une formule publicitaire.

Cette formule n'eut cours en France que sous la forme d'une grande utopie. Ainsi donc, lorsqu'on se réfère à la formule d'un national-socialisme français, on doit se garder de lui accorder les méfaits des expériences matérielles, car elle resta en France dans la sphère des idées, soit immatérielle.

La grandeur de la nation s'oppose à la petitesse de l'individu que recherche le socialisme. Tel qu'entrevu par ses opposants, le socialisme cherche l'approbation et le soutien des foules dans un but intéressé. C'est dans son propre intérêt que le socialisme promet égalité, liberté et redistribution des richesses. Ainsi, le national-socialisme français oppose le « Nous » au « Moi » invertébré que cultive le socialisme dans le cadre du parlementarisme. Le socialisme préfasciste est une union (une unité) au service de la Nation. Par la « volonté collective » qui propose la coopération des classes et la structuration biologique de la société, le socialisme préfasciste se positionne idéologiquement contre la lutte des classes.

Un fascisme français morcelé

Peut-on en parler au singulier surtout, et assigner une cohérence à la dispersion de ses discours? La conclusion qui s'impose, à présent, c'est celle que cette unité existe. Qu'elle a mieux même qu'une charpente, des solives ou une banale cohérence. Et que ce « mieux » peut ainsi se formuler : elle fonctionne comme un lexique, une encyclopédie, un cercle bien fermé, une ronde réglée d'images – le fascisme français est un langage qui est, à la lettre, *structuré comme un inconscient*.²⁶

René Rémond refuse, comme on l'a vu, toute identification de la droite française en tant que fasciste, argumentant y voir au contraire des formes de nationalisme et de

²⁶ LÉVY, *op. cit.*, p. 291.

bonapartisme²⁷. Il réfute premièrement l'épisode fasciste par cet argument largement ressassé qui attribue sans cesse le fascisme aux Italiens. La rigueur dicterait qu'au lieu de chercher une explication en dehors des frontières de l'Hexagone, il faudrait plutôt « explorer le passé national pour chercher aux ligues de droite des antécédents qui les rattachent à une tradition bien française »²⁸. Rémond accuse à son tour les tenants de la thèse fasciste d'une simplification historique, et même d'une certaine malhonnêteté, ne pouvant expliquer cette mésinterprétation que par l'emprunt de raccourcis faisant preuve soit d'un sensationnalisme douteux (« frappés par certaines concordances ») ou encore un subjectivisme fonctionnel (« attentifs à certaines similitudes »²⁹).

Tenu néanmoins de reconnaître l'existence de certains phénomènes concrets, Rémond établit une corrélation basée plus sur l'imitation du nom – une appellation mimétique sans contenu à l'appui – que certains mouvements et ligues se donnèrent plutôt que sur une réelle affiliation au fascisme : en 1924 sont fondées les Jeunesses Patriotes; en 1925, Georges Valois fonde le Faisceau; plus tard, en 1933, suivit le Francisme de Marcel Bucard. Ces noms relèvent, selon lui, du pastiche plutôt que d'une origine commune, et il les attribue à « un manque d'imagination ou [à] un désir de pousser plus loin l'imitation »³⁰. Par ailleurs, grand nombre des militants des ligues et écrivains des journaux de droite avant 1939 se retrouvèrent, après la défaite, en tant que collaborateurs de l'Occupant, ce qui pour Rémond permit d'affirmer à tort « que les

²⁷ RÉMOND, *op. cit.*, p. 195.

²⁸ *Idem.*

²⁹ *Idem.*

³⁰ RÉMOND, *op. cit.*, p. 196.

ligues de l'entre-deux-guerres ont représenté la version française du fascisme européen ».³¹

Par la faute de ces multiples ambiguïtés, « [t]out ce qui n'est pas à gauche se rassemble alors nécessairement sous le même concept. »³² Participèrent aussi à cette mécompréhension les marxistes qui assimilèrent droite et fascisme, car, pour ces derniers, « le fascisme n'était que la dernière invention de la bourgeoisie capitaliste pour perpétuer sa domination menacée par la montée des forces ouvrières, un subterfuge pour attirer dans son camp les classes moyennes qui avaient peur de la prolétarisation. »³³ Autre erreur des marxistes : la « vision strictement dualiste des forces sociales et politiques ».³⁴ Ainsi, « en rejetant dans le camp du fascisme toutes les droites, on se privait délibérément de leur concours possible et on grossissait à plaisir le parti ennemi. »³⁵

Dans le cadre de ce recadrage historique qu'effectue Rémond se fait aussi incriminer le langage : « appeler dictatures fascistes ce qui n'était que la fascisation des régimes bourgeois avait affaibli la résistance au fascisme, nombre de travailleurs se tenant le raisonnement que, si le fascisme n'était que cela, il n'était pas bien terrible et ne méritait pas qu'on se batte pour lui barrer la route. »³⁶ Pour Rémond, cette *fascisation* « n'est souvent qu'une facilité verbale, un subterfuge nominaliste pour tourner la difficulté de qualifier tel ou tel régime ».³⁷ Enfin, en ce qui a trait aux ligues, « conclure que les ligues des années Trente s'apparentent aux fascismes étrangers n'équivaut pas forcément à leur refuser tout caractère national : si c'était le fascisme de l'étranger qui

³¹ *Idem.*

³² *Idem.*

³³ RÉMOND, *op. cit.*, p. 197.

³⁴ *Idem.*

³⁵ *Idem.*

³⁶ *Idem.*

³⁷ *Idem.*

s'était inspiré d'une de nos traditions politiques ? »³⁸ Le caractère exclusivement national que Rémond accorde au fascisme lui permet de passer à côté de la réalité diffuse du fascisme, qui n'est pas une production ethnique et ne revendique pas une nationalité, mais bien un nationalisme.

Or, la droite révolutionnaire française qu'identifia Sternhell comme source du fascisme produisit un discours avec une logique interne dont l'unité était assurée par l'organisation hiérarchisée des idées, ce qui n'exclut pas des variations. Il faut, lorsqu'il s'agit de rassembler des mouvements divers sous une même étiquette, faire la part des choses en ne se servant pas des moindres incongruités pour singulariser des mouvements d'un même esprit. En attribuant à des détails de surface la capacité de déterminer une spécificité unique aux ligues et divers mouvements qu'épinglent Sternhell et Robert Soucy sous l'étiquette fasciste, on passe à côté de l'essentiel, car leur discours présentait une suite, une articulation dans les idées qui permit pendant cinquante ans de saper la légitimité de la Troisième République en s'attaquant à ses fondements.

Pour que le fascisme s'installe au pouvoir dans quelques-uns des pays les plus civilisés, les plus cultivés et, surtout, les plus économiquement développés, il fallait nécessairement mobiliser une large base de gens libres, éduqués et habitués de penser par eux-mêmes. Robert Soucy soutient que cette base d'appuis fut fortement sous-estimée en France. L'aspect du voyou épris de violence gratuite par lequel certains dépeignent les membres des ligues et mouvements fascistes contredit une réalité gênante et pour le

³⁸ *Idem.*

moins ambiguë : plus que des brutes, le fascisme français fut un mouvement de penseurs, attirant « un nombre considérable d'intellectuels notoires ».³⁹

Soucy est d'ailleurs l'un des rares historiens qui avance des chiffres sur le sujet. En additionnant l'effectif des ligues, il parvient à affirmer qu'en 1934 le mouvement fasciste – qu'il situe à l'extrême droite – était dix fois supérieur à l'extrême gauche (parti communiste) : « Si l'on compare les 35 000 membres du Parti communiste en 1934 aux 370 000 adhérents aux mouvements fascistes existant alors en France, il est clair que c'est l'extrême droite et non l'extrême gauche qui avait le plus d'activistes. »⁴⁰ Si Soucy se permet d'additionner et d'unir les différentes ligues sous l'étiquette fasciste, c'est parce que les nombreux transferts de membres et de dirigeants d'une ligue à l'autre justifient d'établir un partage des idées fondamentales qui permettent ces nombreux glissements, lesquels se font non pas sur une question de fond mais plus souvent sur une question de forme.

Le fait que les dirigeants de l'Action française, des Jeunesses patriotes et du Faisceau se battirent constamment pour attirer la même clientèle et qu'ils craignaient de perdre des recrues au profit des autres (ce qui se produisit plus d'une fois) prouve aussi qu'il est trop arbitraire d'établir des distinctions par trop marquées entre les trois mouvements. Les partisans de base des trois mouvements venaient en général des mêmes groupes sociaux et partageaient les mêmes idées; cela explique pourquoi il y eut des transfuges d'un mouvement à l'autre. Si les différences entre ces mouvements avaient été profondes, ces transfuges n'auraient pas existé.⁴¹

Ces ligues participent toutes d'un phénomène plus large, déjà expliqué, d'une révolution des idées et du mode de pensée, un long travail de sape constant dont *l'esprit ligueur*

³⁹ SOUCY, Robert (1989), *Le fascisme français : 1924-1933* (Politique d'aujourd'hui; Paris : Presses universitaires de France) p. 7-9.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 9. Pour Soucy, le qualificatif fasciste vient englober la majorité des ligues de l'entre-deux-guerres, puisqu'il insiste sur le côté anti-démocratique comme fondement du fascisme, polarisant ainsi fortement le champ politique.

⁴¹ SOUCY, *op. cit.*, p. 18.

trace la continuité sur une cinquantaine d'années. Soucy date l'apparition du fascisme, tout comme Lévy et Sternhell, vers la fin du XIX^e siècle, que déstabilisent la perte de l'Alsace et de la Lorraine vécue comme une mutilation, le réveil de la flamme patriotique et du militarisme, le boulangisme et l'affaire Dreyfus. Trois ligues – La ligue antisémite de France, La Ligue des Patriotes et l'Action française – présentent des caractéristiques fascistes qui ne relèvent plus seulement d'un esprit fasciste ou de l'histoire des idées pures, mais bien d'une organisation hiérarchisée qui prend position soit par des actes, des manifestations, des pressions, soit par ses publications.

Toutes trois étaient antiparlementaires, antisémites, antilibérales, antimarxistes, partisans de la petite bourgeoisie contre la classe ouvrière, intensément nationalistes, farouches défenseurs de l'armée, éprises des valeurs militaires et disposées à avoir recours à la violence pour atteindre leurs objectifs politiques.⁴²

La fragmentation du mouvement fasciste et la querelle sur des points secondaires empêcha l'union d'un mouvement qui aurait pu, par le nombre qu'avance Soucy, poser une sérieuse menace mais qui, par son traditionalisme, en vint toujours à s'unir en dernier lieu à la droite conservatrice, ce qui n'est pas étranger à une certaine fascisation de ce milieu en retour. D'où un fascisme français à la fois – paradoxalement – révolutionnaire et conservateur.

La nature révolutionnaire du fascisme français

La réalité que Sternhell recouvre sous l'accolade de « droite révolutionnaire » peut paraître étonnante dans la mesure où cette nouvelle dénomination repose sur une

⁴² SOUCY, *op. cit.*, p. 21.

apparente contradiction dans les termes. Or ce qui est ici « révolutionnaire » (définition du terme : qui bouleverse les principes établis; qui tend à transformer le mode de pensée), ce n'est pas la méthode tapageuse et l'esprit voltairien, mais l'ébranlement du fond héréditaire de la pensée. Les grands changements paradigmatiques ne s'accomplissent pas tant dans la rue que dans l'esprit. Cent ans après 1789, la Révolution s'est résorbée et sclérosée sous le parlementarisme honni.

La manifestation du 6 février 1934 – où différents mouvements s'unissent spontanément pour contester le pouvoir en place – révèle l'institutionnalisation des principes révolutionnaires. Comme quoi l'étiquette usée de « contre-révolution » que certains veulent accorder à Vichy ou à certains de ces prédécesseurs est plus démagogique que la prétendue démagogie que ces mêmes critiques prétendent combattre. L'étendue de cette contestation des principes des Lumières, du boulangisme jusqu'à Vichy, donne lieu à un phénomène étendu, large, diffus, qu'il faut nommer, saisir, expliquer.

Ce qui est véritablement révolutionnaire, c'est cette nouvelle équation d'un national-socialisme français, dont la nature du « social » réside en un projet global, universel, total qui requiert du commun des mortels beaucoup plus que de glisser un vote dans une urne : il prétend le ravir tout entier. Ce national-socialisme aspire à permettre à la foule de construire la Cité par son nombre. Il se dégage du projet fasciste et surtout de son discours un certain sentiment de justice : prendre son destin en main est désormais possible. Le fascisme prétend vouloir inverser le rôle des individus dans le pays à venir : ils ne seront plus des figurants, mais les acteurs nécessaires d'un Nouveau Monde organique qui nécessite l'articulation de tous ses membres.

L'absence de menace réelle capable de matérialiser une telle utopie en cauchemar a prolongé le côté chimérique de la chose. Le discours prolongé du fascisme français sans l'échec et les revers rapides par la désillusion qu'apporte le régime avéré a permis une longue imprégnation des idées. Au lieu de ravir le pouvoir, le discours articulé et prolongé du fascisme ravit les esprits.

Un fascisme français conservateur

En dépit de son caractère révolutionnaire, le fascisme français communiquait avec le conservatisme français, s'en détachant en période de crise et s'y résorbant en période calme. À bien des égards, le fascisme français se présentait sous les traits d'un conservatisme au nationalisme exacerbé et animé d'un désir d'en finir avec le parlementarisme et tous ses vices, peu importe les moyens requis, aussi violents fussent-ils. Soucy souligne ainsi les similitudes entre les conservateurs et les fascistes, notamment par le conservatisme des fascistes français qui se reflétait dans une série de valeurs partagées, soit « les questions d'imposition, de dépenses publiques, de nationalisation, des droits de propriété, de conflits de classes, de religion, d'éducation et de politique étrangère ». ⁴³

Ce qui séparait en France les fascistes des conservateurs parlementaires était avant tout une question de tactique et de style : les fascistes avaient bien plus hâte que les conservateurs d'abandonner la démocratie politique et d'avoir recours à une force paramilitaire et ils avaient un style plus militaire que bourgeois. ⁴⁴

⁴³ SOUCY, *op. cit.*, p. 14.

⁴⁴ SOUCY, *op. cit.*, p. 14.

Ce sera une des hypothèses avancées pour expliquer l'incapacité du fascisme français à s'accaparer le pouvoir : sa proximité avec les conservateurs qui lui permit d'influer et d'agir, par cette fascisation des droites parlementaires, à l'intérieur même de la légalité, alors que les fascistes durs méprisaient le parlementarisme. Aussi, le nationalisme intégral de l'Action française de Maurras, qui conditionna pendant un demi-siècle un esprit fasciste sur le plan des idées, n'en fut pas moins un frein dans la réalité, affirmant pendant un demi-siècle l'incompatibilité du pouvoir avec le parlementarisme et la nécessité de recourir à la monarchie pour rétablir l'ordre. Ainsi se dessine le principe de vases communicants entre la droite française et le fascisme français, démontrant, par-delà son caractère révolutionnaire, que ce fascisme hexagonal fut conservateur et traditionaliste.

Vichy et la Révolution Nationale

Des mots? De vaines et vides paroles? Le malheur, c'est qu'à Vichy, les mots ont le poids des choses. Qu'il n'est pas un seul pays de l'Europe occupée qui ait si vite et si profondément entrepris de se « régénérer ». Et qu'il n'est peut-être pas d'autre période, dans l'histoire même de la France qui ait connu pareille débauche, pareille frénésie politique.⁴⁵

Reste toutefois l'épineuse question du régime de Vichy. Que doit-on en penser à la lumière de ce qui précède ? Robert Aron, conscient de ce qui guettait celui qui était tenté, dans l'immédiat dans lequel il écrivit son étude à ce sujet, de prétendre à un bilan objectif, prit bien soin de faire mention du danger. L'aspect prématuré de cette entreprise dicte tout son livre, et il départage bien deux approches de Vichy : « S'agirait-il de dresser un bilan

⁴⁵ LÉVY, *op. cit.*, p. 42.

matériel, ou bien un bilan moral ? »⁴⁶ De même, coexistent deux possibles interprétations du phénomène car, entre « jouer le jeu de l'occupant » à partir du début de 1941 et faire double jeu, il y a un écart qui n'en est pas juste un de langage. Aron mentionne ainsi dans une conclusion prudente sur le Vichy post-Flandin : « En réalité, négociations secrètes, télégrammes clandestins, mesures dilatoires, toutes impossibles à percevoir par l'opinion, ne cessent de réduire la collaboration proclamée. »⁴⁷ Pour résumer, il n'y eut pas un double jeu, conclusion qu'on reproche à l'auteur alors qu'il ne l'a pas formulée ainsi, mais un Vichy dont le portrait d'ensemble est flou, car fait de « vellétés », « contradictions » et « échecs ».⁴⁸

Dans cette perspective, je suis Aron dans sa thèse de deux Vichy, soit le Vichy initial de la Révolution Nationale, ou du redressement français par les Français, et le second Vichy qui, pour reprendre les termes de l'analyse « s'enlignee peu à peu sur la politique de l'Axe »⁴⁹ sans se confondre toutefois avec l'Occupant.

Le « suicide » de la III^e République, tel qu'entrevu par ce contemporain qu'est Aron, contraste avec la renaissance que cette mort inspire au maréchal Pétain (moraliste pessimiste, peu épris du parlementarisme, faisant preuve d'une sympathie retenue pour l'Action française), lequel annonce déjà l'esprit martial et cathare du « renouveau » auquel il aspire :

Le renouveau français, il faut l'attendre en restant sur place plutôt que d'une conquête de notre territoire par des canons alliés, dans des conditions et dans un délai impossible à prévoir. Je suis donc d'avis de ne pas abandonner le sol français et d'accepter la souffrance qui sera imposée à la patrie et à ses fils. La renaissance française sera le fruit de cette souffrance.

⁴⁶ ARON, Robert (1955), *Histoire de Vichy, 1940-1944* (Paris : Arthème Fayard) p. 679.

⁴⁷ ARON, *op. cit.*, p. 680.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 681.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 680.

[...] L'armistice est à mes yeux la condition nécessaire de la pérennité de la France éternelle.⁵⁰

L'appel à la nation du 25 juin traduisait le projet idéologique que la Révolution Nationale voulait concrétiser : « Un ordre nouveau commence... C'est à un redressement intellectuel et moral que, d'abord, je vous convie. Français, vous l'accomplirez et vous verrez, je le jure, une France neuve surgir de votre ferveur. »⁵¹

Ce sont les députés (Chambre des députés) et les sénateurs (Sénat) réunis pour la cause en Assemblée nationale qui ont signé l'acte de décès de la République en attribuant à Pétain un droit équivalent – sinon supérieur – à celui d'un monarque (par un vote de 569 pour et 80 contre, soit une majorité constitutionnelle), ce qui fait dire à Aron que « la République s'est suicidée légalement », les parlementaires ayant voté « la déchéance du régime qu'ils représentaient. »⁵² Quant au climat et aux circonstances que certains voudraient avancer pour contester cette légalité, la conclusion d'Aron tranche douloureusement : « Le 10 juillet voit s'accomplir un scrutin libre dans une atmosphère d'angoisse; c'est dire que pour chacun des opposants le sentiment de liberté dépend de son propre courage. »⁵³ L'étude d'Aron, pourtant fort étoffée, oublie cependant de mentionner la violence symbolique de la régression constitutionnelle sous Vichy qui prend les allures d'une monarchie personnelle, car la séparation des pouvoirs se dissout dans la personne du Maréchal (délégation du pouvoir constituant par l'Assemblée Nationale et attribution substantielle du pouvoir judiciaire par Pétain lui-même).

Robert Paxton insiste ainsi sur le fait que, s'il y eut effectivement un diktat allemand dans les deux dernières années du régime, les deux premières furent le résultat

⁵⁰ *Ibid.*, p. 20. Discours du maréchal Pétain se prononçant en faveur de l'armistice le 13 juin 1940.

⁵¹ ARON, *op. cit.*, p. 80.

⁵² *Ibid.*, p. 89.

⁵³ *Ibid.*, p. 141.

d'initiatives proprement françaises. Ce que Paxton essaye de démontrer sans user de l'étiquette « fasciste » ou « nazie », c'est que le régime de Vichy fut une voie indépendante choisie dans un contexte qui n'excuse pas la direction empruntée : « on croit généralement, à tort, que Vichy n'avait le choix qu'entre la collaboration dans l'orbite allemande ou la résistance dans l'orbite des Alliés. [...] le principal objectif de Vichy a toujours été de trouver une troisième voie, celle de l'État neutre au sein de l'Europe hitlérienne. »⁵⁴

Par la définition que Paxton donne du fascisme, on comprend qu'il émet des réserves sur la possibilité d'attribuer une telle étiquette à Vichy dans son ensemble. Si les critères principaux par lesquels le fascisme, en tant que troisième voie indépendante, s'oppose à la gauche sont présents dans l'expérience vichyste, les critères qui le départageraient de la droite conservatrice ne sont pas remplis. Au contraire, le Vichy de Paxton ne serait pas une variante du fascisme, car le traditionalisme est trop présent, mais aussi parce que ce n'est pas une révolution d'une volonté populaire mais plutôt un conservatisme d'une certaine élite.

Il y eut des antécédents permettant d'affirmer que la doctrine de la Révolution Nationale fut pensée longuement en France bien avant la Seconde Guerre. La Révolution Nationale, telle que présentée par Aron, est le fait d'une classe de bourgeois de droite et non pas une influence de l'Occupant. Pour Aron, cette révolution intérieure est extraordinaire en ceci qu'elle n'a pas d'origine populaire, ce qui la distingue dans les circonstances du fascisme. Elle est plutôt le fait du choc de multiples mouvements réformistes et contestataires, revues, journaux et intellectuels. Ce que ces acteurs de la

⁵⁴ PAXTON, Robert O. (1997), *La France de Vichy 1940-1944* (Points/Histoire; Paris : Seuil) p. 19.

préface vichyste ont en commun, c'est le « refus de choisir entre capitalisme et collectivisme [...] Refus de se partager entre la droite et la gauche. »⁵⁵

Aussi, Aron présente la Révolution Nationale comme l'intersection de deux tendances, deux ramifications françaises « qui n'ont presque pas été mêlées à la vie parlementaire, mais ont surtout recherché la cohérence doctrinale : l'une, antérieure à la guerre de 1914, le nationalisme, l'autre qui lui est postérieure de dix ans, le personnalisme. »⁵⁶

Le personnalisme « prétend revenir aux réalités et rendre leur initiative aux communautés naturelles »⁵⁷, ce qui présente une contradiction profonde avec le fascisme qui prétend être une réponse totale et étatique. Toutefois, le fond de la pensée est proche de ce fascisme français en ce sens que si, sous l'Occupation, Vichy chercha une voie indépendante entre Alliés et Occupant, et si le fascisme chercha à se glisser entre la démocratie libérale et le communisme, le personnalisme lui, chercha à passer entre le fascisme et le communisme. Il y eut apparemment toujours la recherche d'une troisième voie, qui n'aurait pas été prise dans le jeu de l'opposition et la dualité politique. L'originalité du personnalisme consista en la critique des solutions accablantes et coercitives qui diminuent la personne humaine au rôle d'individu.

Le personnalisme déclare alors que la personne humaine constitue la valeur suprême et que la garantie de ses libertés prévaut sur la raison d'État; il est hostile à toute suspension de la légalité, à toutes mesures de l'exception. Le nationalisme condamnait les droits démocratiques de l'homme et du citoyen comme procédant d'un libéralisme dépassé; le personnalisme reconnaît leur valeur humaine, mais cherche à les restaurer

⁵⁵ ARON, *op. cit.*, p. 180.

⁵⁶ *Idem.* Aussi, p. 182 : « Le personnalisme, formulé par une génération plus jeune aux environs des années 1930, n'a pas connu de cristallisation analogue à celle que représente l'Action française pour la tendance nationaliste : il se refuse à tout système. S'exprimant dans divers mouvements de pensée, dans diverses revues de gauche ou bien de droite, il n'a jamais fait preuve du moindre sectarisme à l'encontre du régime républicain ou d'une quelconque famille spirituelle française. »

⁵⁷ ARON, *op. cit.*, p. 183.

et à les adapter à un état politique nouveau, où nul homme ne peut, à lui seul, assurer son indépendance.⁵⁸

La proximité entre fascisme et personnalisme est ainsi compréhensible à un niveau philosophique, car le fascisme comme le personnalisme s'opposent à l'individualisme et au matérialisme. La Révolution Nationale voulut entreprendre une restauration du passé authentique garant des valeurs humaines ultimes. La définition que donne Sternhell du fascisme nous permet de voir la proximité idéologique entre le personnalisme d'Emmanuel Mounier, le traditionalisme de la Révolution Nationale et le projet de restauration du discours fasciste :

Le fascisme prétend effacer les effets les plus désastreux de la modernisation du continent européen, il veut remédier à l'éclatement de la communauté en groupes antagonistes, à l'atomisation de la société, à l'aliénation de l'individu, devenu simple marchandise lancée sur le marché. Le fascisme se lève contre la déshumanisation introduite par la modernisation dans les rapports humains [...].⁵⁹

Sternhell a démontré la filiation des idées par lesquelles l'idéologie soutenant la Révolution Nationale remonta dans l'histoire française du demi-siècle qui la précède (incluant dans ce chantier de destruction les ligues, le Nationalisme de la Terre et des Morts, le boulangisme, le nationalisme et le revanchisme d'un Déroulède, le nationalisme intégral de Maurras, le syndicalisme révolutionnaire, la révision du marxisme...). Ainsi, sous Vichy, l'idéologie fut proprement française et les valeurs de la nouvelle structure furent inspirées des idées autochtones françaises :

le gouvernement de la Révolution nationale aurait-il pu entreprendre son œuvre de destruction de la démocratie, avec l'appui de la grande majorité des élites, si le terrain n'avait pas été bien défriché et déjà semé ? Imagine-t-on Vichy sans l'œuvre de destruction intellectuelle et morale menée par les maurrassiens de toute tendance [...] ?⁶⁰

⁵⁸ *Idem.*

⁵⁹ STERNHELL, Zeev, SZNAJDER, Mario, et ASHERI, Maia, *op. cit.*, p. 16.

⁶⁰ STERNHELL, *Ni droite ni gauche : l'idéologie fasciste en France, op. cit.*, p. 14.

Grâce à la défaite militaire, cette force dormante s'empare enfin du pouvoir. Et puisque pendant la première année du régime de Vichy les Allemands n'interviennent pas en politique intérieure, Sternhell situe cette année comme une référence pour analyser la continuité de ce demi-siècle d'une longue tradition minoritaire qui effectue un passage au pouvoir.⁶¹

Fascisme à la française : un fascisme d'intellectuels

Malgré leur échec politique en France, les idées fascistes ont pu y trouver un terrain fertile : une famille d'esprits formés par les œuvres de Drumont, de Barrès, de Maurras y inclinait naturellement. N'est-ce pas en France qu'on peut observer les signes – au moins doctrinaux – les plus nets d'un proto-fascisme avant 1914 ? [...] Quoi qu'il en advint par la suite, le fascisme a été durablement pensé, en effet, par ses adeptes intellectuels français [...]⁶².

Que retenir de tout ce qui précède ? Dans son célèbre ouvrage, Rémond énonce, comme on l'a vu, une vérité tout en diminuant sa portée et son importance : le fascisme français, esthétique et spirituel avant tout, fut un fascisme d'intellectuels et de bourgeois, car il ne mobilisa pas les foules contrairement aux expériences italienne et allemande. Le phénomène, trop diffus, trop large, s'étendant sur un demi-siècle, est impossible à saisir à

⁶¹ *Ibid.*, p. 500 « En 1941, la Révolution nationale constitue l'aboutissement logique, naturel, d'un processus dont il convient de tirer parti et que regardent avec une grande faveur même des hommes qui plus tard se lanceront avec ardeur dans la Résistance. Le régime de Vichy s'inscrit en fait dans la continuité de la contestation des années Trente et les réformes mises en marche dès le lendemain de la défaite constituent à beaucoup d'égards une simple application des idées élaborées tout au long du demi-siècle qui précède la débâcle de 1940. C'est bien ce qui explique la facilité avec laquelle se met en marche, en été 1940, la Révolution nationale. Comme l'a déjà montré Robert Paxton, le nouveau régime bénéficie de l'appui des masses et du concours des élites. »

⁶² WINOCK, *op. cit.*, p.346.

bras le corps avec toutes ses nuances et tous ses pièges. L'histoire des idées reste ainsi vouée à son rôle de parent pauvre dans l'étude du passé.

Toutefois, un fascisme fut bel et bien présent en France et il est attribuable avant tout aux intellectuels. Il faut dès lors accorder une attention égale aux actes et aux discours, soit en d'autres mots, considérer que « ce que les fascistes ont fait nous en dit au moins autant que ce qu'ils ont déclaré. On ne peut ignorer ce qu'ils ont dit, certes, car leurs déclarations permettent de mieux comprendre l'attrait qu'ils ont exercé. »⁶³ Ceci d'autant plus que l'écart entre ce qui est dit et ce qui est fait s'avère fort significatif : la parole élève et construit tandis que l'acte abaisse et détruit.

Il se trouve que la séduction intellectuelle du fascisme est attribuable à l'esthétique fasciste et non pas aux actes : la seule place où se déroule une esthétique fasciste est loin de la réalité du régime. Quant aux intellectuels qui se laissèrent berner par le discours qu'ils grossirent et peaufinèrent à leur tour, des ruptures s'effectuèrent dès lors que le fascisme connut des succès : nombre d'intellectuels, conscients de la dérive brutale et antiintellectuelle que prenait le fascisme politique, retournèrent leur veste quand ce n'est pas le parti qui les expulsa. Pourtant, le fascisme avéré, que de nombreux intellectuels et artistes conspuèrent par après, leur doit beaucoup.

Ce n'est qu'en transformant le discours rationnel par le charme secret de l'irrationnel et des controverses que pouvait avoir lieu le déplacement du *politique* des institutions à l'arène publique. Les intellectuels participèrent à ce glissement populiste sans précédent en enveloppant le tout moralement et esthétiquement au point d'offrir une vision charnelle, organique, du projet à venir. Désormais, le discours politique fasciste

⁶³ PAXTON, *Le fascisme en action*, op. cit., p. 22.

était sensuel. L'irrationalité esthétisa le discours fasciste en plus de lui fournir la fougue nécessaire pour échapper aux ambiguïtés qui le constituent.

Esprit fasciste

Comment, dès lors, penser ce soubassement intellectuel? On se doit d'être critique quant à la facilité et la rapidité avec laquelle s'effectuent la datation et la naissance du fascisme, comme si l'invention du mot coïncidait avec l'apparition d'une nouvelle réalité, comme s'il y avait eu une éruption fasciste : « les fascistes n'ont pas inventé les mythes et symboles de la rhétorique de leurs mouvements, mais ont choisi ceux qui convenaient à leurs objectifs dans les divers répertoires culturels nationaux. La plupart du temps ils sont sans lien inhérent ou nécessaire avec le fascisme. »⁶⁴ Reconnaître que les ingrédients de la recette fasciste précédèrent leur couplage n'impose pas une responsabilité directe ou une culpabilité dans les régimes. La naissance de ces mythes, symboles, valeurs et idéaux précéda leur déviation à des fins démagogiques, par conséquent ils ne possèdent pas un caractère intrinsèque au fascisme.

En littérature, en philosophie, en art, on peut déceler des formes esthétiques fascistes, mais cette lecture est un anachronisme en soi. De plus, il semble aisé de faire de l'esthétique fasciste un fourre-tout auquel on peut attribuer sens artistique, valeurs morales, idéaux, sensibilités, sans discerner le tout. Or, il ne faut pas confondre l'ancêtre et le contemporain. Un problème se pose dès qu'on remarque qu'un certain moralisme et une certaine esthétique aux traits fascistes précédèrent toute forme de fascisme historique. Ces traits, apolitiques, disloqués ou amalgamés différemment ne sont pas tributaires du

⁶⁴ PAXTON, *Le fascisme en action*, op. cit., p. 73.

fascisme historique, mais leur proximité philosophique et spirituelle avec l'idéologie et le discours des fascismes historiques est déroutante. C'est notamment à ce type d'affinités électives que sera consacrée la réflexion qui suit sur la pensée et l'œuvre de Drieu La Rochelle.

Toutefois, il ne faut pas conclure, comme le remarque Éric Méchoulan, à une ascendance fasciste sans fin qui ferait ainsi remonter ce « proto-fascisme » à des années-lumière de son expression historique et y inclure, par un procédé de similitude, tout et n'importe quoi dès qu'une ressemblance se présente. J'abonde dans le sens de Méchoulan lorsqu'il effectue la coupure entre ce qui est précurseur du fascisme et ce qui ne l'est pas dans le sens d'une responsabilité (incriminante), mais ne demeure absolument pas convaincu en ce qui a trait à la filiation des idées :

on ne peut édifier de « proto-fascisme » conséquent si l'on ne prend même pas la peine de considérer ce que les penseurs ou les acteurs manifestes du fascisme concevaient avant qu'ils ne prennent le pouvoir, sans quoi le « proto-fascisme » a la liberté d'inclure ou d'exclure n'importe quoi au gré des auteurs.⁶⁵

Or, de nombreux intellectuels fascistes semblent avoir été influencés tant par le vouloir-vivre schopenhauerien, la volonté de puissance et le surhomme nietzschéen ou encore le primat de l'instinct et l'élan vital bergsonien. Il est fallacieux d'attribuer à ces philosophes l'étiquette proto-fasciste, puisqu'il s'agit de la récupération et d'une certaine réinterprétation de leur œuvre dans un autre contexte historique. Mais il n'en demeure pas moins que leur pensée participe – sans le vouloir – d'une philosophie, d'un moralisme et d'un idéal d'un fascisme immatériel sans conséquence historique au moment même.

⁶⁵ MÉCHOULAN, Éric (2005), *Le crépuscule des intellectuels : de la tyrannie de la clarté au délire d'interprétation* (Nouveaux Essais Spirale; Québec : Nota Bene) p. 74.

Toutefois, pour reprendre la pensée de Méchoulan, on ne peut accuser le passé d'être responsable du présent :

Il ne faut donc pas se tromper sur les appropriations successives de termes identiques. Va-t-on traiter Darwin de protofasciste sous prétexte que sa « lutte pour la vie » est réinscrite dans la sociologie fin-de-siècle et reprise dans des manifestes fascistes ? C'est inverser complètement le mouvement de l'histoire et lire les phénomènes à rebours.⁶⁶

L'argument de Méchoulan est logique, mais il laisse planer l'idée d'une apparition trop soudaine du fascisme. Le problème, récurrent, est celui du traitement du fascisme en dehors de ses frontières historiques, de la nécessité de trouver une manière de mettre en cause ses précurseurs involontaires sans les incriminer par un phénomène qu'ils ne connurent pas de leur vivant et qu'ils ne pouvaient prévoir, eux qui se cantonnaient dans la sphère des idées.

Mon hypothèse est que, là où Berstein parle de culture politique, nous sommes, malgré la mise à distance de l'événementiel politique, toujours enclins à discuter politique alors que nous nous rapprochons inévitablement des idées. Nous pouvons diviser une culture politique en « familles politiques »⁶⁷, car, comme le souligne Berstein, « le parti n'est que la forme organisée pour la conquête et l'exercice du pouvoir. »⁶⁸ Dans un souci idéal-typique, nous pouvons encore régresser de la famille politique vers une famille d'esprit qui partage les croyances philosophiques à la base de sa famille politique.

Cette famille d'esprits fascistes offre un portrait de groupe diffus : ses membres se rejoignent par les traits qui les opposent à l'état présent et non pas par un projet fasciste. S'ils se rejoignent sur le diagnostic, les esprits fascistes ne s'entendent pas sur le traitement; de plus, certains se complaisent uniquement dans la critique. Telle est la base

⁶⁶ *Ibid.*, p. 90.

⁶⁷ BERSTEIN, *op. cit.*, p. 19.

⁶⁸ *Idem.*

sur laquelle se bâtit le fascisme français, une association de gens – dont Drieu La Rochelle – qui se rejoignent plus par leur opposition que par leur projet qui, pour une grande majorité, n'a jamais été le régime mais bien des idées, des valeurs, des sentiments. C'est la transposition intellectuelle des fraternités de combat. Et l'opposition, on l'a vu, soude ensemble un groupe de gens. Ils participent tous d'un combat. Et la communauté des dégoûtés est plus large et plus forte que celle des promoteurs de beauté.

Le compromis organisationnel n'ayant jamais été effectué en France, les différends que le fascisme avéré aurait incontestablement créés et qui auraient rompu cette union d'esprits fascistes n'ont jamais vu le jour :

C'est ainsi que diverses familles d'esprit participent d'un même refus de l'ordre libéral et, de ce fait, sont comme une couronne autour du noyau dur de la pensée fasciste. C'est en cela que consiste l'importance véritable de l'idéologie fasciste. Son influence et sa diffusion ne sont possibles que grâce à des courroies de transmission, ces milieux bons conducteurs que constituent les milieux contestataires. Dans ces milieux on peut avoir en horreur l'État totalitaire, mais on ne peut s'empêcher de s'identifier à la critique fasciste de la société bourgeoise, du libéralisme et de la démocratie.⁶⁹

Personne n'est imperméable à un tel discours : il est souvent adopté par le fait qu'on se reconnaît dans certains de ses éléments et pas toujours dans son entièreté en tant que tel. Les « fascistes confirmés » ne représentent qu'une infime minorité de la masse fasciste que Sternhell appelle ici « les tenants d'une révolution d'un type nouveau, antimarxiste et non prolétarienne, d'une révolution de l'esprit. »⁷⁰

C'est en cela que consiste l'importance véritable de l'idéologie fasciste. Sa diffusion n'est possible que grâce à ces courroies de transmission que constituent les milieux contestataires. Dans ces milieux, on peut avoir en horreur les pratiques de l'État totalitaire, mais on ne peut s'empêcher de s'identifier à la critique fasciste de la société bourgeoise, du libéralisme et

⁶⁹ STERNHELL, *Ni droite ni gauche : l'idéologie fasciste en France*, op. cit., p. 479.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 475.

de la démocratie. [...] L'aversion pour une civilisation individualiste et bassement matérialiste constitue le fil conducteur de ce mode de pensée.⁷¹

La visibilité est toujours, paradoxalement, affaire de réduction. Le phénomène fasciste, trop grand, nécessite soit un pas en arrière, ce qui tend à simplifier le phénomène, soit un saut avant, qui permet de décrire le fascisme de l'intérieur comme de l'œil tranquille de l'ouragan. D'où la nécessité de passer à l'étude d'un cas concret.

⁷¹ *Ibid.*, p. 426.

2 : Pensée politique

La définition la plus profonde du fascisme, c'est celle-ci : c'est le mouvement politique qui va le plus franchement, le plus radicalement dans le sens de la grande révolution des mœurs, dans le sens de la restauration du corps – santé, dignité, plénitude, héroïsme – dans le sens de la défense de l'homme contre la ville et contre la machine⁷²

Le but de ce chapitre est d'explorer la pensée politique de Pierre Drieu La Rochelle pour laisser ensuite aux chapitres subséquents la tâche d'approfondir, selon deux angles différents, la même problématique d'un esprit fasciste, et ce, dans une perspective plus littéraire que sociale. Le présent chapitre s'articule ainsi autour des essais de Drieu dans lesquels se manifeste une opinion politique. Les essais principaux retenus dans cette tâche sont *Socialisme fasciste* (1934), qui annonce le ralliement de Drieu au fascisme, et *Avec Doriot* (1937), suite logique au précédent qui témoigne de son adhésion et de son apport à l'idéologie du Parti Populaire Français, soit l'un des deux principaux partis de collaboration sous l'Occupation dans lequel l'auteur verra la promesse d'un fascisme à la française. Cette conversion tardive en 1934 n'est pas pour autant une fracture ni une nouveauté, malgré les hésitations du passé politique de Drieu, car l'auteur témoigne d'une personnalité fasciste ambiguë qui ne peut s'expliquer si l'on décide d'étudier le fascisme rochellien à la lumière des essais de l'auteur sans tenir compte de son œuvre littéraire, ou encore le contraire. Sa pensée politique est un manifeste pour l'unité : unité du corps et de l'esprit, unité sociale des classes antagonisées, unité des forces politiques gauche/droite. Dans ce tout que Drieu veut unir par la force de la passion se retrouve un concept organique de la société : le social comme corps sensible. De la séduction

⁷² DRIEU LA ROCHELLE, Pierre (1943), *Chronique politique, 1934-1942* (Paris : Gallimard) p. 50.

qu'opère sur Drieu le totalitarisme, il y a une nuance essentielle pour essayer de comprendre la nature de son fascisme : la question de la corporéité d'un État total et non pas d'un État totalitaire. Le fascisme est la tension devant fusionner les membres épars que sont les individus et les différentes classes. Le fascisme rochellien est révolte contre l'homme et la société moderne. Ce fascisme restaurateur, Drieu le recherchera partout, croyant initialement le trouver dans la guerre comme dans la révolution, et ensuite dans le sport, trois avatars de la recherche rochellienne du combat et du dépassement, de l'action pour l'action : « Nous ne nous battons pas pour ceci ou pour cela. Nous nous battons contre tout le monde. C'est cela, le fascisme. » (SF, 114)

6 février 1934 : le catalyseur fasciste

Socialisme fasciste est inspiré par les émeutes du 6 février, lesquelles font découvrir à Drieu l'élan révolutionnaire de Paris qui donne un autre tournant à la critique de l'impuissance de la classe gouvernante en France. Je rejoins d'ailleurs les historiens en général qui réfutent ce caractère fasciste de cette manifestation, mais avec le bémol qu'ajoute Michel Winock : « Les commentateurs ont souvent vu dans cette journée fameuse comme la tentative *avortée* d'un putsch fasciste. Ce fut en fait une manifestation d'intimidation réussie par les ligues contre un gouvernement de gauche qui doit finalement laisser sa place. »⁷³ Pourtant, Drieu retiendra de cette manifestation les mêmes caractéristiques que les historiens utilisèrent pour ne pas attribuer l'étiquette fasciste au 6 février. C'est l'instantanéité, la brutalité, l'union libre et volontaire entre hommes

⁷³ WINOCK, Michel (1982), *Édouard Drumont et Cie. : antisémitisme et fascisme en France* (Paris : Seuil) p. 122.

révoltés de tout horizon politique contre la « gueuse » en criant « À bas les voleurs ! » qui rendirent les historiens réfractaires à parler de fascisme, tandis que chez Drieu ce fut exactement ce qui constitua sa vision de la chose. Les proportions imprévues que prit la manifestation sont justement la libre force d'union contre le statu quo, qui définit le fascisme rochellien. Cela vient souligner l'écart entre la définition du fascisme et celle du fascisme rochellien.

Malgré la présence majoritaire de la droite et des ligues de droite ce jour-là, Drieu y trouva un équilibre gauche-droite qu'il exagéra, affirmant que la foule des manifestants scandait en chœur et la *Marseillaise* et l'*Internationale*. (SF, 80) Ainsi, le 6 février 1934 offrit à Drieu une illusion amalgamée à partir d'éléments réels tendus à l'extrême, soit vers l'idéal rochellien. Cette illumination qu'eut alors Drieu semble aussi entretenue par la lecture qu'il faisait de la situation géopolitique de l'Europe, laquelle lui semblait en pleine ébullition idéologique, alors que la France s'enlisait dans le modèle républicain qui lui déplaisait tant. Deux ans plus tard, dans une Europe encore plus tourmentée, Drieu s'en prend encore, dans *Avec Doriot*, au modèle parlementaire qui n'est capable ni de décision ni d'action, et qui ne peut accoucher d'un chef ou conducteur capable lui-même d'incarner les valeurs essentielles dont le parlementarisme semble manquer : « Les chefs, responsables de ces masses, formés à l'époque où la vie était facile, sont incapables de réagir et de s'adapter au climat tragique de l'Europe actuelle. » (AD, 10) N'ayant trouvé ni chef ni parti en 1934, lors de la publication de *Socialisme fasciste*, Drieu aura erré deux ans avant de déceler enfin au sein du Parti Populaire Français et en son chef, Jacques Doriot, l'idéal fasciste français auquel il pouvait enfin se rallier : « Ce parti existe, c'est le parti de la décision, de l'action, c'est le P.P.F. » (AD, 11)

Si Drieu critique le modèle républicain, c'est aussi dû à cette opposition gauche/droite inhérente au parlementarisme qui empêche la naissance d'un projet commun. Le socialisme dans le « socialisme fasciste », c'est l'inclusion de tous sous le même projet, l'attelage de tous à une même idée, un fascisme pour toute la société. C'est ce qui semble motiver son rejet des extrêmes (droite comme gauche) qui ne sauraient entraîner pas même le bloc dont ils représentent la forme la plus radicale, puisqu'au lieu de mettre leur force en commun, ils l'utilisent comme dans un jeu de balançoire, expression reprise à Drieu qui professait après le 6 février l'union fasciste : « Les forces, qui jusqu'ici se balançaient, maintenant se heurtent les unes contre les autres. » (SF, 94)

Drieu avance la nécessité d'une union génératrice de force pour contrer un balancement impuissant. Ce socialisme fasciste, qui ne se définit jamais clairement ni comme système idéologique, et encore moins comme programme, propose la fin des dualités politiques et l'union tant pour l'homme (être et pensée) que pour les classes (collaboration des bourgeois et des prolétaires). Pour Drieu, les fragments proviennent d'un tout et doivent s'y réinsérer par la fusion née d'une passion commune. Le fascisme rochellien « n'est pas une politique d'équilibre, ce n'est pas balance et balançoire, c'est une politique de fusion. » (SF, 102)

C'est bien le but poursuivi du Parti Populaire Français que celui de l'unité des gens de tout horizon politique, Drieu prophétisant « la fin de la gauche et de la droite » : « Notre parti est le lieu où se rencontrent les hommes de droite et les hommes de gauche, le lieu où s'abolissent ces oppositions périmées, qui ont eu leur grandeur, qui ne montrent plus que des misérables petites gens. » (AD, 155)

Le 6 février annonce ainsi et la fin d'un monde et le début d'un ordre nouveau :
« Le système ne fonctionne plus, les signes de détresse qui ont éclaté dans la semaine de février sont décisifs et vont désormais se développer inexorablement. » (SF, 94)

Anatomie du pouvoir

Puisque le pouvoir est ouvert à tous, pourvu qu'ils portent en eux le germe mystérieux qui les rend dignes de l'exercer, la révolution (interprétée comme un renversement) d'une classe par une autre est un leurre. Cette conviction permet à Drieu d'affirmer que la lutte des classes et la révolution dans le but de renverser une classe par une autre n'accordent pas le pouvoir à un plus grand nombre, à une classe dans sa totalité : il y a remplacement d'une élite par une nouvelle élite. Ainsi, le désir de démocratisation est illusoire, puisque le nombre de gouvernants n'augmente pas. Toute révolution crée une réorganisation selon la même structure, tant pour l'élite gouvernante que pour le cercle élargi de profiteurs. Le suffrage ne peut ni changer la structure, ni altérer la dynamique selon laquelle fonctionne ce système où deux cercles très restreints en nombre occupent et exercent le pouvoir, soit les dirigeants et les chambres. Le suffrage ne confère pas un pouvoir à une large base, mais reproduit un même modèle de deux cercles : ministres et chefs de gouvernement. « Les formes sont stables. La société présente toujours une hiérarchie. Cercle gouvernant, classe d'appui, double masse des classes intellectuelles et manuelles. Les révolutions renouvellent le contenu, mais n'altèrent pas le contenant. » (SF, 52)

Le prolétariat destitué et la bourgeoisie décadente

Drieu pose un regard condescendant sur la condition prolétarienne déracinée de son état naturel qui contribuait à la beauté du monde. Ce qui fut perdu par la prolétarisation et l'urbanisation, c'est ce passé médiéval qui ne cessera de faire figure d'idéal rochellien à travers son œuvre. Le temps, le capitalisme et la ville ont tous participé à dégénérer ce qui fut jadis la base d'une France vertueuse et grandiose, saine et agricole : « ces classes [artisans et paysans] anciennement constituées, ayant longtemps participé de la profonde civilisation du Moyen Âge ». (SF, 35) Le prolétaire est une nouvelle classe dans un présent dénaturé par le machinisme, le capitalisme, la démocratie, « pris dans un nouvel univers de machines, d'usines, de faubourgs » (SF, 35). La ville pervertit ce prolétariat aux nobles origines médiévales, perversion qui se veut le reflet de la ville, lieu de déchéance. Cette nouvelle classe fictive résonne et s'unit derrière la colère de son statut qui résulte d'un sentiment d'exploitation d'une classe par une autre. Pour Drieu, la société est un tout. Avec leur vue étroite, les marxistes cultivent un sentiment d'unicité et de différences insurmontables, pour antagoniser la société. Drieu réfute cette vision, car elle est réductrice d'une réalité plus diffuse, plus complexe et qui doit tendre vers l'union.

Quant à la bourgeoisie, elle « devra reconnaître tôt ou tard sa lourde responsabilité dans l'affaiblissement de la France. » (AD, 164) Les critiques envers la bourgeoisie démontrent bien la valeur que prend chez Drieu l'appendice socialiste, une des désolations exprimées par l'auteur étant celle que la bourgeoisie, contrairement à la noblesse qui la précéda, n'a pas su conduire le destin collectif : « La défaillance essentielle, impardonnable, de la bourgeoisie, a été son *absentéisme* politique. »

(AD, 164) Drieu n'approche pas la question d'un angle économique, et c'est là une autre critique envers l'interprétation marxiste qui confond bourgeoisie et capitalisme. Ses critiques veulent restaurer une certaine noblesse à la bourgeoisie, non pas une noblesse de salon ou des mœurs, mais une noblesse chevaleresque, guerrière. Drieu s'en prend à la dégénérescence d'une bourgeoisie parvenue et immobile. En ce sens, il critique sa propre classe et il élargit le tort propre de la bourgeoisie à un ensemble plus large de petits bourgeois et de classes intermédiaires, puisque cette classe offre un modèle sur lequel s'enlignent les autres classes. Pour Drieu, la bourgeoisie a perdu le fond même de ce qui lui permettait de conduire et d'inspirer, et s'est retrouvée frileuse et posée : « Est bourgeois tout ce qui vit du commerce, de l'industrie – de la paix et non de la guerre. » (SF, 39)

La bourgeoisie a sombré dans un pacifisme endormant dans lequel baignent désormais toutes les classes, ayant échoué à préserver les valeurs d'un passé authentique. Cette décadence, Drieu l'attribue à une époque entière, la sienne, sans distinction de classe, puisque tous partagent désormais « la même vie paisible et qu'il n'y a dans cette vie aucun ressort décisif qui le rende plus belliqueux que les autres. » (SF, 40) Cette dérive pacifique et cet état tristement passif sont aussi attribuables au progrès qui n'a pas que dénaturé paysans et artisans en prolétaires, mais aussi instauré la guerre mécanique et anonyme. C'est une des caractéristiques qui apparaissent fondamentales dans la critique que fait Drieu du progrès, soit la perte du fonds naturel au détriment d'un engrenage mécanique : « Le machinisme tend dans un nombre de cas de plus en plus grand à faire de l'ouvrier un homme assis et inerte comme le bourgeois. » (SF, 40)

Union et lutte des classes

L'antagonisation des classes sociales est « le fondement de toute pensée socialiste. » (SF, 10) La philosophie marxiste qui prétend qu'une seule classe peut s'accaparer le pouvoir et dominer les autres a instauré une mythologie de la lutte des classes. Pour Drieu, le marxisme prétend s'inspirer d'un autre mythe qu'il simplifie pour servir ses propres buts : la conquête du pouvoir des bourgeois sur les nobles en 1789. Drieu s'insurge contre un discours qui exploite des faussetés et simplifie grossièrement, puisque l'embourgeoisement de la noblesse a précédé 1789. Il n'y a pas eu remplacement d'une classe par une autre, et Drieu réfute l'interprétation marxiste qui identifie 1789 « comme le modèle de toute évolution sociale. » (SF, 28)

L'interprétation marxiste des classes et du pouvoir est réductrice, car l'exercice du pouvoir est pratiqué par une élite restreinte qui prend appui sur une classe en lui conférant des privilèges, distinction volontairement omise et camouflée par les marxistes qui ne différencient pas le « pouvoir politique effectif » et « l'exercice de privilèges ». (SF, 17) Or, et c'est là qu'est introduit le principe de méritocratie chez Drieu, l'élite dirigeante n'est pas exclusivement issue de la classe privilégiée. Première vision utopique chez Drieu, cette affirmation selon laquelle l'élite dirigeante serait mixte, réunissant les éléments les plus méritants de toutes les classes sociales. Or, Drieu n'affirme pas seulement qu'une mixité existe – ce qui vrai –, mais il enjolive cette possibilité de traversée des classes. Il dénature la forte reproduction sociale dans les cercles du pouvoir au profit d'une vision idéalisée, qui fonde l'exercice du pouvoir politique sur la force et le mérite. Drieu s'oppose à la lutte des classes en affirmant que le cercle restreint de

dirigeants se choisit par la valeur naturelle de l'individu à exercer le pouvoir, et ce, en tout temps et sans égard à la position sociale de l'individu : « L'ambition et le génie sont de rares et inévitables retours qui transcendent les moments passagers de l'évolution de la société, les luttes et changements de classes. » (SF, 16)

Dans *Mesure de la France* (1922), Drieu alla jusqu'à affirmer que le concept de classes est désormais désuet vu la convergence d'un mode de vie dominé par l'appât du lucre, qui efface les distinctions typiquement marxistes et qui ne fait pas du prolétaire un être plus vertueux, tous étant désormais formés dans le même moule : « L'ouvrier est pourri par la monnaie de son salaire comme le bourgeois par son bénéfice. » (MF, 108)

Drieu s'attarde par ailleurs à la distinction par laquelle on sépare les classes : le travail, qui est manuel chez le prolétaire et intellectuel chez le bourgeois. Cette distinction tendant à disparaître, le fossé entre prolétaires et bourgeois n'est pas infranchissable. Sans égard à leur niveau sur l'échelle sociale qui en est une économique, les différentes « classes » présentent les mêmes caractères communs dus à un même mode de vie :

Il n'y a pas de classes. Il n'y a plus que des catégories économiques, sans distinctions spirituelles, sans différences de mœurs. Les basses classes sont formées des mêmes éléments physiques, moraux, intellectuels, que les hautes classes. Les unes et les autres sont de plus en plus interchangeables. Il n'y a que des modernes, des gens dans les affaires, des gens à bénéfices ou à salaires; qui ne pensent qu'à cela et qui ne discutent que cela. (MF, 94)

Or, puisque dans les faits les « classes » tendent à se ressembler, le souhait de l'union des classes que Drieu formulait dès 1922 dans *Mesure de la France* était clairement précurseur de son fascisme à venir : « Il faudrait remuer les cendres des catégories sociales. Rassemblement des restes indépendants de la bourgeoisie, voire de la classe ouvrière et des paysans, ce serait l'institution d'un Tiers-Parti, d'un Entre-Deux, qui

relèverait les intérêts spirituels entre la masse dominant par l'argent et la masse dominée par l'argent. » (MF, 110)

L'impossibilité de la révolution prolétarienne

Si la classe prolétaire ne peut prendre en tant que classe (suivant la règle du nombre restreint qu'exige l'élite) le pouvoir, c'est aussi parce que cette classe n'y est pas apte. C'est une autre critique qui mérite d'être soulignée puisqu'elle démontre la nature du socialisme rochellien.⁷⁴ Les vertus intellectuelles et morales nécessaires pour gouverner ne se retrouvent pas dans le prolétariat. Mais, exceptionnellement, lorsqu'un prolétaire fait la preuve de telles vertus, cela lui permet de quitter sa classe d'origine et d'intégrer une classe supérieure (pour Drieu, ce mécanisme semble automatique) :

Et, en effet, tous les germes des vertus sont dans le prolétariat, mais ils ne peuvent y éclater sous une forme collective. Ils ne peuvent qu'éclater dans des individus, en les faisant sortir de leur classe. Et l'exode de ces individus les meilleurs maintient d'autant mieux le prolétariat dans son état de relative pauvreté intellectuelle et d'impuissance. (SF, 34)

Par ce darwinisme social basé sur le mérite, le prolétaire peut accéder sans difficulté aux cercles du pouvoir. Jacques Doriot offrit à Drieu l'occasion de prouver cette théorie, le premier étant issu du prolétariat et ayant gravi les échelons sociaux jusqu'au cercle restreint des députés puis des chefs de partis. En faisant son éloge du

⁷⁴ Pour Robert Soucy le socialisme fasciste de Drieu serait en contradiction totale avec la définition même du socialisme marxiste, d'où la confusion profonde qu'opère l'usage de ce terme. Selon Soucy, le socialisme rochellien n'est rien d'autre qu'une révolte contre la décadence bourgeoise à laquelle son socialisme restaurateur doit apporter un renouveau spirituel : « Drieu's socialism stemmed from his revolt against bourgeois materialism and hedonism, not from compassion for the hardships of the working classes or the desire to improve their economic well being [...] ». SOUCY, Robert (1979), *Fascist intellectual : Drieu La Rochelle* (Berkeley/Los Angeles : University of California Press) p. 115.

Chef, Drieu n'en profita pas moins pour démontrer la validité de cette possibilité d'une traversée verticale des classes :

Nous avons vu vivre, travailler, Doriot. Nous avons vu le fils du forgeron, nous avons vu l'ancien métallurgiste dans la houle de ses épaules et de ses reins, dans le hérissément de sa toison, dans la vaste sueur de son front, continuer et épanouir devant nous le travail de quinze ans. Devant nous, il a pris à bras-le-corps toute la destinée de la France, il l'a soulevée à bout de bras comme un grand frère herculéen. (AD, 81)

Doriot et les faits, ça ne fait qu'un. Doriot a été ouvrier métallurgiste, il en a gardé quelque chose, en cela comme dans le reste. Il sent la vie comme une réalité massive, comme un bloc de métal qu'il s'agit de laminier, de découper, de forger. (AD, 189)

Ce système propulse socialement le prolétaire méritant, lui retirant son étiquette prolétaire en même temps que le prolétariat se voit privé d'une élite propre. Chez Drieu, cette fatalité n'en est pas une du moment où son système d'avancement par mérite permet une circulation sociale dont le vecteur de mobilité est la valeur personnelle. Il n'y aurait pas tant un statut social injuste qu'une condition naturelle, chaque être ayant la possibilité de prouver sa valeur et se distinguer. Ainsi, une révolution prolétaire s'avère impossible, car pour prendre le pouvoir, le prolétariat devrait l'exercer, mais ne peut trouver en son sein des gens de ce calibre. Le prolétariat peut faire la révolution, mais il ne peut s'emparer, en tant que prolétariat, du pouvoir. C'est pourquoi, souligne Drieu en faisant référence à « ces nigauds de Marx et Engels » (NPCS, 157), les révolutions sont pensées par des bourgeois qui s'ennuient.

La séduction nietzschéenne

En un sens, Nietzsche n'a fait que reconstruire la morale sur les bases du darwinisme, en dépassant infiniment ses petitesesses qu'il méprisait. (NPCS, 142)

Si Nietzsche avait vécu quatre-vingt ans, il aurait vu Mussolini, Staline et Hitler. Certes, il ne les aurait pas reconnus comme ses fils; pourtant, selon le siècle, selon le premier degré de l'esprit, ce sont ses fils. Mais il en a et en aura d'autres, selon d'autres degrés de l'esprit. (NPCS, 145)

Pour donner suite à sa série d'attaques contre la philosophie marxiste et le socialisme, Drieu oppose, dans un chapitre de *Socialisme fasciste*, Nietzsche à Marx, affirmant sans sourciller que le premier des deux a eu « la plus grande influence des trente dernières années dans le domaine de la philosophie sociale. » (SF, 63) Ce qui semble séduire Drieu dans la philosophie nietzschéenne, c'est la célébration du surhomme et le mépris nietzschéen pour la morale contemporaine, cette « morale des esclaves » qui évacue toute grandeur au détriment d'un raisonnement prudent et peureux. L'irrationalisme nietzschéen est aussi promesse de vitalité, alors que le marxisme s'enlise dans la vase pour cause de ce déterminisme rationnel qui le sous-tend. Drieu identifie dans le marxisme une impuissance, car il ne fait en résumé qu'inverser le problème qu'il combat, et ce, sur le même terrain, celui des idées creuses qui ne permettent pas une véritable révolution, conceptualisant et théorisant sans cesse, mais sans agir sur le réel.

Drieu retrouve aussi dans l'antiscientisme nietzschéen une négation de ce déterminisme rationnel et matériel, à la base de la société urbaine de la vie diminuée et de la guerre mécanique, tout en se laissant séduire par un autre déterminisme : l'idée darwinienne de lutte et de sélection qui cadre si bien avec son idée d'une société du

mérite. Ainsi, par la volonté de puissance nietzschéenne, Drieu effectuera le court raccordement logique avec le fascisme :

Cet appel constant, qui sort de chaque ligne de *la Volonté de Puissance*, au déploiement à tout prix des passions et de l'action a trouvé son écho certain et prompt dans le sentiment moteur du fascisme mussolinien ou hitlérien, la croyance dans l'action quelle qu'elle soit, dans la vertu de l'action. (SF, 70)

L'homme fasciste, peu importe son origine, prolétaire ou bourgeoise, saura selon Drieu retrouver son véritable fonds noir commun que propose le surhomme nietzschéen. La lecture du surhomme nietzschéen est réadaptée chez Drieu à grande échelle, car le nouvel homme fasciste ne doit pas être isolé ni entraîner un groupe aveuglement (Drieu se prononçant en défaveur de la dictature), mais concrétiser par ses qualités de meneur les aspirations d'un peuple qui, lui, se cherche un phare lequel éclairera son horizon : « la cellule de l'énergie humaine, du mouvement social, c'est l'individu capable du maximum d'action, l'individu d'élite, le maître. Il pose ainsi de façon implicite le double élément social sur lequel se fonde le fascisme : le chef et le groupe qui entoure le chef. » (SF, 71)

Certes, en se situant à l'échelle de l'œuvre rochellienne et en tenant compte de la lignée philosophique nietzschéenne dont Drieu se réclame, on constate, comme dans le cas du fascisme, que Drieu prend chez le philosophe allemand ce qui sied à ses inclinations. Tarmo Kunnas, éminent spécialiste de l'œuvre rochellienne, souligna ces proximités ainsi que certains paradoxes flagrants, dont le plus significatif, soit celui qui allie le culte du surhomme nietzschéen, individuel, au destin universel, collectif que propose le fascisme rochellien :

Autrement dit, son mépris des masses peut-il s'accorder à ses tendances socialistes ? Est-ce que Nietzsche ne force pas Drieu à discréditer toute politique et toute idéologie ? Le collectivisme fasciste de Drieu n'est-il

qu'un aspect de son illusion politique, une dimension de son espèce de machiavélisme ?⁷⁵

La question que Kunnas laisse en suspension ne peut trouver réponse dans les limites de ce mémoire. En me basant sur l'ensemble du corpus rochellien, je crois pouvoir affirmer que Drieu est justement dépourvu de toute forme de machiavélisme, puisqu'il n'y chez lui ni ruse, ni perfidie, ni mauvaise foi, mais une expérience sensuelle du politique qui ne supporte pas le calcul qu'implique le machiavélisme.

Autre point commun avec celui dont les citations en exergue ne manquent pas chez Drieu est cet antirationalisme dont l'antidémocratie rochellienne est tributaire, Drieu voyant dans la démocratie une source de faiblesse et de décadence qui mènera la France à sa perte devant l'irrationnel passionnel du reste de l'Europe : « La France a lié son sort à une certaine idéologie dont le terme philosophique est rationalisme et le terme politique démocratie. » (MF, 166) Si la passion soude ensemble une nation et la rend belliqueuse, le contraire me semble être aussi vrai, le rationalisme effectuant un travail de destruction sur le plan humain dont la finalité est le désagrégement de l'unité originelle de la vie : « Et ainsi se dénoncent les derniers effets du rationalisme : l'âme et le corps séparés s'en vont chacun à la dérive. » (NPCS, 99) En juin 1940, Drieu, plus jubilant qu'amer, pointerait en direction du rationalisme, lui assenant le dernier coup d'un procès dont la réalité venait tout juste de lui donner raison par la défaite du rationalisme français devant l'irrationnel allemand :

La France a été détruite par le rationalisme à quoi avait été réduit son génie. Aujourd'hui, le rationalisme est abattu. On ne peut que se réjouir de cette déconfiture du rationalisme. Si quelque chose peut revivre en France, il ne fallait rien moins que cette destruction du monstre qui la rongait. Les

⁷⁵ KUNNAS, Tarmo (1982), « Drieu et Nietzsche », in Marc HANREZ (dir.), *Pierre Drieu La Rochelle* (Cahiers de l'Herne; Paris : L'Herne), p. 333.

Français étaient trop malades pour se guérir eux-mêmes de cette maladie.
(NPCS, 171)

Ce passage-choc de *Notes pour comprendre le siècle* annonce rapidement ce qui perdra Drieu, soit le début de collaboration avec l'Occupant en même temps qu'il explique ce qui m'apparaît personnellement comme l'essence de son collaborationnisme. Ce dernier n'est pas une manœuvre politique, mais le désir de refonder une civilisation à la dérive depuis tant de siècles, sous le joug austère du rationalisme, en y opposant le mysticisme et la renaissance des vertus d'un passé auratique.

Une politique du corps

Brusquement, vers 1920, apparaît le produit de l'éducation sportive qui se développe en Europe depuis quelques lustres : le fasciste, l'hitlérien.
(NPCS, 157)

Drieu entrevoit une unité inspirée des temps anciens qui unissaient un corps sain, fort et jeune à un esprit courageux, intelligent et guerrier. Or, l'homme des villes est pour Drieu aux antipodes de cet être total médiéval, qu'il fût paysan, artisan ou chevalier : « Dans les villes commence à se former la conception bourgeoise de la vie, la conception intellectuelle et rationaliste de l'homme sans corps, de l'homme assis. » (NPCS, 48)

L'embourgeoisement du XX^e siècle, qui repose sur l'urbanisation et la sédentarisation, crée l'uniformité désolante d'un homme qui n'est plus qu'une fonction anonyme dans une ville remplie de ses semblables. Ce qui est oublié en ces temps, c'est la source de la vie même, le corps humain qui, n'étant plus célébré dans toute sa majesté, tombe dans une forme de déchéance à l'image de son mode de vie petit bourgeois : « Je peux me placer à un point de vue esthétique, il recoupera le plan moral. Ce qui me gêne : cette

pauvreté physique et morale, cette absence de liens entre le physique et le moral. » (SF, 111) Cette fracture entre le corps et l'esprit fait de l'homme moderne un être inachevé et appelle à une politique de l'être total : « Or j'ai toujours supposé qu'il ne s'agissait que d'une chose au monde : d'être un homme. Un homme, celui qui rend justice à toutes ses facultés. Ce dont j'ai le plus souffert, c'est de l'inachèvement des hommes. » (JE, 87)

Si Drieu met en accusation et la société décadente qui produit l'homme inachevé et ce dernier comme constituant la première, son fantasme organique du jeune corps fasciste en tension va jusqu'à disséquer les différentes déchéances corporelles de l'homme moderne. C'est, pour Drieu qui diagnostique avec un haut-le-cœur perceptible, une pathologie impardonnable, puisqu'elle résulte d'une dégénérescence sociale : c'est le monde moderne, celui des villes, des bistrots et des bordels, des petits cafés et de tous les petits plaisirs qui donnent à l'homme sa condition pestilentielle :

Ce qui me point, c'est la santé physique et morale des hommes. Je souffre pour le corps des hommes. Le corps des hommes est ignoble, en France du moins. Horrible, de se promener dans les rues et de rencontrer tant de déchéance, de laideurs, ou d'inachèvements. Ces dos voûtés, ces épaules tombantes, ces ventres gonflés, ces petites cuisses, ces faces veules. Non, je souffre trop, moi l'élite, il faut que je réagisse contre cela. (SF, 111)

De tous les remèdes que Drieu prescrit pour la régénération du corps de l'homme moderne, c'est la guerre qui prédomine dans ses écrits précédents. *Socialisme fasciste* renouvelle la réflexion de l'auteur en proposant une transition de la guerre (désormais impossible) au sport comme restauration, construction et conservation d'un corps sain.

À cause de la déviation démoniaque qu'a subie la guerre moderne, nous nous contenterons de l'exercice transposé de la guerre : du sport. La guerre peut bien supporter une transposition comme l'amour. Il y a loin du rapt primitif à l'amour sentimental. Il faut bien que l'Espèce se contente de cette transposition et de cette atténuation de l'instinct de reproduction.

Remplaçons les batailles par des matches de football, l'héroïsme de la terre par l'héroïsme du ciel. Espérons que l'esprit du sport suffira à nous maintenir assez belliqueux pour demeurer révolutionnaires dans le cercle intérieur. (SF, 153)

Ainsi donc, le sport n'est pas un exercice corporel ou un passe-temps agréable; la signification rochellienne en fait une philosophie de vie et le fondement d'une civilisation : « Sport ne veut pas dire seulement jeu. [...] Sport signifie pour nous discipline, art de vivre. Et si nous ne suspicions les mots ambitieux, nous dirions : conception de la vie. [...] Le sport est l'établissement de la Paix et de la Justice, car il déclare et fortifie de justes rapports entre le Corps et l'Esprit. » (MF, 132) Cet inachèvement moderne semble très concret pour Drieu, qui oppose à l'homme du XX^e siècle l'idéal masculin de l'Antiquité et du Moyen Âge, époques de référence pour l'unité qu'il veut restaurer sur un plan individuel avant même de passer à une unité sociale, puisque l'Antiquité, comme le Moyen Âge, « a loué le corps. Mais sans insister, car la force et la beauté alors allaient de soi. » (NPCS, 7) L'Antiquité et le Moyen-Âge peuvent être considérées, dans cette optique organique, comme la jeunesse d'une civilisation aujourd'hui mourante, civilisation avancée, biologiquement en bout de piste à l'image d'un vieillard qui n'en finit plus de trotter, paisible et insouciant, vers sa propre fin, ses forces l'abandonnant tandis que son intellect erre seul.

Si *Socialisme fasciste* offre un procès de la guerre moderne dans la mesure où celle-ci entre en contradiction avec l'esprit guerrier par sa modernité, Drieu relègue au sport le rôle de préserver cette volonté combative chez une jeunesse dont la vie diminuée des villes accélère le vieillissement. Le sport doit offrir ce corps à corps, ce contact charnel entre deux hommes. Il doit permettre l'expression saine d'un élan vital qui met corps et âme en tension maximale pour célébrer cette masculinité avilie tant

physiquement que moralement par le présent. Le sport à l'image de la guerre éternelle offre à la jeunesse le même spectacle de corps en action, se surpassant et s'élevant, s'unissant et mettant leur force en commun. C'est cette énergie vitale qui doit être permise et offerte à la jeunesse pour que cette dernière ne s'efface pas dans l'ombre fade d'une France vieillie que Drieu méprise : « Qu'elle [la jeunesse] soit consciente et forte en même temps, connaissant le sport comme une transposition et une libération de la guerre militaire, connaissant la révolution comme une guerre véritable aux conséquences dangereuses, mais possiblement limitables. » (SF, 137)

Le spectacle mis en scène par les totalitarismes pendant l'entre-deux guerres, la militarisation et la mobilisation du peuple par l'activité physique, fait prendre conscience à Drieu du retard que prennent les Français sur les autres Européens entraînés dans une culture du corps qui est une révolution en elle-même (« la grande révolution du XX^e siècle, qui est la révolution du corps » – AD, 137), Drieu l'identifiant comme la révolution paneuropéenne du XX^e siècle, tous totalitarismes confondus. *Avec Doriot* dévoile un des buts avoués du P.P.F., soit une politique du corps : « Si nous avons une raison d'être, au Parti Populaire Français, c'est de nous élever désespérément contre cette tragique perpétuation de l'erreur. Nous ne voulons pas que la France se dessèche au milieu d'une Europe qui comble ses jeunesse de tous les trésors de la santé et de la joie. » (AD, 138) C'est bien le nouvel homme fasciste que Drieu admire par ses vertus physiques et sportives qu'il constate dans l'Allemagne hitlérienne et l'Italie mussolinienne (« L'homme nouveau est apparu, avec une prompt ampleur en Italie et en Allemagne. » – NPC, 152), un exemple de « l'homme debout » ou de « l'homme à cheval », par opposition à « l'homme assis » des villes françaises. Les exemples

allemands et italiens sont ainsi la preuve de la faisabilité et c'est tout naturellement que cet appel à l'homme nouveau français prend forme sous la plume de Drieu. Cela constitue un projet à l'échelle de la nation, composante de la nature socialiste dans son socialisme fasciste (« sport et athlétisme rendent concret le souci socialiste. » – NPC, 162).

L'organicité fasciste contre la dictature

Car que dit-il d'autre le fantasme d'organicité, que le rêve d'une société une, unie, parfaitement homogène et rigoureusement articulée [...] ? Que signifie-t-il sinon le songe d'une France massive, agglomérée à elle-même, repue de cohésion [...] où se tairait enfin l'absurde clameur que font les hommes quand ils disputent, s'affrontent ou font cliqueter leurs chaînes? Si la France est cet « organisme » que dit l'idéologie française et l'« organicisme » cette hygiène à quoi ses idéologues aspirent, quel meilleur traitement que d'intimer silence à ce tohu-bohu, cette foire aux contradictions [...] qui lui font ce corps informe, souffrant, raviné de failles et de blessures et tout couturé des cicatrices que lui a faites depuis des siècles la guerre des égoïsmes.⁷⁶

Drieu se positionne contre la dictature politique. Si, effectivement, le fascisme rochellien est avant tout une révolution spirituelle, il doit avoir une origine libre, instinctive. Par conséquent, la dictature n'est pas pour Drieu un élément de sa conception du fascisme, certainement pas son fondement et encore moins son but. La dictature résulte de la révolution : « Une dictature est toujours la conséquence d'une révolution » (SF, 124). Or, c'est dans la révolution, dans l'élan révolutionnaire, que se trouve l'élément fasciste qui séduit Drieu. D'ailleurs, en 1934, Drieu pronostiquera fort bien l'indisposition de la France à la dictature, ce pays ayant selon lui « peu de disposition à produire des dictateurs » (SF, 122), parce que ce « rare génie » (SF, 122) nécessaire à une grande

⁷⁶ LÉVY, Bernard-Henri (1981), *L'idéologie française* (Paris : Grasset) p. 224.

figure ne se retrouve pas dans la France de 1934.⁷⁷ Mais, plus significatif que l'impossibilité d'une dictature française, Drieu y voit un danger, car la dictature, en plus d'enrayer la révolution, s'avère impossible à long terme : « l'inconvénient capital de la dictature [...] est qu'elle finit un jour. » (SF, 122)

L'émergence du fascisme rochellien résulte de l'élan collectif et d'une cohésion naturelle du peuple vu comme un corps organique. Par cela, Drieu se rapproche de ce fascisme naissant, ce fantasme d'organicité contre lequel nous met en garde Bernard-Henri Lévy, puisqu'il précède en tant que mentalité toute transposition dans le réel : « le fascisme, en un mot, cela commence encore, cela commence toujours, mais dans le temps cette fois, avec la même haine de la division, le même délire unanimiste. »⁷⁸

Le rôle du dictateur devrait se limiter à orienter et guider cette ferveur populaire. Par conséquent, Drieu s'oppose à la dictature, car elle prive le peuple de la libre expression de sa ferveur et l'empêche de se maintenir dans un perpétuel paroxysme. Le dictateur, tout comme la dictature, dévie l'élan révolutionnaire pour reconstituer un système à l'image de celui préalablement aboli, un Nouveau Monde qui n'est que l'ancien badigeonné de démagogie révolutionnaire.

Le fascisme ne sort pas de la dictature, c'est la dictature qui sort du fascisme. Le fascisme n'est pas sorti du cerveau de Mussolini comme Minerve du front de Jupiter. [...] Un individu ne peut rien commencer, il ne peut pas créer de toutes pièces une machine politique : il ne peut que prendre en mains un élan collectif, le serrer et le projeter. Pour un élu, il faut beaucoup d'appelés. Il faut que beaucoup d'hommes cherchent,

⁷⁷ Sans user le terme de dictateur, Drieu trouvera pourtant enfin un Chef, en France, en 1936 en la personne de Jacques Doriot auquel il jura fidélité, voyant initialement et avec un accès romantique aveuglant dans Doriot et le Parti Populaire Français le vide qu'il déplorait deux ou trois ans plus tôt dans *Socialisme fasciste*. En témoigne le serment du parti : « Je jure de servir jusqu'au sacrifice suprême la cause de la révolution nationale et populaire d'où sortira une France nouvelle, libre et indépendante. » (AD, 13)

⁷⁸ LÉVY, *op. cit.*, p. 227. Or, n'est-ce pas là un des effrois rochelliens issu de la haine du présent et qui appelle à une organicité absorbante sous le voile de l'union humaine : « Nous voulons que les humains perdus dans l'atroce abstraction de la vie moderne retrouvent la chaleur humaine. » (AD, 115)

réfléchissent, agissent, pour qu'ensuite le meilleur d'entre eux, lancé par eux, les relance à son tour. (SF, 129)

Ainsi, ce n'est pas d'un dictateur qu'il est besoin, mais d'un chef qui inspire et qui guide le peuple dans une éternelle révolution. Mais, tragiquement, le chef est par la force des choses aussi celui qui perdra son peuple. Tous les pères des nations inspirant à un renouveau sont pris dans l'engrenage lent de la vieillesse et de la mort qui les dépouille des attributs faisant d'eux des phares. Drieu mesure bien le culte du chef et le danger à se fier à un seul homme comme image de la révolution, de la jeunesse et de l'éternité. Les dictateurs doivent personnellement inspirer par leur corps, leur fougue, leur jeunesse, leur beauté. Or, celui qui doit incarner cette éternité n'est pas éternel. Par ce fait, Drieu en vient à conclure que l'Allemagne, l'Italie et la Russie s'écrouleront dès que la force personnelle de leur dictateur respectif déclinera, car chacun ne sera plus capable de la tension qu'il doit insuffler après à son peuple. Alors, si le système hérité de la révolution persiste, il s'avérera rigide, et la révolution éternelle sera un échec, puisqu'elle aura fixé des résultats et posé des critères de normalisation. Ainsi, plutôt que de maintenir une société entière en action, la dictature décapitée devient un système clos qui n'en finit plus de se répéter : « le jour où le génie n'est plus là, il ne reste que la machine. » (SF, 123)

Une fois de plus, l'immobilisme revient. Drieu souligne ainsi que tout élan révolutionnaire finit, par l'effet du temps, à s'institutionnaliser. Pour Drieu, dès que la révolution est en cours et qu'elle s'avère irréversible, le leader charismatique devient gênant, car il risque de faire dégénérer cette révolution à son avantage et établir la dictature.

Or, il est impossible pour la foule de se gouverner seule et de mener une révolution sans chef. Ce dernier doit toutefois quitter la scène sublime qu'il a dirigée en

maître d'orchestre et rejoindre ces dieux qui naissent sur terre et montent au ciel. Ainsi, l'œuvre accomplie, le mythe est créé, le culte de la beauté et de la jeunesse peut inspirer ceux qui suivront. C'est pourquoi les chefs qui meurent jeunes deviennent d'efficaces objets de cultes, car on ne peut renverser un Dieu céleste tandis que les dictateurs terrestres quittent soit tous seuls en dégénéralant, soit pris dans des révoltes dont leur sédentarisme impuissant ne peut mater la force : « Il vaut mieux pour tout le monde que les "pères des nations" meurent jeunes – enfin, assez jeunes. » (SF, 124) Ces dieux terrestres que sont les dictateurs sont gênants, car dès que les éléments révolutionnaires « commencent à s'implanter solidement, on n'a plus besoin du dictateur. Au contraire, il devient gênant, car il empêche la vie de reprendre de la souplesse. » (SF, 124) Tel est le cœur de la révolution : l'homme se met au service d'un idéal, d'une utopie. Le fascisme rochellien prend ainsi toutes les allures d'une religion avec une eschatologie propre. De ce fait, il faut ériger un mythe qui puisse incarner ce sentiment de révolution et de tension sans fin, un culte éternel qui toujours renverra l'homme vers sa destinée, qui, sans l'enchaîner, le soulèvera tout entier.

L'esprit guerrier et la guerre éternelle

[Le guerrier] s'exclame « vive ceci ou vive cela », non « à bas ceci ou cela ». On n'a jamais chargé en criant « à bas », mais « vive ». (SF, 139)

Le sang de mon rêve, de tout ce que j'aime dans la vie me remonta au cerveau. Se faire tuer pour s'abîmer en Dieu dans un élan pur. Les hommes sont faits pour danser, chanter, se battre de la main à la main. (JE, 25)

Avec sa conversion au fascisme, Drieu réaffirme son abandon d'un appel à la guerre sans toutefois effacer par le fait même l'idéal d'une guerre éternelle et ce qu'elle représente pour lui. Drieu transpose l'élément vivifiant de la bataille du champ dans la guerre civile qu'il conçoit comme une révolution par l'intérieur : « Si nous rejetons la guerre nécessaire, la guerre naturelle, sous sa forme de guerre militaire et nationale, nous sommes obligés à toute force de la réadmettre sous la forme de la guerre civile, intérieure, de la Révolution. » (SF, 145) Son adhésion au P.P.F. semble dicter l'urgence d'une révolution nationale, alors même qu'il joint un parti qui dérivera vers le fascisme tout en se disant pacifiste :

Je suis comme tous les hommes du P.P.F. et comme leur chef : aucun de nous n'aime la guerre. Nous savons que la guerre moderne est une calamité monstrueuse qui, exaspérée par les progrès de l'industrie et de la science, ne peut que ruiner à peu près entièrement un continent. (AD, 95)

L'armée de cette révolution doit être la jeunesse puisque l'esprit guerrier est inhérent à celle-ci. Si cet esprit guerrier ne peut plus survivre à l'aube de la guerre moderne, cette guerre où les hommes se terrent dans la boue et avancent à quatre pattes en se faisant déchiqueter par les machines, il peut du moins survivre dans l'exercice de la guerre civile, conflit sans armes lourdes. Il y a une transposition de l'esprit guerrier de la guerre militaire à la guerre civile (qui est pour Drieu synonyme de la révolution).

Or, peut-on admettre la guerre civile sans admettre la guerre militaire ? [...] Ce n'est pas tant que l'une entraîne l'autre; c'est surtout que, pour mener la guerre civile comme pour mener la guerre militaire, il faut exercer les vertus guerrières qui sont propres à la guerre en général. Parce que guerre et révolution ont en commun quelque chose qui est l'esprit guerrier, il faut condamner ou approuver en bloc guerre et révolution. (SF, 136)

En faisant l'apologie de la guerre civile, de la révolution et du sport sans distinguer trop entre les trois, Drieu ne condamne pas toutefois la guerre militaire puisqu'elle s'oppose à la paix. Le mépris de Drieu pour la paix (vue comme la victoire de la décadence) reste persistant et palpable.

L'échec de la guerre militaire résulte, comme on l'a vu, de la perte de la guerre éternelle au détriment d'une guerre moderne, de machines, de ferrailles, de la distance qui ne permet pas aux hommes de s'affronter et de s'enlacer. Cette guerre moderne ne célèbre plus le surhomme, ne permet plus cette fête de corps mâles et jeunes. « La guerre militaire moderne est sur toute la ligne une abomination. Je me suis efforcé depuis quinze ans de démontrer et de faire sentir que cette guerre, en effet, détruit toutes les valeurs viriles. » (SF, 137) Si la guerre est pour Drieu un échec, c'est qu'il n'y a plus de guerrier. Les vertus profondes que Drieu attribue à la guerre éternelle appartiennent désormais au passé, alors que la guerre éclatait au printemps, durait un été et finissait en automne. Ce que le monde moderne a perdu, selon Drieu, c'est cette guerre saine qui possédait des vertus qui permettaient à une jeunesse splendide de mesurer sa valeur, de bâtir son corps, de célébrer sa masculinité. La guerre éternelle permettait au guerrier d'« user au maximum de ses muscles et de ses nerfs, de sa jeunesse et de sa force. » (SF, 138) Aussi, la guerre n'est pas destructrice, mais constructrice, l'homme quittant ville et village, rejoignant amis et non ennemis, cherchant à se surpasser et non à dépasser d'autres. La

guerre éternelle est sa propre finalité, une fête grandiose dont le dénouement n'est pas la victoire ou la défaite.

La proximité qu'impose le combat ancien, le corps à corps pendant lequel deux hommes s'unissent dans la lutte ne débouche pas dans l'imagination rochellienne ni dans la douleur ni dans la mort, mais dans une exquise scène qui célèbre la force et l'amitié : « Bientôt il est prêt de l'ennemi, il se jette en avant pour l'attaquer. Il le joint, il se mesure avec lui. Se mesurer avec quelqu'un : voilà un fait capital. » (SF, 139) C'est la gloire du combat que recherche Drieu, une guerre qui se fait sur terre ou à cheval, où les guerriers se toisent, se regardent, se frôlent et s'empoignent.

L'échec de la guerre moderne

Et puis, tout à coup, je me lassai. Ma division fut mise au repos : je ne sentis plus que le côté civilisé de cette guerre, et cette odeur de pieds qu'il y a dans tout couvent, cette odeur rance des hommes seuls. La Démocratie meuglait faiblement : le bœuf blessé continuait de bourrer, stupide, dans le barbelé. Une imbécilité où s'accumulait l'héritage de plusieurs vieilles passions perverses écrasait tout un continent. (JE, 17)

Il y a eu entre 1919 et 1924, un moment sombre; la guerre nous claquait dans les mains, nous nous étions battus pour rien; rien de ce que nous avions voulu tuer n'était mort. [...] C'était en vain que nous nous étions jetés dans le froid, dans la vermine, dans les supplices du fer et du feu, dans l'ennui, dans la démagogie de nos instincts, dans la faim, dans l'oubli : nous avons gardé dans nos veines le venin qui, de nouveau, empoisonnait tout autour de nous. (GM, 105)

La guerre moderne annule le combat tant attendu. La rencontre n'a pas lieu : « L'homme se lance à l'attaque. Mais quand commence cette attaque ? L'homme est encore bien loin de l'homme que déjà il frappe. Par delà des horizons, il tire sur lui sans le voir. » (SF, 140) La guerre moderne instaure aussi, comme on l'a vu, une distance par les armes

mécaniques, par ce vacarme assourdissant des engins dans le ciel, obus ou avions, qui détruisent et tuent à distance : « Ces avions portent, resserrée dans la grosseur d'une pomme, une puissance de destruction infinie. La moindre bombe dilate la mort à des centaines de mètres autour de son impact. » (SF, 140) La guerre moderne ne peut plus unir le corps et l'esprit de l'homme, exploiter son courage et lui restaurer sa virilité, le soldat anonyme ayant remplacé le guerrier : « Il est à terre, rampant, épouvanté et honteux, et il connaît qu'il est solitaire. » (SF, 141) L'essence de la guerre éternelle, constituée de chevaux, de sabres, et de combats à mains nues appartient désormais à un passé révolu. Les temps modernes affaiblissent les hommes en les rendant inaptes au combat.

Il ne reste plus rien de la guerre éternelle dans la guerre moderne, et les guerriers devenus soldats s'avancent vers une mort anonyme, sans bravoure et sans honneur, inutile : « Un ouragan de fer, d'inextinguibles inondations de gaz, sont entre eux. Se joindront-ils ? Jamais. » (SF, 141) L'homme attend d'être rayé de la carte sans aucune gloire. Il se dégage de l'approche de la guerre éternelle de Drieu une vision humaniste, régénératrice du fonds véritable de l'être, tout à l'opposé de la guerre moderne ou, tout simplement, de la guerre réelle par opposition à la guerre comme thème littéraire :

Et quel est le résultat ? Des millions de morts, de blessés et de malades. Pas de gloire et des destructions immenses. Les villes anéanties : Londres, Paris, Berlin, Milan rayées de la carte au premier jour. Les femmes, les enfants, les vieillards, les animaux, les plantes, la forme même des paysages, tout cela disséminé comme le corps des soldats. (SF, 142)

De ce fait, « [l]e fascisme, c'est la crispation de l'homme européen autour de l'idée de vertu virile qu'il sent menacée par le cours inévitable des choses vers la paix définitive. » (SF, 179) Le fascisme rochellien n'est pas synonyme de guerre militaire, il ne porte pas

en lui la guerre, mais plutôt l'esprit guerrier, qui, tel que vu, peut être transposé dans la révolution civile (le 6 février 1934) ou dans le sport :

Le fascisme se contenterait peut-être volontiers de sport et de parade, d'exercice et de danse. [...] Il confond dans ses paroles le sport et la guerre, la restauration physique de l'homme si nécessaire pour lutter contre les méfaits des grandes villes et pour maintenir l'homme dans ses facultés essentielles – avec la continuation des vieilles formes militaires. Mais peut-être qu'au fond de lui-même, la distinction est déjà faite entre la transposition de l'esprit de guerre en sport et parade et la continuation de la forme militaire. Le fascisme avait besoin de l'esprit de guerre pour faire sa révolution, il en a besoin pour la continuer. Mais peut-être cela lui suffit-il. (SF, 179)

Drieu démontre la nature de son fascisme en jonglant et déplaçant les vertus viriles d'une guerre à une révolution, et d'une révolution au sport. Il a pourtant établi à travers ses divagations une hypothèse qui mérite de s'y attarder : la perte de l'action considérée comme la perte d'un exutoire nécessaire aux pulsions destructrices que réussissait à canaliser le sport de manière civilisée. Il me semble que le concept des « vertus viriles »⁷⁹ que Drieu transpose facilement de la guerre au sport est fondamental de sa conception du fascisme. On retrouve dans *Socialisme fasciste* cette même célébration nostalgique d'un jeune corps en action, lorsque Drieu vante jalousement les pays sportifs « qui cultivent gravement et passionnément les vertus viriles sous la forme transposée du sport, qui même gardent dévotieusement certains rites militaires, et qui pourtant sont profondément pacifiques. » (SF, 180) Drieu avait ainsi probablement saisi le subtil mécanisme du bellicisme fasciste, qui n'est souvent que parade, exposition et exercices armés. Drieu semble avoir compris quel effet avait ce spectacle fasciste sur l'esprit humain : « C'est

⁷⁹ Drieu rejoint aussi ici assez fidèlement un aspect du fascisme, soit l'image de virilité qu'il dégageait : « Nous voulons être forts pour pouvoir parler à Hitler, à Staline et à Mussolini sur le ton qui est le leur et qui d'ailleurs a toujours été le seul que reconnaisse l'humanité, le ton viril. » (AD, 96)

peut-être ajouter par l'imagination le pire danger à un moindre danger que de prendre le militarisme fasciste au pied de la lettre. » (SF, 180)

Réforme sociale du capitalisme

Du jour où le capitalisme travaille dans les cadres de l'État, il ne travaille plus pour des buts individuels, il travaille pour des buts collectifs, et pour des buts limités. Les hommes qui travaillent dans un tel système ne peuvent plus se mouvoir selon des appétits de lucre, mais selon des appétits de prestige, où il entrera un minimum spirituel. (SF, 209)

Drieu reconnut, dès 1922, la force du capitalisme : « Il n'y a qu'un groupement de forces, cohésives, efficaces, à l'heure présente, c'est le capitalisme. Mais qui est-ce ? À quoi d'humain peut-on réduire cette étrange entité. » (MF, 106) Plus tard, en peu de mots, Drieu démontra l'impuissance de la démocratie française devant un capitalisme nécessitant un chef pour le diriger : « Notre civilisation démocratique et capitaliste laisse les humains s'en aller à la dérive. » (AD, 113)

Calcul oublié dans l'espace qui s'articule artificiellement sans se soucier désormais de l'homme qu'il asservit, c'est bien la forme du capitalisme que Drieu veut réformer, car il est un but en lui-même. Drieu veut réorienter le capitalisme (sans le diminuer et en conservant toute sa férocité) vers un but humain, social, un capitalisme au service de toute la société. Le socialisme rochellien n'est pas « le socialisme prolétarien des communistes, [mais] un socialisme fasciste, un socialisme réformiste » (SF, 232) qui doit mettre fin au capitalisme comme finalité. Toujours dans une perspective organicienne, Drieu voulait donner au capitalisme un maître, un chef, une direction : « Le capitalisme, sans contrôle intérieur ni extérieur, cette force anonyme et aveugle qui broie

aussi bien les travailleurs bourgeois que les travailleurs ouvriers, a défiguré dans la conscience de tous la notion de chef. » (AD, 156)

Ainsi, Drieu ne condamne pas le capitalisme en entier, mais plutôt sa perversion, ses vices, sa subordination à des buts personnels, son service à un but individuel et l'absence humaine à la direction d'une force mécanique et abstraite. « Le capitalisme épuisé a besoin de l'État pour le soutenir : il se livre à l'État fasciste. La mécanisation du capitalisme aboutit à son étatisation. » (SF, 208) Drieu avance l'idée d'une étatisation du capitalisme, soit non pas une économie socialiste, mais une réorientation de l'économie capitaliste de manière à ce qu'elle se subordonne à la nation, à l'État, et puisse répondre d'une voix humaine. Sous le nouveau capitalisme réformé, les sociétés qui existent pour elles-mêmes et par elles-mêmes devront exister par le peuple et pour le peuple. C'est cela un capitalisme d'État. Un capitalisme où une usine est dirigée « pour le bien de la corporation et de la Nation [et où les responsabilités des dirigeants sont] définies à l'égard de tout le peuple [...]. » (AD, 182)

Ce que Drieu tente de faire, c'est d'insuffler une organicité au capitalisme, d'humaniser ce calcul qui tend à devenir externe et à traiter l'homme en élément plutôt qu'en être. C'est bien un souci social post-marxiste qui guide cette réforme sociale du capitalisme. Drieu ne veut point se laisser prendre entre les deux extrêmes du phénomène, soit le matérialisme bourgeois (capitalisme) et le matérialisme prolétaire (communisme). C'est pourquoi la restauration fasciste, cette fusion qui, tout en respectant une hiérarchie de mérite, appelle une fusion des classes autour de vertus immatérielles, ne peut se réaliser sous les forces économiques qui sont celles de l'entre-deux guerres. On constate ainsi que le fascisme rochellien n'est pas seulement opposé au socialisme mais

aussi, en tant que force capitaliste dans une conception organicienne et antimachiniste, il est paradoxalement antimatérialiste (ce qui est pourtant compréhensible vu son mépris du marxisme). Drieu effectua la majeure partie de ses critiques peu de temps après l'affaire Stavisky ainsi que quelques années après le krach, qui entraîna l'économie mondiale par la faute du fétichisme matériel : « en Europe [...] nous sommes saturés de matière, de matériel, et de matérialisme. » (SF, 209)

L'engagement : la révolution fasciste et les forces totalitaires

Avec son adhésion au P.P.F., le fascisme de Drieu prend forme de plus en plus clairement dans une perspective politique.⁸⁰ Il s'agit en définitive d'une révolution nationale inspirée par les modèles concurrentiels, dont Drieu admire l'effet dans leur cadre national respectif, sans vouloir pour autant y adhérer de prime abord. C'est aussi avec exaspération qu'il affirme que « les choses ne peuvent pas changer en France sans

⁸⁰ C'est après avoir initialement succombé à une autre séduction totalitaire que Drieu se retourne vers le fascisme, qui saura, mieux que le communisme ou le socialisme, bâtir la nouvelle communauté et l'homme nouveau. En rejetant le communisme et le socialisme, Drieu continuera de leur reconnaître la férocité et l'efficacité unificatrice, par opposition au vide et à la torpeur française auxquels le fascisme doit remédier. « Oui, nous avons tous été tentés par Moscou. C'a été la grande tentation pendant des années. La tentation de notre faiblesse. Comme nous ne faisons rien en France, nous rêvions de ce qu'on faisait là-bas. » (AD, 20) Pourquoi, enfin, une tendance vers le fascisme, et une haine et un effroi respectueux du communisme chez Drieu ? C'est pour la simple raison que pour Drieu, les totalitarismes sont des mouvements jeunes qui n'ont pas encore vieilli comme la République et les partis français. Drieu, tenté une fois par le socialisme et le marxisme, ne fut pas moins jaloux de la passion unitaire et du projet commun russe : « Le peuple russe [...] allait déchaîner sa passion sur le monde. Il ne s'agit pas de confort mais de beauté : ce peuple de paysans danseurs allait partout briser la machinerie du Démon. » (JE, 25) Et au sujet des russes encore, motif constant chez Drieu, après la séduction, la désillusion : « Je m'étais gouré : ce n'était pas du tout ce que je croyais, la révolution russe. » (JE, 27) Dans *Genève ou Moscou*, Drieu reconnaît au léninisme (communisme rouge) un certain pouvoir, une certaine attirance de même qu'une proximité avec ses penchants, car il veut faire renaître quelque chose de perdu comme la commune au Moyen Âge. Ainsi, si Drieu se laissa initialement séduire par le communisme, c'est qu'il voyait en celui-ci la destruction qui précède la construction d'un ordre nouveau. Donc Drieu s'entend pour attribuer au communisme la force destructrice, premier mouvement d'une Révolution, mais lui dénie la force de Construction d'une nouvelle Civilisation, ce qui constitue le deuxième mouvement d'une Révolution. (GM, 130-132)

une révolution. » (AD, 131) Dépourvu de chefs et de la capacité d'agir, le gouvernement français s'enlise dans l'inaction et dans un statu quo où les gouvernements sont instables et renversés à tout bout de champ, et où les ministres changeant de chaise bien trop souvent n'ont qu'une fonction oratoire sans effet. Un tel pays « est évidemment mûr pour la révolution ou la décomposition définitive. » (AD, 132) Et Drieu de justifier en partie son fascisme par le désir d'un Chef, sans aller jusqu'à la dictature, mais assez pour appeler, sous le couvert de la nécessité de la force, un totalitarisme : « nous sommes des fascistes et des réactionnaires au P.P.F., parce que nous voudrions au pouvoir pour longtemps un homme qui tire son autorité d'une source assez saine [...]. » (AD, 132)

Le culte du Chef et l'évidente brutalité de l'Italie mussolinienne, de l'Allemagne hitlérienne comme de la Russie stalinienne permettent justement ce sain sursaut qui est aussi engagement et amour de la patrie (« Il ne sert à rien de dire que Mussolini et Hitler sont des brutes. Pas plus brutes que Staline d'abord. Et ensuite des brutes qui sont aimées et suivies par leurs peuples. » – AD, 32). Cet engagement est en totale opposition avec la haine et l'individualisme que vivent les Français dans leur petite république démocratique décadente (« La France officielle, la France qui agonise aujourd'hui avec son dernier représentant, M. Léon Blum, la France que nous haïssons, la France des banquiers, et des parlementaires et des vieux partis » – AD, 29). Non seulement la France de Drieu montre-t-elle les signes décadents évidents, mais, elle souffre, par comparaison avec les trois grandes puissances allemande, italienne et russe, d'une perte de vitalité en tant que peuple. La démocratie parlementaire française, ne pouvant rivaliser de force avec ses vis-à-vis étrangers, risque de se retrouver sous leur botte d'un moment à l'autre, à moins de se ressaisir et d'instaurer un fascisme à la française ou autre totalitarisme viril, peu

importe le nom dont on voudra l'affubler : « notre régime est une anomalie sur la planète comme le fut le régime athénien, qui aboutit à la plus belle décadence qu'on ait jamais vue, et la plus honteuse, car Athènes a fini sous les dictateurs étrangers. » (AD, 132) Ainsi, il faut, en des temps où l'action domine la parole, remédier à la « décadence parlementaire » qui incarne cette faiblesse : « L'idée parlementaire, c'est de parler, de discuter, de débattre; c'est d'attendre la lumière de la discussion. » (AD, 186) Tout le contraire d'un homme d'action qui place le geste avant la pensée, comme le nouvel homme que voit naître l'Europe de l'entre-deux-guerres.

La réussite des totalitarismes, tous confondus, réside dans le fait qu'ils soudent et unifient par une passion les membres des différentes classes, en abolissant les barrières qui les caractérisent et qui les diminuent au rôle d'individus isolés. Les totalitarismes créent un degré de tension commune, dans lequel tous se retrouvent et se reconnaissent comme Un : « Une foule italienne, russe ou allemande, c'est une belle grande personne, sans fausse honte, sans fausse pudeur, qui livre son corps et son esprit à la danse. » (AD, 41) C'est seulement ainsi, en empruntant une politique de fusion et de restauration similaire à celle du reste de l'Europe que la France pourra être sauvée, car plutôt que des individus isolés à la française, les trois exemples totalitaires fondent leur peuple en un Corps constitué d'individus comme des membres s'articulant tous ensemble, formant à un niveau supérieur ce qu'ils ne sont en France même plus capable à un niveau individuel⁸¹, soit une saine entité organique animée et se mouvant grâce à un même esprit. Ainsi, Drieu appelle à une union non pas politique mais fusionnelle; plus qu'une

⁸¹ « Vous savez ce que je veux dire : que vous soyez bourgeois, paysans ou ouvriers, vous êtes tous les mêmes, vous avez peur de crier, de chanter. Vous avez trop vécu, cachés dans vos maisons, enfouis dans vos petites vies et histoires individuelles. Vous ne savez plus ce que c'est que d'être ensemble, tous ensemble. » (AD, 41)

adhésion à une idéologie ou un simple militantisme, l'appel lancé par Drieu vise à former une unité continue, ininterrompue, qui va au-delà de l'abandon d'une individualité elle-même décadente et paralytique pour « retrouver le rythme quotidien de la vie commune. » (AD, 42) Cette union est essentielle, vu la ferveur totalitaire du reste de l'Europe, qui a pris le chemin de cette union virile et qui se dresse devant une France sur laquelle elle déploie son ombre menaçante :

Dans une Europe où se dressent les énormes masses vivantes, cadencées, réharmonisées du fascisme, de l'hitlérisme, de la Russie stalinienne, il faut que nous reprenions au plus vif, notre souffle de grand peuple, ou bien la poussière de nos chapelles, de nos partis misérables, de nos individualités rechignées et mesquines sera balayée au vent de l'histoire. (AD, 43)

La nouvelle réalité européenne dicte la cadence naturelle que doit emprunter une France à la dérive, si elle ne veut pas se retrouver victime de ses vices et de sa passivité : « Pays de mensonges, de faux semblants, d'esquives, de dérobadés. Mais on ne peut pas se dérober bien longtemps devant l'Histoire qui exige des nations qu'elles vivent dans la réalité ou qu'elles meurent. » (AD, 133) Ainsi, si la France choisit de se régénérer, elle le fera par le nouvel homme qu'est en train de construire le fascisme, qui, comme tout totalitarisme, « offre les chances d'une double restauration corporelle et spirituelle à l'homme du XX^e siècle [...]. » (NPCS, 161). L'homme déchu pourra ainsi être ramené à son état originel, soit l'homme médiéval alliant corps et âme, le fascisme du XX^e siècle étant en mesure de restaurer selon Drieu la grandeur du Moyen Âge : « Nous revenons à un totalitarisme comme au Moyen Âge, c'est-à-dire à une convergence puissante de toutes les passions, de toutes les idées dans tous les plans dans une même direction. » (NPCS, 170)

Sans clore le sujet, les arguments originaux que Drieu avance pour justifier sa conversion au fascisme dans *Socialisme fasciste* ainsi que sa lecture des totalitarismes

laissent le chercheur pantois. Les proximités entre le politique, le démagogique, l'idéologique, le chimérique et le poétique créent une réelle confusion. Drieu n'a pas le sens de la mesure, plutôt celui de la démesure. Il n'adopte pas, face au fascisme, une approche rationnelle, traitant de politique avec une approche sensuelle des volumes, ceci au point où, à plusieurs reprises, Drieu manipule l'idéologie et la philosophie comme une pâte à modeler : « Je crois profondément que le stalinisme est un demi-fascisme et le fascisme un demi-socialisme. » (SF, 231) Chercher une réponse rationnelle à l'irrationnel rochellien gommerait l'essence même de la pensée de l'auteur, soit la nature du fascisme rochellien, qui trouve probablement sa raison dans l'irrationalisme de Drieu avant même que dans l'irrationnel proprement fasciste. Ce qui explique peut-être pourquoi, à défaut de motiver des actions concrètes, une telle vision du monde a su inspirer une œuvre littéraire.

3 : Romantisme

C'est que, dans le monde « désacralisé » qui est le nôtre, les idéologies politiques ont souvent usurpé le rôle jadis assumé par les traditions religieuses et métaphysiques. Et telle est la raison pour laquelle les écrivains contemporains les moins éloignés de l'inquiétude spirituelle [...] n'ont pas échappé à l'inquiétude politique.⁸²

[La Première Guerre mondiale], malgré toutes ces horreurs, répondit à une quête de l'exceptionnel, un désir d'échapper au train-train de la vie quotidienne et de ses responsabilités. La liturgie politique du fascisme avec ses fêtes innombrables répondait au même rêve d'action ayant un sens.⁸³

Poser pour principe que le fascisme porte en lui la guerre et qu'il est une forme impérialiste ne fait que complexifier le présent chapitre puisque, tel que démontré précédemment, dans l'ouvrage faisant état de sa conversion fasciste de 1934, *Socialisme fasciste*, Drieu s'opposa à la guerre réelle. Cela témoigne d'une image idyllique du fascisme. Nous ne pouvons juger de l'écart et de la proximité entre la conception d'une guerre éternelle rochellienne et la guerre comme composante du fascisme, sans poser les bases qui permettent d'affirmer qu'il y eut une divergence de sens profonde sur un thème néanmoins commun aux deux.

L'esthétisation de la guerre va permettre de donner un sens à une expérience autrement absurde et inutile : les souvenirs de guerre ont en effet un objectif idéologique. En évoquant l'idée d'un monde masculin et pur ils créent un mythe qui renforce les stéréotypes faisant partie d'un imaginaire nationaliste bourgeois où domine le culte de la virilité. Le *mythe* de la guerre doit toujours être détaché de la réalité de l'expérience. En contrepartie de la société décadente et corrompue des pères, le mythe de la guerre propose un univers régénéré et fort de fils, où la sexualité est transcendée en agressivité, où elle est sublimée dans une vision du monde inspirée par le nationalisme et l'amour de la patrie. Après une première émergence dans la solidarité du monde masculin des tranchées, le culte de

⁸² SÉRANT, Paul (1959), *Le romantisme fasciste : étude sur l'œuvre politique de quelques écrivains français* (Paris : Fasquelle) p. 11.

⁸³ MOSSE, George L. (2003), *La révolution fasciste : vers une théorie générale du fascisme* (Paris : Seuil) p. 37.

la force et de la virilité continuera de dominer dans l'entre-deux-guerres. Il se laissera facilement lier aux idéologies totalitaires, qu'elles soient communiste ou fasciste. Le caractère « sacré » de la guerre, Drieu l'exposera dans ses théories sur la décadence des nations européennes. La guerre est nécessaire, c'est elle qui régénère les sociétés et les sauve de la mort. Après 1918 le mythe de la guerre sera considéré comme une réalité et transposé dans le contexte social de l'entre-deux-guerres.⁸⁴

Si le fascisme ne peut contrôler et accorder en même temps des droits à la masse, il peut par contre lui permettre de s'exprimer. Pour Walter Benjamin, cette prise de parole se fait dans le cadre « d'une production de valeurs culturelles ».⁸⁵ Ces valeurs se construisent notamment par les rituels fascistes, qui remplacent le discours rationnel du politique par une expérience sensuelle prétendant donner droit à une participation au pouvoir par l'exercice de l'action dans le cadre des procédures liturgiques du fascisme. Et puisque « [I]a conséquence logique du fascisme est une esthétisation de la vie politique »⁸⁶, cela réaffirme au cœur même du fascisme la force d'irrationalité qui permit l'ébranlement de la socialité et la naissance d'un nouvel éthos fasciste. En état de paix, le fascisme ne peut se servir de l'effet catalyseur de la guerre, mais il peut canaliser la foule dans des défilés, des manifestations, des rassemblements et des exercices d'admiration devant le Chef.

Pour ce qui est de la violence propre au fascisme, je considère superficielle cette approche qui, en répertoriant les composantes de l'esthétique fasciste, se traduit par une conceptualisation et un discours théorique obtus, conférant à cette esthétique fasciste un statut vaguement cosmétique et statique, alors qu'elle est au contraire fatalement séductrice. Cette séduction ne doit pas être approchée d'un angle artistique, mais d'un angle béhavioriste, car c'est une beauté violente qui agit, opérant une refonte de l'homme

⁸⁴ LEIBOVICI, Solange (1994), *Le sang et l'encre, Pierre Drieu La Rochelle : une psychobiographie* (Amsterdam : Rodopi) p. 145.

⁸⁵ BENJAMIN, Walter (2003), *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique* (Paris : Allia) p. 75.

⁸⁶ *Idem.*

et de sa relation au monde. La fascisation par les exercices liturgiques et le discours opère sur un inconscient qui n'est pas freudien, mais un inconscient plus primitif qui débouche sur un fonds instinctif présocial. C'est ce fond noir que le fascisme fait briller dans toute sa noirceur : sous les voiles que le fascisme fait envoler, on découvre cette animalité réaffirmant la lutte qui précéda l'établissement de la société.

Plus que de détruire une organisation sociale et un système politique, le fascisme avait agit en profondeur sur deux générations, permettant l'émergence d'une nouvelle socialité.⁸⁷ La beauté violente du fascisme procède en détruisant l'héritage normatif de la socioculture ambiante, labourant l'inconscient profond et faisant remonter à la surface comportementale des instincts refoulés par l'inhibition de l'action. Décapant le très fin vernis social, cette beauté violente permet de réformer le lien social à partir des fondations de la société en esthétisant le retour à l'origine, le fond noir et primitif de l'homme et la séduction de la force qui octroie le pouvoir. Ainsi nous sommes en contradiction avec l'idée reçue selon laquelle le fascisme ordonne de manière mécanique car, comme l'affirme Frédéric Saumade, « [l]e fascisme a pour principe un "ensauvagement" de la pensée et c'est bien ce qui séduit certains esprits romantiques en lutte contre les faux-semblants du monde civilisé. »⁸⁸

À ce sujet, Benjamin était bien en deçà de la vérité lorsqu'il prophétisa en 1935 la finalité d'une telle esthétisation : « Tous les efforts pour esthétiser la politique culminent

⁸⁷ LÉVY, Bernard-Henri (1981), *L'idéologie française* (Paris : Grasset) p. 21. « Car à quoi pensait-elle donc, cette génération d'avant le fascisme? Je crois, en fait, qu'on ne comprend rien à tant d'abdication si on ne tente de la réinscrire dans son décor spirituel. Et dans le cadre, notamment, d'une tout autre tragédie, plus large, plus profonde, qui, depuis quelque temps déjà, avait commencé d'ébranler, bien au-delà de l'idée démocratique les assises mêmes de la socialité et dont on perçoit l'écho chez quelques-uns de ses écrivains... »

⁸⁸ SAUMADE, Frédéric (2003), *Drieu La Rochelle : l'homme en désordre*, (Paris : Berg International) p. 15.

en un seul point. Ce point est la guerre. »⁸⁹ En faisant de l'exercice brutal de la force une transgression autorisée, le fascisme séduit par cette promesse de violence, ce retour de la liberté d'agir par soi-même. Or, toutes les transgressions, même les rituels de violence, finissent par s'institutionnaliser, et ce qui fut réellement une transgression devient, comme toujours, le plus plat des conformismes sans perdre toutefois sa rhétorique vaseuse et faussement révolutionnaire. Il y a donc inversion des valeurs : le fascisme dévie un pathos – l'expression de la force et de la violence – jusqu'à en faire un nouvel éthos.

Benjamin semblait prédire l'irréversibilité du processus de l'esthétisation fasciste qui allait ainsi servir les ambitions expansionnistes d'un régime avéré. Comme n'importe quelle idéologie, comme n'importe quelle réponse totale au problème irrésoluble de l'organisation de la vie en société, le fascisme ne voulait pas qu'asservir mais aussi conquérir, le fascisme portant en lui l'impérialisme. Pour cela, il faut que le discours fasciste enrégimente le corps de même qu'il endoctrine l'esprit. C'est cette particularité d'un langage qui appelle au corporel que souligne Jonathan Littell pour qui le discours fasciste possède cette particularité mobilisatrice : « ce qui compte, et ce qui crève les yeux, c'est qu'un texte pareil opère. »⁹⁰

Ainsi, le fascisme ne propose pas l'idée d'une marche, il annonce que celle-ci est déjà en cours. Dès lors, il faut joindre les rangs pour ne pas rester derrière tandis que la révolution progresse. La parade fasciste n'est parade que pour le contemporain qui, amusé, outré ou horrifié, ne comprend pas l'efficacité formatrice d'un tel rituel, lequel compose un discours sans manifeste intellectuel. Mais c'est là, dans cette

⁸⁹ BENJAMIN, *op. cit.*, p. 75.

⁹⁰ LITTELL, Jonathan (2008), *Le sec et l'humide : une brève incursion en territoire fasciste*, (L'arbalète; Paris : Gallimard) p. 34.

incompréhension hâtive qui veut rapidement balayer le problème, la faiblesse même qu'exploitait le fascisme. Avant la guerre, le fasciste qui arpentait les boulevards de Rome ou de Berlin ne défilait ni ne paradait malgré qu'il partait d'un point pour se rendre à un autre et rentrer chez lui sans salir son costume : il construisait un lexique mouvant, un vocabulaire et une syntaxe normative dont l'efficacité restera à jamais inscrite. Le fasciste de parade ne faisait pas que marcher, il marchait vers la promesse, et la foule le regardait marcher vers leur promesse collective. Il était en marche, d'où le fascisme en action, dernier stage d'une longue gestation fasciste qui ne parvint en tant que tel jamais à maturité en France. Ce qui donne en retour une pureté idéologique inaltérée à un fascisme intellectuel français et, par ce fait, un objet d'étude singulier.

Deux romances, un seul romantisme

On pouvait être romantique et antifasciste [...] mais il était difficile d'être « fasciste » sans être romantique en quelque manière.⁹¹

Analysant l'attrait des écrivains français ayant succombé à la tentation fasciste, Paul Sérant explique cette séduction en établissant un lien étroit et indissociable entre la « volonté de réalisme politique », d'une part, et un romantisme fasciste, d'autre part. Selon l'auteur, ces écrivains se caractérisent « dans des registres divers, par le lyrisme et [par] une attitude politique [qui] se confond[ait] en grande partie avec la recherche d'un nouveau style de vie collective, d'une poétisation de l'ordre politique et social. »⁹² Cela rejoint l'interprétation que fait Marie Balvet de Drieu, pour qui ce dernier est « parti vers

⁹¹ SÉRANT, *op. cit.*, p. 10.

⁹² *Idem.*

la guerre "par amour". Son expectation fébrile, telle qu'il l'a décrite dans *La comédie de Charleroi*, peut justement faire penser à une attente amoureuse, avec ses impatiences et ses doutes. Il est certain que par la suite, constatant la réalité de cette guerre qu'il avait appelée de tous ses vœux, cet amour s'est vite terni. »⁹³ Or, s'il est question de romantisme fasciste et du fait que le fascisme porte en lui mysticisme et violence, il n'est pas surprenant que Drieu ait ainsi cherché un absolu amoureux dans la guerre, comme le laisse croire Marc Hanrez : « Drieu considère la guerre en effet comme une expérience mystique, du moins comme son équivalent. L'homme à combat recherche un amour, mais qui transcende celui de la femme. »⁹⁴

Le romantisme fasciste de Drieu sera traité par l'intermédiaire de son expression littéraire, tout en gardant en mémoire son œuvre politique irrecevable qui l'éloigne pourtant de la guerre réelle. La production littéraire de Drieu commence sous la Grande Guerre et sa fin coïncide avec celle de la Deuxième Guerre mondiale au moment du suicide de l'auteur à la Libération. Il va sans dire que la guerre réelle, historique, est un élément unique à ces générations nées en fin de siècle qui virent le monde s'enflammer par deux fois, un contexte historique dont l'influence sur les mentalités reste sous-estimée, et qui se manifeste dans la littérature comme reflet d'une pensée historiquement déterminée. Deux guerres existent en parallèle, les guerres historiques et les guerres imaginaires de Drieu, et il est impossible de départager les deux, car elles se nourrissent et se reflètent dans des distorsions l'une l'autre.

⁹³ BALVET, Marie (1984), *Itinéraire d'un intellectuel vers le fascisme : Drieu La Rochelle*, ed. Rolland Jaccard (Perspectives critiques; Paris : Presses Universitaires de France) p. 19.

⁹⁴ HANREZ, Marc (1993), « Drieu, le poète au départ », in *Drieu La Rochelle, écrivain et intellectuel : actes du colloque international organisé par le centre de recherche « Études sur Nimier »* (Paris : Presses de la Sorbonne nouvelle), p. 124.

La guerre est un des deux piliers du fascisme de Drieu, l'autre étant la décadence. Elle est l'expression romantique d'un fascisme restaurateur, guerrier, contrebalançant la lecture décadente du monde. La décadence étant le diagnostic du présent, la guerre représente, comme pour Marinetti, une hygiène du monde. Mais la conception rochellienne de la guerre s'inspire d'un mythe de la guerre éternelle, puisant dans un passé légendaire, auratique : « Atlantide, ressuscitée des eaux, ressurgit de ton Océan. » (FDC, 58). Composante active et dionysiaque du fascisme rochellien, la guerre s'oppose à la décadence (le revers passif et apollonien du même fascisme)⁹⁵. Le thème large de la guerre et du guerrier est un romantisme fasciste dont la forme littéraire, seule ode acceptable, effleure une signification plus profonde et plus tragique :

Je viens d'entendre dans la rue chanter des soldats. Allemands ou non peu m'importe, c'étaient des hommes, des guerriers qui chantaient, qui étaient eux-mêmes.

Mais il ne s'agit plus de moi mais d'atteindre en moi cela.⁹⁶

Quelques mois avant l'acte final, Drieu, dans une tentative d'échapper à la vie, tout en y échouant, laissa ce lourd adieu, cité plus haut, et que je me permets d'interpréter comme une clé de son œuvre, un testament *in extremis*, dernières notes écrites en ce jour du 11 août 1944 qu'il crut son dernier. Ce passage réaffirme la passion violente et, aux premiers abords, incompréhensible qu'il voue à la guerre. L'articulation du sujet à travers le temps et par rapport à l'histoire est riche de nuances, controversée et contradictoire. Or, les

⁹⁵ Sans se référer à l'exemple que j'utilise pour insérer l'idée de l'opposition dionysiaque/apollonienne, Frédéric Saumade souligne dans des termes similaires cette dynamique comme caractéristique du fascisme : « L'intérêt majeur de l'œuvre de Pierre Drieu La Rochelle [...] revient à illustrer un paradoxe qui nous paraît typique du fascisme et de ses multiples dérivés : c'est le "dionysiaque" qui précède de "l'apollonien". Autrement dit, le rationalisme critique, comme condition de la capacité de penser le monde moderne, produit la liberté d'en contester les bases jusqu'à remettre en cause le pouvoir intellectuel qui l'avait fait naître. » SAUMADE, *op. cit.*, p. 12.

⁹⁶ DRIEU LA ROCHELLE, Pierre (1992), *Journal, 1939-1945*, (Témoins; Paris : Gallimard) p. 419. Dernières notes écrites dans son journal par Drieu, le 11 août 1944, avant une tentative de suicide.

revirements par rapport à la guerre, sur une période de vingt ans, offrent justement la possibilité de juger du superfétatoire comme du circonstanciel.

Le corpus littéraire sur lequel repose l'essentiel de ce chapitre se compose de trois œuvres regroupées selon deux périodes qui serviront à illustrer, en les survolant, deux romances distinctes issues du même romantisme. Les deux premières œuvres sont des recueils de poèmes, *Interrogation* et *Fond de cantine*, couplés puisqu'ils correspondent à la première romance, et la troisième œuvre à l'étude, le recueil de nouvelles *La comédie de Charleroi*, est le reflet d'une deuxième romance distincte. Si l'expression littéraire de l'utopie martiale diffère quant à la forme, elle perpétue une image idéale de l'homme. Le cœur du romantisme fasciste chez Drieu se concentre dans la figure du guerrier sur le fond d'une guerre mystique dans les poésies de jeunesse, puis se transmue dans le fantasme du Chef dans *La comédie de Charleroi*. Mais que ce soit l'un ou l'autre des avatars du même idéal, ce qui persiste et ne disparaît pas, malgré les incarnations différentes, c'est ce que Jean-Louis Loubet del Bayle identifie comme un romantisme de l'héroïsme :

Le romantisme fasciste de Drieu est incontestablement, par beaucoup de ses aspects, ce que l'on peut appeler un romantisme du guerrier. Cette image du guerrier revient en effet souvent sous sa plume pour symboliser le type d'homme nouveau qu'est en train, selon lui, de créer le fascisme.⁹⁷

La première romance constitue l'expression, encore inaltérée par la réalité de l'illusion romantique, avec laquelle est perçue la Grande Guerre. *La comédie de Charleroi* illustrera le même romantisme fasciste, mais exprimé sous une nouvelle forme : tout en réalisant l'impossibilité de la guerre espérée dans la première romance, *La comédie de*

⁹⁷ LOUBET DEL BAYLE, J. L. (1981), *Politique et civilisation : essai sur la réflexion politique de Jules Romains, Drieu La Rochelle, Bernanos, Camus, Malraux* (Toulouse : Presses de l'Institut d'Études Politiques de Toulouse) p. 132.

Charleroi dévoilera un minimum indestructible, qui semble aussi à la base du fascisme politique rochellien vu au chapitre précédent, dont l'affirmation ou la conversion datent toutes deux de 1934. Des poésies au recueil de nouvelles, ce chapitre couvre l'évolution de ce romantisme sur une longue période et permet d'en dégager l'essence. Après la désillusion de la guerre éternelle et du guerrier (première romance), Drieu se replie sur le fantasme du Chef (seconde romance) – le *surhomme* –, rêve irréalisable dans des temps qui ne permettent plus aucune grandeur, d'où l'éphémérité de la vision du Chef dans son incandescence soudaine, dans sa révélation sans lendemain.

Par une désillusion tributaire de la Grande Guerre, le réel invalide les promesses de l'imaginaire. Si on considère l'ensemble de l'œuvre rochellienne, la transition entre les deux romances n'est pas brusque, mais il y a un revirement majeur. L'opposition entre ces deux phases est marquante par l'esthétique réussie de la désillusion du roman, qui exploite la décadence et la révélation de l'héroïsme personnel avec plus de talent que le lyrisme martial des poésies de guerre ne construisait la première romance.

Première romance : le guerrier et la guerre éternelle

Par la guerre je connus un grand amour.
Si tu vénères l'Amour, n'insulte pas la Guerre
(INT, 98)

L'œuvre romanesque de Drieu présente une quête sur le plan fictif de « l'unité originelle du rêve et de l'action »⁹⁸, soit un espace qui supporte la reconstitution de « cet état d'équilibre spirituel entre l'âme et le corps que les époques prérationalistes (notamment

⁹⁸ HINES, Thomas M. (1978), *Le rêve et l'action : une étude de L'homme à cheval de Drieu La Rochelle* (Columbia (South Carolina) : French Literature Publications Company) p. 60.

le Moyen Âge) avaient su maintenir. »⁹⁹ De ses poésies de jeunesse, on retient que Drieu a entrepris la guerre de 14-18 avec une conception archaïque de la guerre médiévale et avec des aspirations chevaleresques. Avant le désenchantement, la promesse qu'offre à Drieu la Grande Guerre lui permettra de se construire – dans l'illusion première de la guerre médiévale – une autre réalité possible, où le corps de l'académicien faiblard et du bourgeois avachi peut retrouver sa splendeur perdue.

Voici que sur la planète humaine l'esprit n'est point seul.
Un double événement le destitue de la prééminence.
Le corps est restauré dans la puissance et la majesté (INT, 49)

L'image du corps des soldats « [d]emi-nus avec leurs torsos façonnés par la peine » (INT, 23) s'oppose au corps faible, squelettique ou obèse des citoyens hédonistes, ce « peuple triste adonné au désir ». (FDC, 23) À la guerre idéale, échappatoire de rêve à la petite vie bourgeoise, se déchaîne la force virile d'une jeunesse guerrière, « O force de l'homme dans l'espace épuré. » (FDC, 56) voulant écrire l'histoire de son héroïsme et de sa beauté sur une page blanche de l'Histoire : « Nous n'avons point le goût de vivre sur un ossuaire. Nous avons fait de l'histoire. C'est autre chose que de la lire. » (INT, 78). Avant que ne s'évaporent les illusions, cet envoûtement à l'égard d'un bellicisme poétique chante les louanges des hommes en campagne avec une admiration pour le jeune corps mâle qu'on peut considérer prémonitoire de l'engagement à venir, car il coïncide pour le moins avec le corps fasciste :

Des hommes chauds au sein nu
Sur les routes en poudre
offrent sur leurs bras
l'essence et la sueur (FDC, 8)

⁹⁹ *Ibid.*, p. 61.

N'eût été de l'illusion médiévale du guerrier, Drieu se serait bien vite rebattu sur le sport – ce qu'il fit après la désillusion de la guerre moderne – qu'il considérait comme régénérateur du corps de l'homme contemporain. Dans ses recueils de poèmes, le sport, « cet élan qui enlève l'homme » (INT, 49), est présenté sur un pied d'égalité avec la guerre. Initialement, sans une distinction trop marquée, guerre et sport sont présentés comme deux terrains de consolidation de cette union naturelle, pensée et action. Ce détail n'est pas sans apporter une curieuse évidence : l'aspect récréatif du combat et le traitement de la guerre comme une aire de jeu. La proximité entre ces deux concepts régénératifs témoigne en la défaveur de Drieu, qui traite les deux avec une légèreté déroutante. D'ailleurs, dans sa pensée politique, tel que vu au chapitre précédent, le sport finira par supplanter la guerre comme expression d'un fascisme sensé combattre l'emprise de la décadence sur le corps humain.

Car peut-être la vie, fatiguée d'avoir tant pensé dans ces derniers temps,
va-t-elle maintenant demander la jouvence au bain de sueur et de sang,
dans un délassement séculaire de Sport et de Guerre. (INT, 53)

Un autre emprunt à un passé légendaire paraît conditionner l'assimilation de la guerre et du sport. Si l'image du guerrier viril et de la guerre éternelle s'inspire d'une déformation et d'un embellissement du Moyen Âge, la conception du sport chez Drieu semble remonter à la Grèce Antique où l'on faisait de la pratique du sport une caractéristique de la civilisation. Ainsi, le sport devient cet espace où convergent, en paix, les forces vitales que la guerre n'a pas su délier, cependant, pour ce faire, ce n'est plus le Moyen Âge comme référence éloignée qui construit le fantasme, mais un passé encore plus loin, l'Antiquité. Substituer le sport à la guerre n'est pas en somme une rationalisation, notamment parce que la conception du sport de Drieu puise elle-même

son origine dans un passé qui contribue à construire une référence mythologique. Quant au sport gymnique que les Grecs pratiquaient, il n'est pas faux d'y voir un exercice à la guerre. C'est, je crois, cette transposition du guerrier au sportif que Drieu souligne tant dans *Socialisme fasciste* que dans d'autres œuvres¹⁰⁰. Vue comme une préparation à la guerre ou comme un maintien infini de l'état de guerre par la pratique du sport, cette transposition révèle un des fondements de la mythologie guerrière de Drieu. Ce que ce dernier décrit ici, ce n'est pas la guerre moderne, ni les guerres napoléoniennes, ni même les guerres médiévales. Cette transposition de la guerre au sport est plutôt un retour à ce qui n'existe que dans cette Grèce Antique : la course à pied, le saut en longueur, le lancer du disque, la lutte, le pugilat et le pancrace. Tant d'éléments dont la guerre ne s'est jamais embarrassée, mais dont l'absence semble un signe de décadence pour Drieu qui articule plusieurs anachronismes dans la construction de sa mythologie guerrière. Cela n'est pas non plus sans rappeler l'attrait des fascistes pour le scoutisme, cette école d'endoctrinement juvénile en plein air, qui reste malgré tout bien en deçà de l'importance vitale qu'y accorde Drieu. Celui-ci fait l'éloge du sport avec la gravité que dicte l'urgence de combattre la progression de la gangrène décadentielle : « Que demain le sang coule encore dans le sport, puisque le salut de l'espèce interdit dorénavant le vœu de la guerre, entre autres aspects face hideuse de notre belle science moderne. » (CC, 93)

Pourtant, ce glissement de la guerre au sport rapproche cette fois l'essence du fascisme de

¹⁰⁰ « À cause de la déviation démoniaque qu'a subie la guerre moderne, nous nous contenterons de l'exercice transposé de la guerre : du sport. La guerre peut bien supporter une transposition comme l'amour. Il y a loin du rapt primitif à l'amour sentimental. Il faut bien que l'Espèce se contente de cette transposition et de cette atténuation de l'instinct de reproduction. Remplaçons les batailles par des matches de football, l'héroïsme de la terre par l'héroïsme du ciel. Espérons que l'esprit du sport suffira à nous maintenir assez belliqueux pour demeurer révolutionnaires dans le cercle intérieur. » (SF, 153) Passage précédemment cité dans le chapitre 2.

la nature du fascisme rochellien, soit l'épuration, l'exclusion et la contrainte dans et par le sport.

Le goût du grandiose que Drieu recherche tant dans la guerre que dans le sport n'est pas sans rappeler la nature qu'avaient les Jeux olympiques, soit le sport comme pratique culturelle¹⁰¹. De là à la guerre médiévale, on comprend que la conception de Drieu semble influencée par la joute vécue comme l'art de l'affront, mais sans le ridicule de la parade. Ce que Drieu appelait dans cette transposition de l'état de guerre à un état de sport, c'est un mode de vie, un nouveau lien entre des hommes nouveaux dont le sport serait en soi une révolution, une réforme de la socialité, la société perçue comme un corps organique justement. Or, c'est plus sur le plan corporel que cette transition guerre-sport opère, le spirituel étant suspendu jusqu'à la fabulation ou jusqu'à la restauration spirituelle, la révolution des esprits que doit opérer le fascisme. Le sport n'est qu'une solution de dernier recours acceptée avec un certain désarroi masqué par l'enthousiasme devant l'impossibilité de la guerre éternelle. Drieu identifia dans le sport ce qu'il ne trouva pas dans la guerre, soit une célébration du corps dans sa beauté rendue impossible par la modernisation de la guerre. Ainsi, à la suite du désabusement de la guerre, Drieu opère un déplacement de la vocation accordée à la guerre vers le sport. Toutefois, le sport ne réussit pas à résorber la signification bien plus profonde de la guerre :

Quand enfin la plénitude est atteinte qu'elle soit brûlée tout d'un coup aux splendeurs du paroxysme plutôt que d'attendre les étiolements pacifiques.
(INT, 64)

¹⁰¹ Marc Hanrez a aussi effectué le rapprochement entre l'Antiquité grecque, le sport et la guerre, et ce, à partir des poèmes du recueil *Interrogation* : « C'est la "restauration du corps par le sport et la guerre" qui maintiendra l'équilibre entre le rêve et l'action. Ce que le guerrier moderne, descendant du guerrier grec, accomplit en devenant un athlète [...] » HANREZ, Marc (1993), « Drieu, le poète au départ » in *Drieu La Rochelle, écrivain et intellectuel : actes du colloque international organisé par le centre de recherche « Études sur Nimier »* (Paris : Presses de la Sorbonne nouvelle), p. 123.

La guerre éternelle est une destinée où se mesure le fond de l'homme. Elle remue des eaux noires et témoigne d'un fantasme de la fin, mais propose aussi une résurrection de l'Homme à travers l'épreuve naturelle de la guerre. Voulant vivre la guerre non par la plume mais par ses « entrailles » (INT, 10), Drieu-poète chante dans ses deux premiers recueils la beauté du combat. Plus éclatante que la beauté du corps du soldat élané, la beauté sublime d'une mort foudroyante dans l'instant même de l'élan : c'est là le « paroxysme », le soldat courageux accomplissant sa destinée héroïque se faisant frapper en plein vol. Si l'envolée est beauté, sa chute tragique l'est encore plus, ce qui n'est pas sans rappeler un lieu commun dans l'œuvre rochellienne, le sacrifice qui n'est pas la mort, mais le salut qui donne sens à la vie.

De la tranchée des dernières méditations, je m'élançai.
 Je sens l'éternité passer, courant animateur, dans cet instant.
 Choc.
 Je m'effondre dans les fils et les barbelures mordent mes muscles tendus
 par un si beau paroxysme. (INT, 19)

Drieu, à plusieurs endroits, opère par des enseignements et une rhétorique propre au bushido, tant dans la forme que dans l'esprit : « J'ai senti à ce moment l'unité de la vie. Même geste pour manger et pour aimer, pour agir et pour penser, pour vivre et pour mourir. La vie, c'est un seul jet. C'est un seul jet. Je voulais vivre et mourir en même temps. » (CC, 69) La passion de l'unité fusionne l'action et la pensée tout comme la vie et la mort dans la philosophie rochellienne :

A quoi sert de vivre, si on ne se sert pas de sa vie pour la choquer contre la mort, comme un briquet? Guerre – ou révolution, c'est-à-dire guerre encore – il n'y a pas à sortir de là. Si la mort n'est pas au cœur de la vie comme un noyau dur – la vie quel fruit mou et bientôt blet? (CC, 79)

Dans le cas du *Hagakure*, guide qui ne distingue pas la pratique et le spirituel car ces deux niveaux n'en font qu'un, indécomposable, le code du guerrier lie sous une

philosophie unique une règle de conduite. C'est une alliance de la vie et de la mort sous une même philosophie qui confère une paix salutaire dans l'exercice cultuel d'une violence.¹⁰² Cette résonance du *Hagakure* chez Drieu se trouve autant dans l'idéal médiéval de la guerre que dans la fidélité au passé par sa glorification au détriment du présent, mais aussi dans de l'image du Chef comme dans celle du seigneur. La vision du guerrier est toujours balancée, tant chez Drieu au début du XX^e siècle que dans le *Hagakure* au début du XVIII^e, par la conscience d'une montée de la décadence dans leur présent respectif obligeant à l'arrêt du cours de l'histoire pour enrayer le progrès décadentiel. Il y a là un parallèle symbolique – et révélateur d'un certain esprit, sinon d'un même et unique esprit – entre la conception rochellienne d'un idéal médiéval garant de la santé première de l'homme et l'expression d'une autre féodalité qu'incarne le bushido. Le lien entre la chevalerie, du moins sous sa forme hyperesthésiée qu'est la conception rochellienne, et le code de conduite qu'est le bushido, nous conduit encore une fois vers une autre référence mythologique. Or, tous ces anachronismes soulignent un certain état d'esprit et une conception de la Cité suspendue.

La guerre rêvée ou sa promesse permettent au soldat des poésies initiales une « inénarrable révélation » (INT, 12) chargée d'une telle violence que le statique vocabulaire ne pourra en rendre compte que sous forme de métaphores et d'envolées

¹⁰² La célèbre phrase du premier volume du *Hagakure* coïncide avec l'inclination de Drieu à ce sujet, mais le paragraphe au complet rend justice et démontre la proximité que je prétends exister sur un plan spirituel, et aussi dans une certaine mesure sur le plan de la forme : « J'ai découvert que mourir est au cœur du bushidô. Lorsque confronté à deux alternatives, vivre ou mourir, sans hésitation il nous faut choisir la mort. Il n'y a rien là de bien difficile; il suffit d'être résolu et d'aller de l'avant. Alors que d'aucuns prétendent que "mourir sans accomplir son destin, c'est mourir de manière futile", une telle condescendance ne peut être le fait que de samouraï de cour. Acculés à choisir entre deux alternatives, vivre ou mourir, il est difficile de prévoir qui fera le bon choix. Il est clair que tout le monde préfère la vie à la mort; et que nous sommes tous capables de nous trouver de bonnes raisons pour rester en vie. Mais, dès lors qu'un homme sauve sa vie sans avoir accompli son destin, il est considéré comme un lâche. » TSUNETOMO, Yamamoto (2005), *Hagakure : écrits sur la voie du samouraï* (Paris : Budo) p. 44.

lyriques. La guerre éternelle établit le combat comme la condition naturelle de l'Homme, comme sa réalité profonde en opposition au culte de la raison et de la science qu'aveuglent les non-combattants du présent. Cette vérité de l'action et du mouvement s'oppose à la vie laissée par le soldat derrière soi, ce « à l'Arrière » (INT, 12) :

Fait décisif qui se pose en borne cogneuse à la frontière de ce royaume :
 Il n'est aucune vie à l'Arrière, aucune vérité. Tout y est marqué par la totale ignorance.
 De ce côté-ci se manifeste l'inénarrable révélation.
 Je plains les Habitants de l'Arrière, frappés de la mort, coupés de ce temps, précipités au néant.
 Et nul miracle de l'esprit ne peut les transmuier et les transposer. (INT, 12)

La poésie ouvre la voie à ce qui sera pour Drieu un des monogrammes les plus intimes de son œuvre : l'unité de la vie, l'homme total, alliant corps et tête. Le théâtre de la guerre lui permet de *mettre en scène* et de célébrer la composante qui manque cruellement : le corps, l'action, la force. Il s'en dégage ainsi un anti-intellectualisme d'apparence qui doit être constamment replacé en contexte. Le mépris des valeurs viriles des sociétés bourgeoises que critiquera Drieu dans tous ses écrits, la faiblesse qui correspond à l'intellectuel faiblard des villes et le piètre état physique de l'être contemporain empêchent l'équilibre naturel entre la force et l'esprit. Par conséquent, le procès anti-intellectuel que mène Drieu n'est pas une preuve d'anti-intellectualisme, mais une critique acerbe du rationalisme petit-bourgeois, du confort et de l'hédonisme avilissant de ses contemporains ayant évacué la valeur du physique dans des sociétés bien-pensantes. Ainsi, le champ de bataille a pour fonction de rétablir l'équilibre d'origine :

La totale puissance de l'homme il me la faut.
 Point seulement l'évocation par l'esprit mais l'accomplissement du triomphe pur l'œil et l'oreille et la main.
 Je ne puis me situer parmi les faibles. Je dois mesurer ma force.

Si je renonce mon cerveau meurt. Je tuerai ou je serai tué. (INT, 9)

Lorsqu'il est question d'action et d'idée, – ou ce que Marc Hanrez appelle « la dialectique du corps et de l'esprit »¹⁰³ en faisant référence au passage cité préalablement – la pensée se subordonne à l'acte, mais elle ne disparaît pas de l'équation : le savoir se met au service de l'action et jamais le contraire. C'est le geste qui guide la pensée : « Êtes-vous un anarchiste? Non, je ne suis pas un intellectuel. Tout en pratique, horreur des théories. » (CC, 212) Si les personnages rochelliens laissent entendre qu'ils veulent exprimer une puissance pure, celle-ci reflète souvent un idéal de la guerre médiévale, la guerre des guerriers. Vouloir-vivre schopenhauerien et volonté de puissance nietzschéenne s'unissent dans cette vision du guerrier dans l'action. Le monde des idées est le monde de la paresse. C'est le monde laissé à l'Arrière, le monde fui. Ce qui est délaissé c'est la torpeur, le statu quo insupportable. Dieu veut restaurer la place de l'action dans un monde dominé par le rationalisme immobile de la pensée des bavards. Sa critique du rationalisme s'inscrit dans une philosophie de consubstantialité du corps et de l'esprit : d'où le poids restaurateur qu'il accorde à la guerre qui pourra renouer ensemble ces deux éléments polarisés par la société civile.

¹⁰³ HANREZ, *op. cit.*, p. 121.

L'illusion poétique et la désillusion de Charleroi

je me doutais que mon désir d'action s'était pris à
une glu bien grossière et bien trompeuse, quand je
l'avais confondu avec l'amour de la guerre
(CC, 40).

Quand la société s'éloigne de la guerre, toute
passion et singulièrement tout amour meurt
bientôt. (NPCS, 86)

L'illusion de la guerre éternelle dans l'œuvre rochellienne fera place progressivement à une désillusion devant la réalité physique et matérielle de la guerre moderne. La fin des illusions sur la guerre éternelle, « la guerre des guerriers » sonnera aussi la fin de la production poétique rochellienne et du lyrisme martial. L'adieu à la guerre résulte de la perte des illusions et témoigne de l'impossibilité de la poésie martiale au vingtième siècle. Ce lyrisme martial des premières années (*Interrogation* et *Fond de cantine*) s'oppose à la confession qu'impose la connaissance effective de la guerre mécanique, de la guerre des tranchées (*La comédie de Charleroi*). L'enchantement originel que dévoilent les poésies, la première lecture du monde, qui est en soi fantastique, laisse place à un désenchantement sans fond, Drieu tournoyant métaphoriquement dans une sombre spirale dépressive car, pour Drieu, c'est la Guerre – soit la haute forme de l'Amour – ou la Décadence : « La seule vie dont les hommes sont capables, je vous le redis, c'est l'effusion du sang : meurtres et coïts. Tout le reste n'est que fin de course, décadence. » (JE, 27) La décadence gagne ainsi du terrain en usant de son autorité grandissante pour opposer une fin de non recevoir au système de conceptions idéalistes de Drieu. L'idéal fasciste appelle alors à l'enchantement second, lequel ne peut venir que par le fantasme, brève échappée d'un réel de plus en plus opprimant, qui ne laisse décidément plus

d'espérances de changement sur le plan sociopolitique. D'où cette alternance douloureuse qu'est l'opposition rochellienne du désespoir et de l'envoûtement.

Cette production poétique initiale qui magnifie la guerre atteste aussi de la difficulté à écrire des vers claudéliens sur la guerre moderne. La forme des poésies rochelliennes est hasardeuse, peu ou pas de rimes, la poésie laissant place à la prose.¹⁰⁴ Le lyrisme martial rochellien impose une chevauchée rapide à travers des clichés qui offrent un portrait idéalisé d'hommes courageux, torse nu, en sueur, marchant à travers champs et prairies françaises. Dans cette ode à l'héroïsme guerrier et à la noblesse du combat qu'est la guerre éternelle, la mort n'existe pas, ou presque pas, du moment où la poésie continue. Le sang perle mais l'homme ne meurt pas :

O mon frère prends pitié de mon sang qui s'écoule
Et recueille tout ce vin pour une France altérée (FDC, 14)

Dans ses deux premiers recueils de poèmes, les vers ne témoignent pas encore de la réalité de la guerre moderne, ils sont étrangers à l'expérience réelle de la guerre et ne représentent d'aucune manière l'expérience que fait Drieu de la guerre de 14-18. Ses poésies servent plutôt à la constitution d'un idéal guerrier et héroïque qui passe par la célébration du corps mâle, « corps athlétique qui se contente de sa perfection » (FDC, 46), par le culte de l'action au détriment de la pensée, par l'héroïsme et aussi par l'absence de souffrance comme du traitement distant de la mort, le tout dans une effusion de sentiments et d'exaltation, lesquels appellent, par leur exubérance, le lyrisme qui seul

¹⁰⁴ La qualité littéraire des poésies de Drieu laisse à désirer, or ce n'est pas un jugement personnel mais une critique objective car cela n'enlève rien à la pertinence des recueils de poésies. Marc Hanrez analyse ainsi le recueil *Interrogation*, mais sa critique pourrait aussi bien englober *Fond de cantine* par la ressemblance et la continuité entre les deux : « C'est un mélange de vers, de versets, voire d'alinéas : quand le texte pour ainsi dire tombe dans la prose. Il y a des enjambements, des strophes ou bien des paragraphes, suivant le rythme de la pensée plutôt que par souci de prosodie. La syntaxe est parfois simplifiée, la ponctuation réduite au minimum, l'initiale d'un mot clé mis en majuscule, ce qui renforce le caractère agressif des poèmes – qui manifestement visent au discours-choc. » HANREZ, *op. cit.*, p. 120.

permet cette sublimation. Ces poésies fusionnent deux extrêmes, le clerc et le chevalier soit le poète et le soldat dans ce cas. Cette vision unifiée de l'être total découle d'un précédent réel mais magnifié, à savoir des temps anciens qui ont su entretenir une alliance entre la force physique et la force mentale.

Drieu peint poétiquement un tableau glorifiant de la guerre et du soldat, un hymne à une virilité universelle, qui est ici mise en scène sous les traits de tous les soldats comme d'un seul. Le soldat, personnage héroïque et glorieux, se présente ainsi sans traits individuels, puisque, dans les poésies datant de la Grande Guerre, le « moi » du soldat se fond dans le « nous » de l'armée. C'est un portrait de l'homme modèle sans traits particuliers. Le « je » rochellien des poésies n'est pas encore le « je » à peine voilé du Drieu des œuvres ultérieures qui, elles, témoigneront plus fidèlement de la guerre. Ainsi le narrateur n'existe pas en tant que tel : il dit « je » comme il pourrait dire « nous », l'individualité se résorbant dans le corps militaire, « Drieu le combattant parl[ant] en son nom propre comme en celui de ses compagnons »¹⁰⁵. Les hommes à la guerre sont des personnages fictifs au même visage, l'expression plurielle et harmonieusement unie dans une nouvelle identité collective que fait naître la guerre. C'est une collectivité au destin identique, le tout sur un fond enchanteur : les soldats font don de leur vie – mais ne meurent point – à cette sublime expérience qu'est la guerre poétique rochellienne. L'anachronisme des poésies de guerre rochelliennes semble tirer son origine de l'épopée, de la joute et du combat héroïque, tant par la mise en scène presque arthurienne que par la considération uniquement du spectaculaire de la chose. Cette production ne témoigne pas : elle est l'illusion chevaleresque de la guerre idéale.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 121.

Dans *La Comédie de Charleroi*, suite de nouvelles sur la guerre, Drieu reviendra sur cette expérience, mais désabusé tant par la guerre elle-même que par le retour à la vie civile. Le fil narratif du recueil de nouvelles est simple mais, il est lourdement chargé. Le recueil s'ouvre par la nouvelle éponyme de l'après-guerre. Ce n'est pas tant la guerre moderne décriée ni encore le statut insignifiant et douillet du narrateur qui constitue la « comédie », mais plutôt l'acerbe critique du personnage qui ressort anobli par la guerre, Mme Pragen. Cette dame de la très haute société parisienne se rend dans un quelconque village belge, où son fils a perdu la vie durant la Grande Guerre. Cette caricature qui vit et s'agite grâce à la mort de Claude Pragen, son fils, est aidée dans cette pérégrination par le narrateur. Ce dernier n'est jamais nommé, ce qui ne fait qu'ajouter au ridicule désespérant car, à l'anonymat de la guerre industrielle et mécanique, Drieu fait succéder l'anonymat insignifiant de la vie civile : après avoir servi aux côtés du fils de la richissime bourgeoise, le narrateur est devenu le secrétaire personnel de ladite dame. Au-delà de l'effet ridicule de la chose, cette subordination dégradante du soldat-mâle à une bourgeoise huppée représente bien ce sentiment du retour désabusé de la guerre vers une promesse qui ne se concrétise pas : « nous nous étions battus pour rien », constatera amèrement Drieu dans *Genève ou Moscou*. (GM, 105). La guerre n'avait pas eu l'effet escompté puisqu'elle avait contribué à consolider la société honnie qu'elle devait remodeler : « La vieille France se raidissait et une ancienne élite largement aidée par une démocratie avide de gros salaires et de petites rentes en profitait pour gagner de l'argent et consolider un empire » (CC, 142). Le sacrifice absurde d'une jeunesse guerrière est l'échec du renouvellement auquel aspirait le narrateur, qui fondait cet espoir dans la guerre comme dans une fontaine de jouvence de la civilisation.

C'est bien un constat de « sans issue » que pose Drieu à travers la comédie de vanité sociale et de faux-semblants de l'après-guerre. Ainsi, en ce jour de juillet 1919, cette pérégrination sur la terre gorgée de sang se fait inversement : la bourgeoise âgée en premier, le jeune vétéran suivant en deuxième, la vieille femme oisive précédant l'homme-soldat, le théâtre de la guerre moderne faisant place au théâtre de la vanité sociale. Par ailleurs, si le nom du narrateur n'est jamais découvert, c'est qu'il s'agit dans ce cas du « je » à peine voilé de Drieu, qui réattribue à la guerre autrefois idéalisée tout le ridicule et le désespérant mensonge à travers des nouvelles qui alternent entre la biographie et la fiction. Les autres nouvelles du recueil constituent des retours en arrière sous forme de remémoration du narrateur. Courtes, et somme toute sans aucune intrigue, elles dépeignent sarcastiquement des fragments reliés à la Grande Guerre. *La comédie de Charleroi* dévoile aussi le procédé par lequel Drieu passe de l'illusion à la désillusion, un passage où alternent espoir et désespoir. Après ses poésies au talent incertain écrites comme s'il avait vécu la guerre à distance, *La comédie de Charleroi* oppose le rêve du chevalier viril à la modernité, et somme toute, à la réalité. C'est un grand récit de la désillusion dont le drame témoigne de l'abysale distance entre la mythologie et la réalité de la guerre.

La guerre n'est plus la guerre. Vous le verrez un jour, fascistes de tous les pays quand vous serez planqués contre terre, plats, avec la chiasse dans votre pantalon. Alors il n'y aura plus de plumets, d'ors, d'éperons, de chevaux, de trompettes, de mots mais simplement une odeur industrielle qui vous mange les poumons. La guerre moderne est une révolte maléfique de la matière asservie par l'homme. (CC, 81)

Des nouvelles, on retient que des bureaucrates incompetents et des bourgeois huppés enlaidissent par leurs chichis et leurs prudences frileuses cet espace que Drieu

souhaitait épuré, un espace fait de feu, de sang, et de larmes.¹⁰⁶ L'armée française, idéal de beauté auparavant louangé, ne rime manifestement pas avec l'image que s'en fait le narrateur de *Charleroi*, passant d'une glorieuse armée de chevaliers élancés vers un absolu de puissance à un amas de quidams tristes et sans élégance, vivant dans la caricature d'une image archaïque telle « une vieille anecdote, oubliée longtemps par le Temps » (CC, 36). Au passé légendaire duquel découlait la mythologie guerrière et l'image du guerrier, la réalité de la Grande Guerre offre au narrateur l'image d'un passé récent et dégradé ne pouvant insuffler au présent la beauté auratique du passé authentique (CC, 36) : « Cette armée qui déployait partout ses rubans bleu et rouge rappelait les tableaux de bataille peints vers 1850. Archaïque, ahurie, prise en flagrant délit d'incurie et jactance, essayant vaguement de crâner, pas très sûre d'elle. »¹⁰⁷ (CC, 37) Le narrateur, honteux de son appartenance à cette armée, ne se gêne pas de ridiculiser l'allure de celle-ci :

Ces hommes, sous un soleil de plomb, vêtus de grosses capotes bleu d'occident, avec de lourds casques massifs trempés dans le pipi et ces armoires qui font très XIX^e siècle. Et ils sont mal ficelés. L'un perd sa cravate, l'autre sa molletière. Muret est trop grand pour Pietro qui est trop petit. (CC, 163)

Bientôt, devant le cafouillage de cette Armée française, le narrateur en viendra à la mépriser, exprimant « une horreur violente de la France, des Français » (CC, 97). Et Drieu de rajouter : « Nous n'étions pas prêts. Nous n'avions pas ce qu'il nous fallait. Nous étions un foutu peuple. » (CC, 74) La mythologie guerrière remontait d'ailleurs bien avant l'ordre napoléonien qui affecta l'imagination de l'écrivain tel qu'en témoigne *État-*

¹⁰⁶ Citation adaptée et remodifiée. L'original va comme suit « du feu, du sang, et des larmes » (INT, 25)

¹⁰⁷ Aussi, Drieu ironisera ainsi au sujet de l'accoutrement des Écossais sur le champ de bataille : « En face trente Écossais en petite jupe antique, les genoux nus, mais avec des casques bien évasés, des vestes de toile et un attirail de camping extrêmement commode. » (CC, 163)

civil (1921); celle-ci remonte à l'âge médiéval, ce qui explique à quel point la guerre de tranchées boueuses laisse le narrateur de *Charleroi* (tout comme le Drieu de *Socialisme fasciste*) défroqué de toute la splendeur de pureté à laquelle il aspirait, l'armée moderne démontrant « une inaptitude complète aux croisades » (CC, 140), celles-là mêmes que le narrateur chérissait, enfant, lorsqu'il s'imaginait Richard Cœur-de-Lion portant des têtes de Sarrazins attachées au harnais de son cheval. (CC, 52)

Faisant preuve de constance dans cette opposition du mythe à la réalité, Drieu reniera même le bellicisme inhérent au fascisme en critiquant ce dernier : en plus de la forme que prend la guerre, Drieu critique la déviation autrefois noble du militarisme – cet esprit guerrier – pour lequel il a plus d'estime que pour la guerre moderne, d'où la « perversion » de ce qui lui semble un héritage transfiguré et trahi par toute une époque, trahi même par le fascisme dont il propose, à peine déguisée, une critique et une lecture fort lucide, et condamne la rhétorique belliqueuse, qui ne saurait plus matérialiser ses promesses et réellement faire revivre l'esprit guerrier, l'époque étant condamnée à la médiocrité.

Nous nous laissons prendre au militarisme qui est la plus sournoise des perversions modernes. Sous une apparence de vieille passion surannée, elle s'attaque aux esprits qui, séduits par le prestige de la fidélité, pensent être le plus solidement attachés à une antique discipline.¹⁰⁸ (MF, 80)

¹⁰⁸ Et Drieu de renvoyer à la suite de cette critique à une note en bas de page qui va comme suit : « Sous une autre apparence, qui lui est plus naturelle, par ses allures égalitaires, rigoureuses, parce qu'il est la seule mesure radicale qui soit à leur portée, le militarisme séduit les enfants ingrats de la démocratie, les dictateurs démagogues. » (MF, 80)

Le revers de la « guerre moderne »

Cette guerre moderne, cette guerre de fer et non de muscles. Cette guerre de science et non d'art. Cette guerre d'industrie et de commerce. Cette guerre de bureaux. Cette guerre de journaux. Cette guerre de généraux et non de chefs. Cette guerre de ministres, de chefs syndicalistes, d'empereurs, de socialistes, de démocrates, de royalistes, d'industriels et de banquiers, de vieillards et de femmes et de garçonnets. Cette guerre de fer et de gaz. Cette guerre faite par tout le monde, sauf par ceux qui la faisaient. Cette guerre de civilisation avancée. (CC, 71)

Cette « guerre moderne » laissa toute la place à une masse de soldats inertes, peureux, couchés, enroulés dans leur petite individualité, croulant sous le poids de la mécanique qui diminue l'homme et l'isole : « Les hommes ne se sont pas levés au milieu de la guerre – du moins tous ensemble. Ils n'ont pas surmonté, dépassé, ou plutôt poussé à fond. Ils n'ont pas jeté leurs armes – ces armes, cette ferraille savante, perverse. » (CC, 71) Cette guerre n'en fut pas une, du moins pas une guerre d'hommes, puisque les soldats « ne se sont pas rencontrés, ils ne se sont pas heurtés, enlacés étreints. » (CC, 71) Le héros rochellien en vient à la conclusion que la guerre moderne est incompatible avec l'affront (« on ne s'est pas rencontrés dans cette guerre » – CC, 71), et la collégialité qu'il espérait vivre et qui constituait le mythe préalable de la guerre idéale, espérance illusoire avec laquelle il entreprit la guerre et qui ne pouvait que s'écrouler.

Le combat attendu n'eut jamais lieu, car l'ennemi n'est pas à abattre, mais à combattre. Il n'est pas question de vaincre ou d'annihiler son adversaire, mais plutôt de l'enlacer avec force, Drieu n'allant jamais jusqu'au meurtre dans sa fantasmagorie. Ainsi se creuse de plus en plus le fossé entre le rêve et la réalité, puisque la mécanisation et les armes imposent la distance et souillent la noblesse du combat qui doit être un corps à corps. Qui plus est, les guerriers, qui ne sont plus que des soldats, ne forment plus une

unité sous l'accolade glorieuse de l'armée. Dans son écriture même, Drieu en vient à marquer cette séparation entre son moi et le nous de l'armée : il utilise la répétition pour la distinction et le rythme saccadé pour dénoncer l'éclatement et l'impossibilité de la cohésion à l'interne, comme celle du contact avec l'adversaire. L'isolement et la séparation entre le narrateur de *Charleroi* et ses colégionnaires dans l'impossibilité pourtant commune de leur avancée vont de pair avec la distance infranchissable qui le sépare de son opposant.

Je me rappelle deux ans plus tard, en face de moi, ce grand diable d'officier allemand debout dans la tourmente, à Verdun, Fritz von X..., qui était debout, et appelait, et m'appelait. Et je ne lui répondais pas, je le canardais de loin.

Dans cette guerre, on s'appelait, on ne se répondait pas. J'ai senti cela, au bout d'un siècle de course. On a senti cela. Je ne faisais plus que gesticuler, crier.

Je n'avançais plus guère. Je trébuchais, je tombais.

Ils trébuchaient, ils tombaient.

Je sentais cela. Je sentais l'Homme mourir en moi. (CC, 72)

Dans cette boucherie anonyme, la guerre moderne vainquit le guerrier, la mécanique triompha de l'organique. Drieu avait auparavant traité légèrement la question dans ses poésies, mais l'effroi mécanique dont témoigne dans *La comédie de Charleroi* n'était qu'anecdotique en 1917.¹⁰⁹

La montée logarithmique de la conscience décadentielle finira, après une quinzaine d'années de gestation, d'éclairer le passé d'une lumière obsessionnelle. Sa relecture proposera une interprétation plus propice à ses nouvelles orientations politiques. Remplaçant la microanalyse de l'événement par la macroanalyse d'un abîme historique, sa vue d'ensemble s'inscrira dans la chute à laquelle Drieu essaya de trouver remède.

¹⁰⁹ « Trop atroce, ce sifflement de l'obus, ce souffle qui s'abat sur vous, cette masse qui s'affale et fait osciller comme si soudain fondaient trente trains. » (INT, 90)

Suite au revers de son idéal d'une guerre verticale, du guerrier à cheval, du choc et de l'enlacement des corps et du tintamarre métallique d'épées et de sabres, le narrateur, hanté par l'idée d'un temps pourtant jamais connu, appelle au souvenir de cet idéal bafoué par la réalité : « À votre rêve du Moyen Âge, élégant et assez propre [...] s'est emmêlé diaboliquement le rêve d'un savant fou qui remue les poisons et attise tous les feux de l'Enfer. » (CC, 49) À la verticalité propre aux « hommes debout » du Moyen Âge, à cette élévation, s'oppose l'horizontalité, cette posture de la honte qu'adopte l'homme rampant à quatre pattes dans les tranchées, humilié dans son humanité verticale par le nivellement normatif et bovin de la guerre industrielle.

J'étais étonné d'être cloué au sol; je pensais que ça ne durerait pas. Mais ça dura quatre ans. La guerre aujourd'hui c'est d'être couché, vautre, aplati. Autrefois, la guerre, c'étaient des hommes debout. La guerre aujourd'hui, ce sont toutes les postures de la honte. (CC, 40)

Désormais, le surhomme se cache dans les tranchées qui favorisent l'inertie au détriment du mouvement et empêchent tout héroïsme de l'action. Quel revers pour le narrateur de *Charleroi* qui voyait ses rêves d'action et de conquêtes s'empêtrer dans la gadoue ! Celle-ci n'est pas une métaphore classique, mais la métaphore fasciste¹¹⁰ où la surcharge du figuratif traduit fidèlement l'intensité et la nature de la situation métaphorisée telle que vécue corporellement par le fasciste : « mon désir d'action s'était pris à une glu bien grossière et bien trompeuse, quand je l'avais confondu avec l'amour de la guerre » (CC, 40).

Le champ de bataille sous la « pluie imbécile » de ferraille et d'obus transforme la guerre en boucherie à ciel ouvert. La critique de la posture animale de l'homme à quatre

¹¹⁰ LITTELL, *op. cit.*, p. 29 . « La métaphore, pour le fasciste, n'est jamais seulement une métaphore (d'où le pouvoir, l'incroyable efficacité des métaphores fascistes). Dans ce qui nous semble avec le recul le cliché idéologique le plus éculé, des sensations physiques précises sont mises en jeu; elles sont pour le fasciste vraies, il peut toucher, sentir la réalité de ce qu'il affirme. »

pattes va de pair avec la métaphore représentative et récurrente de l'animal à l'abattoir, l'armée n'étant plus qu'« un tumulus de viandes, toutes prêtes pour le hachis ». Le narrateur se voit ainsi ramené, littéralement, sur le plancher des vaches, risquant une mort aléatoire et anonyme en contradiction avec la mort noble et héroïque du grand combat souhaité, n'étant plus qu' « un veau marqué entre dix millions de veaux et de bœufs ». (CC, 41)

L'immense foire en ce moment, au soleil d'août 1914, sur une aire immense et circulaire autour de l'Europe, achevait de rassembler le bétail le plus héroïquement passif qu'ait jamais eu à prendre en compte l'Histoire qui brasse les troupeaux. (CC, 41)

Deuxième romance : le fantasme du Chef

Une passion avait commencé de voler bas sur ces hommes couchés et isolés, chacun dans sa petite individualité battue et geignante, et de les fondre dans son ombre. (CC, 63)

Malgré l'idéal premier brisé, il y a persistance d'un noyau dur qui, de l'illusion dont témoigne le lyrisme martial, se réforme en un bref fantasme, comme une illusion fugace sur le fond persistant de désillusion. Dans ce portrait désolant de la guerre que dépeint *La comédie de Charleroi*, où les soldats sont laissés à eux-mêmes loin des officiers restés à l'arrière, le narrateur voit naître toutefois une nouvelle idée de grandeur. Ce dernier, limité dans la hiérarchie militaire et la possibilité d'agir par son grade inférieur¹¹¹, verra une nouvelle option s'offrir à sa soif d'action héroïque. Méprisant les officiers distants occupés à administrer la guerre, le narrateur proposera un nouvel idéal héroïque sous les traits du Chef soulevant la foule, soit un soldat héroïque qui s'extirpe de la fange

¹¹¹ « Je souffrais de ma position subalterne » (CC, 66)

universelle, faisant découvrir aux autres comme à lui-même sa beauté fauve, catalysant l'espoir macéré par l'individualité, insufflant le courage et la force nécessaire au reste pour le suivre et accomplir l'action. « D'un point de vue sociologique, écrit Frédéric Saumade, cette promotion du Chef providentiel va de pair avec le dégoût de Drieu envers la civilisation moderne et les formes rationnelles d'organisation politique. »¹¹² Élargissant ainsi la définition du Chef au-delà des limites militaires, on comprend mieux le puissant ressort de cette figure chez Drieu qui n'épargne en fait aucune hiérarchie traditionnelle dans son mépris :

Ah, j'avais toujours détesté mes officiers, mes professeurs. De quel droit un médiocre vient-il me donner des ordres, en se targuant d'une hiérarchie qu'on peut toujours chahuter ?

[...]

On supporte la médiocrité en tant que masse, mais dans le détail, à chaque humiliation de détail, on se met en colère. Et la colère manque de vous faire tomber dans le jeu. De là à vouloir devenir général, ministre dictateur, faire une révolution pour les tenir sous sa botte, il n'y a qu'un pas. Un pas que je me suis bien gardé de faire. Je te comprends Trotsky – et toi Mussolini – mais je ne vous approuve pas. (CC, 84)

Par cette dernière remarque, nous revenons à ce que j'avais dans le chapitre précédent, soit l'idée du Chef et de la révolution dépolitisée au service d'un idéal plus grand que la basse forme politique, un idéal spirituel avant tout, soit une haute forme idéologique. Cela réaffirme la guerre pour la guerre, la guerre sans enjeu politique, sans visée externe, mais avec un enjeu spirituel :

Qu'est-ce que c'est que le débat entre la France et l'Allemagne? Ce n'est qu'un débat politique. Je nie que l'esprit y soit engagé. Les plus belles idées, plantées dans ce terrain-là meurent comme les arbres engrillagés dans un trottoir de bitume. La politique, c'est le jeu le plus grossier parmi

¹¹² SAUMADE, *op. cit.*, p. 63. Aussi, selon Saumade, ce fantasme du chef chez Drieu peut être envisagé d'un point de vue anthropologique, car « [il] se traduit par une représentation contradictoire dans le temps qui oscille entre la pérennité du cycle traditionnel et le bouleversement ponctuel et tragique sur lequel le chef, maître du destin, vient détruire les formes sociales gâtées par l'érosion de l'Histoire. »

les jeux qu'offre cette planète. Tout ce qui est de l'État, c'est besogne de valets. (CC, 224)

Cette colère qui se mue en une *passion qui volait bas*, le narrateur la ressent au plus profond de ses entrailles. Étrange au début, elle lui apparaît comme une évidence de son destin en mouvement :

Tout d'un coup, je me connaissais, je connaissais ma vie. C'était donc moi, ce fort, ce libre, ce héros. C'était donc ma vie, cet ébat qui n'allait plus s'arrêter jamais. (CC, 67)

Alors on y va? Mais oui, on y va. Tu y vas? Oui, j'y vais. On y va. Et les autres? Ils y vont? Hé, là-bas! Qui commence ? Il n'y a tout de même pas de raison pour que l'un parte plutôt que l'autre [...] Il faut que quelqu'un... On a besoin de quelqu'un. Il faut que quelqu'un se lève en premier, il faut que quelqu'un fasse que la chose soit. Quelqu'un. Celui-là là-bas qui se lève à demi? Non, il se rencogne. Alors qui?

[...]

J'écoutais d'abord inconscient la rumeur. Et puis soudain. Ah mais, il y a moi. Après tout, il y a moi. Je me rappelais qu'il y avait moi.

[...]

N'avais-je pas senti quelque chose remuer en moi? N'avais-je pas senti quelque chose gonfler, chauffer, battre contre la paroi? C'était mon moi. (CC, 64)

Le narrateur, jusque-là soldat anonyme, inverse l'ordre symbolique, une hiérarchie militaire ne reflétant pas le mérite militaire. Le commandement doit être mérité et non acquis. Le rang ultime et inégalable du Chef transcende toute hiérarchie militaire. Aussi, le pouvoir du Chef doit aussi émaner de son corps comme de ses actes. L'officier décoré de guirlandes descend l'échelle de la valeur n'arrivant pas à la cheville du soldat héroïque qui, lui, monte l'échelle du mérite. Cette hiérarchie militaire décriée est administrative, l'officier occupant « son temps à envoyer et à recevoir des télégrammes » (CC, 116), le narrateur exprimant son mépris de « ces messieurs qui n'aiment pas se salir » (CC, 117). On débouche ainsi sur un nouvel attrait de la guerre, le Chef, figure chargée par le mérite de sa fougue, de son courage, par sa capacité d'unir les hommes en

un seul corps prêt à s'élancer contre tout : « La guerre m'intéressait parce que j'allais me faire capitaine, colonel – bien mieux cela, chef ! » (CC, 67)

Cette découverte de l'héroïsme sur fond de médiocrité ne suffira pas à changer l'allure de la guerre, mais elle découvre l'idée du Chef, du conducteur, du surhomme qui peut, même en des temps hostiles à l'héroïsme, commander par son seul rayonnement. Ainsi, à l'horizontalité qu'impose la désillusion, à cette posture animale et peureuse, s'oppose la verticalité initiale sous une autre forme : le fantasme qui est le revers de la désillusion et qui, par son intensité, propulse le narrateur au-delà même de l'illusion première.

Alors, tout d'un coup, il s'est produit quelque chose d'extraordinaire. Je m'étais levé, levé entre les morts, entre les larves. J'ai su ce que veulent dire grâce et miracle. Il y a quelque chose d'humain dans ces mots. Ils veulent dire exubérance, exultation, épanouissement [...]. (CC, 67)

Ce narcissisme guerrier qui s'enflamme et brûle de tous ses feux, cette solidification du Moi, n'est pas seulement un narcissisme issu d'un amour de soi et de survalorisation dont le corollaire est la dévalorisation de l'autre, mais une autolâtrie absorbante. « Si dans un premier mouvement le protagoniste se sépare de la masse médiocre, note Joseph Hurt, il les entraîne ensuite par son geste dans une "fusion" héroïque »¹¹³.

Le narrateur pâle s'affirme tout d'un coup protagoniste, chef, voulant non seulement briller par lui-même mais aussi pour les autres, réunifiant ainsi la masse d'individus isolés en un grand corps militaire. Le narrateur ici n'est pas chef de parade, mais le chef d'hommes. Chez Drieu, la passion tragique de l'unité se joint ici à l'idée de force commune. Courage et infatuation vont de pair et servent l'intérêt commun dont le

¹¹³ HURT, Joseph (1993), « L'engagement de Drieu et la structure du champ littéraire de l'entre-deux-guerres », in *Drieu La Rochelle, écrivain et intellectuel : actes du colloque international organisé par le centre de recherche « Études sur Nimier »* (Paris : Presses de la Sorbonne nouvelle), p. 29.

narrateur est désormais le maître d'orchestre. Cette soudaine verticalité, brutale et salvatrice, est à l'image du javelot dont le narrateur sera et la pointe de métal et le bras du lanceur :

J'étais un chef. Je voulais m'emparer de tous ces hommes autour de moi, m'en accroître, les accroître par moi et nous lancer tous en bloc, moi en pointe, à travers l'univers. [...] Tout dépendait de moi. Il me suffisait de vouloir et tout se précipitait en un point, tout se réalisait, tout se signifiait. (CC, 68)

Or, le fantasme est bref, personnel, et n'entraîne pas, contrairement au souhait du narrateur, tout le monde dans l'action. À la suite de son allégresse de Charleroi, Drieu écrira qu'au-delà du contexte de médiocrité générale dans lequel il avait eu sa révélation du Chef, cet amour incandescent, la guerre n'avait pas su se saisir de son inspiration personnelle, et la mystique du Chef n'avait pas eu le résultat souhaité : « Et c'est là, c'est à ce moment-là, qu'a été la faillite de la guerre, de la Guerre dans cette guerre. » (CC, 71) D'un côté, les Allemands n'ont pas suivi le court mouvement du narrateur dans sa charge courageuse (« Ah, s'ils avaient fait comme nous » – CC, 70); de l'autre, les Français eux-mêmes n'ont pas donné suite à cette charge ponctuelle, dont le narrateur était l'instigateur, en créant la fusion organique dans l'effusion guerrière :

Les hommes ne se sont pas levés au milieu de la guerre – du moins tous ensemble. Ils n'ont pas surmonté, dépassé, ou plutôt poussé à fond. Ils n'ont pas jeté leurs armes – ces armes, cette ferraille savante, perverse. Ils ne se sont pas rencontrés, ils ne se sont pas heurtés, enlacés, étreints. Les hommes n'ont pas été humains, ils n'ont pas voulu être humains. Ils ont supporté d'être inhumains. Ils n'ont pas voulu dépasser cette guerre, rejoindre la guerre éternelle, la guerre humaine. Ils ont raté comme une révolution. (CC, 71)

Ainsi, la recherche du sens de la guerre est partiellement réussie, du moins sur un plan fantasmagorique, le narrateur découvrant l'élan, l'éclat sans égal de la force, la pureté animale de l'attaque, la guerre pour la guerre : « Pourquoi nous battions-nous? Pour nous

battre. » (CC, 68) Le narrateur sent par la guerre, dans l'instant de cette charge, le surhomme en lui comme une vérité longtemps espérée se matérialiser enfin : « J'ai senti à ce moment l'unité de la vie. Même geste pour manger et pour aimer, pour agir et pour penser, pour vivre et pour mourir. La vie, c'est un seul jet. C'est un seul jet. Je voulais vivre et mourir en même temps. » (CC, 69) C'est dire que même dans la réalité de la guerre narrée de manière à en saisir la brutalité matérielle et mortelle, tout d'un coup, la première romance réapparaît concentrée sous forme de fantasme personnel. Soudain, une unification, un saisissement, un sursaut réarme l'illusion rochellienne, non plus par la guerre éternelle ou le guerrier, mais par l'image du Chef. Ce nouveau romantisme furieux, tel un coup de foudre, alterne avec la désolation la plus exaspérante et est plus choquant que son prédécesseur mais mieux réussi, tant par la force fulgurante avec lequel il se manifeste que grâce au contraste qu'il exploite : le jeu d'opposition entre la réalité décadente et la fulgurante révélation du Moi héroïque, qui ouvre la voie au culte du sauveur qu'est le Chef. Le fantasme guerrier se voit ainsi confiné dans le fictif, mais ce confinement dans la sphère littéraire semble insuffisant et libère un romantisme pulsionnel lequel s'oppose à celui des poésies de guerre qui était constant et plus égal dans son traitement. Cette dernière remarque n'est pas étrangère au fait que Drieu se ralliera au fascisme, politiquement parlant, en même temps qu'il publiera *La comédie de Charleroi*.

4 : Décadence

Que ne puis-je mener le monde entier à l'agonie pour purger la vie à sa racine ! J'y placerais des flammes brûlantes et tenaces, non pour la détruire, mais pour lui communiquer une sève et une chaleur différentes. Le feu que je mettrais au monde n'entraînerait point sa ruine, mais bel et bien une transfiguration cosmique, essentielle. Aussi la vie s'accoutumerait-elle à une haute température, et cesserait d'être un nid de médiocrité.¹¹⁴

Michel Winock dresse un portrait d'une décadence qui, sans être propre au fascisme, constitue tout de même sa fondation, du moins en ce qui a trait à Drieu La Rochelle lequel fut, selon l'auteur, un des trois acteurs principaux de la pensée décadentielle française : « En France, Barrès s'en était fait le chantre à la fin du siècle dernier; Drieu La Rochelle, son disciple avoué, avait repris l'antienne dans les années 1930; Pétain et ses évêques en avaient fait le principe de la "Grande Culbute" de 1940 [...] le diagnostic de la décadence ne laisse pas de choix qu'entre la Restauration et l'Apocalypse. »¹¹⁵

La décadence se retrouve ainsi en filigrane de l'œuvre rochellienne, déclencheur et pierre d'assise du fascisme de l'auteur :

On supporte la médiocrité en tant que masse, mais dans le détail, à chaque humiliation de détail, on se met en colère. Et la colère manque de vous faire tomber dans le jeu. De là à vouloir devenir général, ministre, dictateur, faire une révolution pour les tenir sous sa botte, il n'y a qu'un pas. (CC, 84)

La décadence est le revers apollonien à ce fascisme guerrier exploré dans le chapitre précédent qui, tout en constituant un romantisme, inversait les idées reçues et redéfinissait l'idée même de la romance. Car Drieu est furieusement romantique et douloureusement sensible, démontrant une nature en opposition, mais aussi une valse

¹¹⁴ CIORAN, E. M. (1990), *Sur les cimes du désespoir*, (Méandres; Paris : L'Herne) p. 34.

¹¹⁵ WINOCK, Michel (1982), *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France* (Points/Histoire; Paris : Seuil) p. 103.

entre ces deux états distincts, qui s'appellent l'un l'autre et qui constituent la nature complexe de l'auteur. Marie Balvet, en se penchant sur le caractère changeant de Drieu, identifie comme un trait dominant chez lui la rapidité avec laquelle l'espoir fait place au désespoir, la croyance, à la désillusion, la fougue, à l'inertie, trait de caractère qu'elle identifie comme « illustrant parfaitement son tempérament cyclothymique »¹¹⁶.

Le fascisme rochellien a un côté réactionnaire alimenté par la lecture que Drieu fait de la décadence, à laquelle il espérera pouvoir opposer une forme de régénération : « Malgré son pessimisme, écrit Tarmo Kunnas, [Drieu] semble avoir cru, du moins pendant un certain temps, à une résurrection possible des Européens, à une volonté capable de rendre à la civilisation quelque vitalité. »¹¹⁷ Il est essentiel de ne pas séparer fascisme et décadence, le premier étant tributaire de la deuxième, car, comme le constate Kunnas, « [l]e fascisme de Drieu est une réaction contre la décadence »¹¹⁸. Il n'est pas indispensable de répertorier les preuves à ce sujet au-delà du travail accompli dans le deuxième chapitre du présent mémoire, qui recense et résume l'évolution de la pensée politique de Drieu vers le fascisme. Toutefois, si les études portant sur le fascisme de Drieu se penchent surtout sur les manifestations de la beauté (culte du chef, héroïsme, jeunesse, virilité, sport, etc.), je veux, dans ce chapitre, explorer le revers de cette esthétique, soit la laideur, cette pensée décadentielle qui, dans les écrits de Drieu, précéda ses sympathies d'extrême-droite tout en traçant l'itinéraire qui l'y mènera inévitablement. Il s'agit alors de traiter de cet aspect pour faire remonter l'étude du fascisme rochellien vers son point de départ, soit la décadence, car c'est là que se forge le métal pur de

¹¹⁶ BALVET, Marie (1984), *Itinéraire d'un intellectuel vers le fascisme : Drieu La Rochelle*, (Perspectives critiques; Paris : Presses Universitaires de France) p. 21.

¹¹⁷ KUNNAS, Tarmo (1972), *Drieu La Rochelle, Céline, Brasillach et la tentation fasciste* (Paris : Les Sept couleurs) p. 69.

¹¹⁸ *Idem.*

l'armure rochellienne : « Je suis fasciste parce que j'ai mesuré les progrès de la décadence en Europe ». ¹¹⁹ Dans *Avec Doriot*, Drieu critique l'état actuel de décadence en attribuant ce laisser-aller au modèle républicain qui n'a pas su enrayer les signes de décadence et de laideur dont la France témoigne : « Je vais quelquefois à Saint-Denis. Je connais le chemin; ces lourds quartiers du nord de la ville autour de la gare du Nord et de la gare de l'Est, sans air, sans jardins, où en soixante ans la république des banquiers et des députés n'a pas su aménager un seul parc, ni repousser d'un geste humain et paternel la tuberculose, la syphilis, l'innombrable bistrot. » (AD, 16) Par le fascisme, Drieu tentera une ultime fois de vaincre la décadence devant laquelle il avait déjà capitulé à quelques reprises tel qu'en témoignent ses écrits. Ce chapitre illustrera notamment ce caractère cyclothymique que mentionnait Balvet, lequel se traduit par la détresse et l'engagement dans une alternance sans fin.

La férocité, la profondeur et le lyrisme dont Drieu fait preuve dans sa critique de la décadence sont plus révélateurs et présentent une unité plus signifiante que son fascisme dit politique. Il ne s'agit pas ici de proposer une lecture au ralenti déjà maintes fois effectuée par les critiques de Drieu; je voudrais plutôt me situer en amont des décadences particulières et survoler le concept et son articulation en m'attardant à quelques aspects de la décadence qui témoignent de cet esprit fasciste rochellien.

¹¹⁹ DRIEU LA ROCHELLE, Pierre (1944), *Le Français d'Europe*, (Paris : Éditions Balzac) p. 211.

Les ravages de la guerre

Tel que le souligne Jean Louis Loubet del Bayle, « la notion de décadence apparaît très étroitement liée à l'idée de vieillissement »¹²⁰ chez Drieu. Dans les écrits de l'auteur, une révolte semble couvrir contre les vieux, les vieillards, la vieille génération qui impose aux jeunes une morne société « de petite vie et de petite mort ». (CC, 188) C'est une révolution de la jeunesse... qui sera pour Drieu ratée. L'exemple du narrateur dans *La comédie de Charleroi* en est le plus représentatif.

Ce renouvellement par la jeunesse est aussi un échec démographique. René Rémond rappelle les chiffres qui balisent le désabusement de Drieu, alors que le souhait d'une France jeune et guerrière fait décidément place à une France vieille et posée. Des huit millions d'hommes partis à la guerre, un sur six n'est pas revenu, et quant à l'état des mobilisés revenus vivants, le portrait fidèle que trace Rémond des ravages de la première guerre industrielle découvre une horreur :

3 millions [de ceux qui sont revenus] ont subi dans leur chair un dommage, grave ou léger, dont 1 100 000 (presque autant que de morts) invalides, mutilés pour la vie, amputés d'un ou plusieurs membres, défigurés, « gueules cassées », aveugles, gazés.¹²¹

Rémond évoque ainsi un triple déséquilibre démographique issu de la guerre qui se manifeste dans le rapport hommes/femmes chez les disparus, le célibat forcé et la dénatalité, composantes dont chacune est tributaire de la précédente. Au-delà du lourd impôt du jeune sang mâle versé, cela marque la montée d'une angoisse démographique qui s'inscrit naturellement comme élément de la pensée décadentielle : la vieille France

¹²⁰ LOUBET DEL BAYLE, Jean Louis (1981), *Politique et civilisation : essai sur la réflexion politique de Jules Romains, Drieu La Rochelle, Bernanos, Camus, Malraux* (Toulouse : Presses de l'Institut d'Études Politiques de Toulouse) p. 67.

¹²¹ RÉMOND, René (2003), *Le siècle dernier 1918-2002*, (Histoire de France; Paris : Fayard) p. 25.

de Drieu vient de payer par la jeunesse les vices inhérents à sa vieillesse. Rémond démontre en outre que les plus lourdes pertes humaines furent parmi les jeunes classes (et surtout paysannes, une autre disparité attribuée à la guerre industrielle, ce qui rejoint bien les critiques de la guerre mécanique de Drieu)¹²² : « Si, en moyenne générale, un mobilisé sur six n'est pas revenu, la proportion des morts s'élève à un sur trois pour ceux qui avaient entre vingt et vingt-sept ans. »¹²³ La réalité de la situation démographique française alimenta avec une certaine justesse la perception de la décadence rochellienne en ce qui a trait à la dépopulation, car, outre la fertilité ou plutôt ici l'infertilité de la vieille France, la population est aussi un effectif militaire et un signe de grandeur :

Des politiques, des démographes, des médecins commencent à s'inquiéter pour ce qu'on appelle alors, sans connotation raciste, l'avenir de la race [...] À partir de 1935, les décès sont plus nombreux que les naissances : selon la rhétorique du temps, « les cercueils l'emportent sur les berceaux ». On s'interroge sur l'avenir de la France.¹²⁴

La jeunesse est perçue par Drieu comme le véhicule naturel d'une force capable d'ébranler le statu quo des vieilles générations affaiblies, une jeunesse qui par sa fougue retrempera la civilisation mourante dans la sève verte du commencement comme dans une fontaine de jouvence. C'est là l'illusion de la première romance rochellienne, vue au chapitre précédent, qui ne laissait pas de doute quant au renouvellement de la société et au retour d'une grandiose Histoire au quotidien par opposition à sa nostalgie : « Nous n'avons point le goût de vivre sur un ossuaire. Nous avons fait de l'histoire. C'est autre chose que de la lire. » (INT, 78) Et si par malheur la France jeune ne réussira pas à triompher de l'immobilisme, au moins aura-t-elle mérité le respect acquis dans la bataille,

¹²² *Ibid.*, p. 22. « Non que les ouvriers se soient dérobés au devoir de sollicitude, mais les nécessités d'une guerre industrielle ont appelé beaucoup de spécialistes dans les industries d'armement comme "affectés spéciaux"; cette disparité pourrait être un germe de dissension entre citadins et ruraux. »

¹²³ *Ibid.*, p. 22.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 23.

au moins elle se sera débattue et battu pour son idéal qui n'était que son propre reflet : « Qu'une race, meure dans un charnier de chairs encore vives plutôt qu'au lit sénile. » (INT, 67) Or, c'est là une autre promesse que la guerre n'a pas respectée. Celle d'un renouvellement d'une France que l'auteur diagnostique vieille et mourante. Même historiquement, René Rémond souligne la nature de la Grande Guerre : un massacre de jeunes hommes. Cette promesse de renouvellement par la ferveur des jeunes hommes en sueur s'attelant tous ensemble à la construction d'un idéal commun est condamnée par le charnier propre à la guerre industrielle et par la démographie de l'après-guerre.

Drieu, avide de trouver des coupables à son mal-être, identifie la décadence française avec l'âge des maîtres par défaut (et non des maîtres naturels que seraient les maîtres par mérite, par courage et surtout par leur jeunesse) :

- Mais je ne suis pas de gauche.
- Êtes-vous de droite? Cela ne fait rien.
- Je ne suis pas de droite non plus.
- Qu'est-ce que vous êtes?
- Je suis contre les vieux.
- Eh bien, c'est ça.
- Mais non, Madame, ils sont vieux à droite et à gauche. (CC, 104)

Cette vieillesse des dirigeants, c'est la vieillesse de la France, que ce soit dans la bourgeoisie repue ou dans les hauts gradés dans le cadre de la guerre. L'impossibilité d'agir et de se battre, de restaurer un dynamisme et d'insuffler l'ardeur de vivre tient du monopole de l'immobilisme d'une bourgeoisie hédoniste et capitaliste qui agit par vanité et individualisme, par intérêt pour son confort : « La vieille France se raidissait, et une ancienne élite largement aidée par une démocratie avide de gros salaires et de petites rentes en profitait pour gagner de l'argent et consolider un empire. » (CC, 142)

Dépopulation et infertilité de la France

Dans tous les domaines, nous sommes désastreusement handicapés. Il y en a un où nous sommes dans la pire posture c'est le domaine de la vie et de la santé. Non seulement, nous ne faisons plus guère d'enfants, mais le peu qui passe à travers n'est pas pourvu de bien fameuses chances pour tenir sa place dans le monde. (AD, 78)

Ici, l'humanité semble menacée dans un nœud si intime de sa vitalité qu'il semble qu'on ne puisse plus parler seulement de transformation profonde dans son ordre fonctionnel, mais vraiment de décadence, de dépérissement absolu. La dépopulation menacera bientôt l'Espagne toute entière. (GM, 212)

Dans *Mesure de la France*, essai troublant, Drieu revient sur les pertes de vies humaines dans les rangs français mais, plus important encore, il y développe la question de la dépopulation française, alignant les chiffres afin de souligner l'important écart qui se creuse entre les autres nations et la France : « Sur la terre, notre chair ne tient plus en place. L'espace abandonné a été rempli par la chair produite par les mères d'autres contrées. » (MF, 26) Drieu construisait ainsi un sentiment honteux d'infériorité numérique française qu'il ne manquera pas d'imputer aux hommes peu virils et aux femmes peu fertiles, lesquels ne donnaient pas à la France la jeunesse qu'elle eut autrefois : « Le citoyen, avec une lenteur ostensible, rentre dans le pli de sa culotte une chair égrillarde et peu féconde. » (SI, 113)

Déjà en 1922, peu après la guerre, Drieu présente une politique de l'unité (européenne cette fois-ci¹²⁵) et une critique de la guerre dans laquelle nous retrouvons un des signes précurseurs de l'obsession décadentielle, soit « l'amenuisement du rôle de la

¹²⁵ Dans *Mesure de la France*, Drieu évoque la nécessité des patries en premier, mais d'un besoin beaucoup plus criant il appelle à une alliance, à une fédération européenne, appel qui n'identifie ni les patries concernées ni les modalités d'une telle union. Au lendemain de la guerre, Drieu eut cette vision prophétique en lançant son appel à l'union : « L'Europe se fédérera ou elle se dévorera, ou elle sera dévorée. » (MF, 76)

France victime de sa lésine sexuelle », comme le résumait si bien Pierre Andreu dans la préface de la réédition du livre en 1964. (MF, préface de Pierre Andreu, 8) Si selon Drieu et selon la philosophie du temps, la population d'un pays se traduit aussi en termes d'effectifs militaires, Drieu conclura que la Grande Guerre eut raison du peu d'hommes que comptait une France déjà en infériorité numérique par rapport à son adversaire : « Les hommes de France sont chiches de leur semence, mais pas encore de leur sang » (MF, 25) Selon Drieu, la Grande Guerre a laissé la France encore plus affaiblie qu'elle ne l'était auparavant.

La victoire de la France dans la Grande Guerre apparut à Drieu tributaire de l'alliance avec les autres nations, tributaire d'un surnombre de plusieurs nations sur une seule. Drieu se questionna sur la fameuse victoire de la Grande Guerre, « cette victoire anonyme » (MF, 29), la victoire « de tant d'empires sur un empire » (MF, 29) et posa cette question-choc : « Si nous étions restés seuls, que serait-il arrivé ? » (MF, 28), question qui selon lui aurait dû faire frémir la nation toute entière, car la victoire célébrée n'était pas celle de la France, trop faible pour triompher seule : « La France a gardé la tête haute, souveraine, mais son corps exsangue ne l'aurait pas soutenue si la force de vingt nations n'avait accru ses membres éternés. » (MF, 26)

Drieu situe l'actuel rapport numérique de la population française par rapport aux autres nations en faisant toujours appel à un passé sain comme référence et contre-exemple de la décadence du présent. Il identifie le déclin de la France au moment où sa population décroît en termes de pourcentage relatif par rapport aux autres nations. Il situe bien rapidement cette décroissance vers 1870, en laissant deviner que la perte de la guerre franco-prussienne découlait déjà, du moins en partie, d'une stérilité française par rapport

à la foisonnante multiplication allemande, ce qui entraîna la perte de l'Alsace-Lorraine, la chute d'un empire et le triste début du parlementarisme de la III^e République. Quant à l'ancienne population française, dont le rapport numérique positif fit la grandeur de Louis XIV et de Napoléon 1^{er}, Drieu écrit : « Ce n'est pas seulement à l'énergie de leurs idées, à la vivacité de leur élan que les Français ont dû le noble assouvissement de leurs passions, hautes et basses, sur l'Europe, mais à l'abondance, à la magnificence de leur vie sexuelle, à la bonhomie qui régnait dans les alcôves et qui les jetait au monde, fils nombreux de mères nombreuses. » (MF, 40) Ainsi, la grandeur d'une nation ne peut se maintenir si sa population ne se multiplie pas, écrit Drieu, qui pose cette condition comme règle de la survie des nations. L'homme doit impérativement répondre à cette règle de la vie selon laquelle ou « l'homme aura la volonté de multiplier ou bien [...] il ne pourra se maintenir à l'étiage, mais [...] promptement il diminuera comme s'il y avait en lui la détermination de s'anéantir. » (MF, 41)

Architecture

Serf, ce peuple bâtissait des cathédrales ; émancipé, il ne construit que des horreurs.¹²⁶

Exemple révélateur de la vision organicienne, voire charnelle, dans laquelle s'inscrit la décadence et exprimé fort éloquemment, l'architecture moderne illustre l'épuisement de la vie dont elle était autrefois dépositaire. Car la décadence rochellienne est avant tout un cri devant la vie qui dépérit. Dans cette vision organicienne, l'architecture des temps

¹²⁶ CIORAN, E.M. (1979), *Écartèlement* (Paris: Gallimard) p. 176.

révolus, qui font toujours figure de référence comme le Moyen Âge ou l'Antiquité, représente un signe de la vitalité et de la jeunesse de la civilisation dont elle est issue; même la pierre, pourtant inanimée et inerte, revêt des caractéristiques organiques, les empruntant à ceux dont les mains l'ont érigée. Ainsi, les bâtiments et la pierre étaient vie, étant même habités d'un esprit, désormais éteint et dont ne subsistent que les ruines de ce qui fut jadis.

La sensibilité douloureuse devant les vestiges d'autrefois n'est nullement un romantisme des ruines (« Charme immonde des ruines, amour de vieillards. » – JE, 187). Drieu se désole autant devant l'impossibilité des siècles actuels d'accomplir de telles prouesses architecturales que devant la décrépitude dans laquelle ces ruines tombent et qui témoigne de la longueur des siècles dégénératifs, qui n'ont su construire et renouveler une grandiose architecture.

Les héritages architecturaux sont un anachronisme dans un temps présent ne pouvant refléter leur beauté originelle. Les contemporains s'attardent à une contemplation trompeuse, ignorant ce que ces vestiges furent et représentèrent véritablement au moment de leur achèvement : « Mais alors on ne s'aperçoit pas que leur âme originale s'est échappée depuis longtemps de ce qui n'est plus qu'un mannequin trompeur, une momie poudroyant sous le baume et le fard. J'étais né en un siècle de musées et de nécropoles. » (SI, 98)

Désormais, il n'y a plus rien de comparable, les nouveaux architectes et les nouvelles constructions n'ayant pas la capacité de communiquer une vie à leurs réalisations. Drieu ayant décrété le statut organique de l'architecture, il diagnostique la

fin et l'absence de vie (les ruines, les vestiges, les legs sans signification dans le présent), mais aussi et surtout une incapacité à procréer même architecturalement :

Les quartiers modernes se couvrent de squelettes de constructions. Comme on a empaillé depuis longtemps les anciennes réussites de l'architecture, les nouveaux architectes croyant être sauvés parce qu'ils ne s'arrêtent plus au détail superficiel, reproduisent la carcasse, les pures lignes originaires sur quoi tant de beauté a fleuri. Puis ils attendent le miracle. Mais impossible de faire pousser sur cette algèbre la moindre chair, la moindre faconde. Nous en sommes là, entre Notre-Dame et Saint-Pierre conservés sous verre, exquise végétation desséchée, et des cubes où l'âme inefficace de professeurs appelle le Saint-Esprit. (SI, 100)

Cette dévitalisation que Drieu diagnostique partout, il l'applique aussi bien aux architectes qu'aux nouvelles constructions : « Il y a eu la laideur, mais maintenant il y a le néant. » (SI, 99) Des constructions et du style architectural contemporains, Drieu ne ressent aucune émotion, ne les voyant pas animés spirituellement et organiquement tel qu'ils le furent autrefois : « Il n'en sortait que des monstres basement métissés et informes où la vie s'était refusée d'y entrer et d'y exprimer rien. » (SI, 99)

L'anthropomorphisme rochellien, dans son mouvement centripète, tend à se représenter toute réalité comme semblable à la réalité humaine. Il se représente ainsi même les bâtiments et les pierres comme des êtres vivants, dans un cycle qui va de leur jeunesse (conception et construction), jusqu'à leur vie mature (achèvement des constructions). Les réalisations architecturales sont considérées par Drieu comme le reflet vivant de leurs concepteurs et de leur époque qui elle-même coïncide avec la jeunesse des civilisations. C'est pourquoi, châteaux, temples et cathédrales mentionnés par Drieu sont morts aujourd'hui, l'auteur les louant pour leur jeunesse d'autrefois.

Les regrets rochelliens sont mus par l'impossibilité du présent architectural à vivre à la hauteur de l'âge d'or des châteaux et cathédrales. Mais la critique architecturale

n'est pas une critique en soi, car elle est un des exemples les plus réussis de la critique d'un présent décadent honni pour son infériorité aux périodes de référence que sont l'Antiquité et le Moyen Âge :

L'Europe est couverte d'églises et de châteaux décrépits, emmêlés d'usines, sales chantiers, informes labyrinthes où des équipes d'horlogers égarés poursuivent un grand système mécanique sans queue ni tête. L'Europe est comme l'Asie couverte de temples et de palais bâtis sous le ciel d'autre temps. Sur tout ce grand continent, depuis l'Atlantique jusqu'au Pacifique, on a cessé de construire, autant dire sur toute la Terre, du moins rien qui vaille, et personne au fond de son cœur ne s'y trompe. Les Européens se sont mis à adorer les ruines. (JE, 185)

Drieu distingue les civilisations qui érigent des grandeurs par opposition aux civilisations héritières des ruines. Or, si l'actuelle héritière n'est pas capable d'insuffler vie aux pierres et bâtiments, si elle est inapte à construire châteaux et cathédrales, et encore moins d'y insuffler un esprit, c'est bien parce que ces caractéristiques vitales et spirituelles manquent désormais aux architectes, ce qui prend parfois un ton plus comique que tragique : « L'ignorance totale de l'architecte : il trouve la recette des anciens styles dans quelque livre de cuisine, et comme une cuisinière qui est saouïe, embrouille les sauces. » (JE, 110) Cette incapacité à l'organicité architecturale, cette impossibilité de la vie à s'accomplir dans l'architecture témoigne de la dégénérescence des siècles, dont celui de Drieu, qui semble le plus éloigné de la civilisation que représentait le Moyen Âge. À cette époque, l'architecture est perçue par Drieu comme étant le fruit de la force des corps d'alors, corps jeunes et animés d'un vouloir-vivre s'exprimant et éclatant par les monuments à son image : « Quand on considère les monuments qui nous restent de cette époque, on y trouve une expression éclatante de la force et de l'allégresse des corps. [...] Ces châteaux et ces cathédrales n'ont pas été bâtis par des chétifs ni par des tristes. » (NPCS, 13)

Ces monuments érigés au Moyen Âge, renchérit Drieu, sont l'expression et la preuve de la « confiance dans la vie, joie de vivre, affirmation exubérante de l'immédiat » (NPCS, 13) des hommes de l'époque. Ces monuments sont « ce qui fut témoigné d'une humanité en plein épanouissement. » (NPCS, 14) C'est bien l'idéal de l'âge d'or qui transpire sous la plume de Drieu, peu ému par l'aspect décrépité des trésors architecturaux qui furent autrefois neufs et à la mesure de leurs bâtisseurs :

Si vous vous arrêtez devant cette vieille grotte noircie et poussiéreuse qu'est aujourd'hui une cathédrale, songez que tout y rutilait comme sur un temple grec ou égyptien. Les vitraux qui n'ont pas été fracassés par les iconoclastes des siècles soi-disant plus civilisés vous crient ce que fut le Moyen Âge; mais vous ne voyez pas qu'ils ne sont que la dernière réverbération de ce qui flambait sur la pierre alors vivante, maintenant morte, et sur la chair en fleur qui comblait ces grands vaisseaux. (NPCS, 15)

La cathédrale, refuge des âmes et des corps, n'est plus aujourd'hui le reflet de ceux qui l'ont bâtie autrefois; elle ne définit plus les hommes qui, à leur tour, ne s'y reconnaissent pas. Elle est un vestige, un cimetière, une chose morte, vivante autrefois, car animée de l'âme même de ceux qui l'érigèrent. Mais l'Art du Moyen Âge, n'était-il pas l'union tant souhaitée par Drieu entre le corps et l'âme, soit la matière animée ? « Tout cela ne glorifiait-il pas le corps en même temps que l'âme ? » (NPCS, 16) L'exemple des cathédrales permet d'illustrer l'idée de l'équilibre médiéval chez Drieu d'une autre manière, soit l'union entre l'âme (l'Église) et le corps (le bâtiment).

Fantasme de la Fin.

Est-ce que les peuples qui sont morts – et Dieu sait combien de peuples sont morts – est-ce qu'ils ont connu le dégoût prodigieux de soi-même qui devait accabler aujourd'hui tous les peuples de la terre ? Une honte pèse sur les hommes de tous les pays. Ils vivent dans la laideur et la vieillesse. Depuis de nombreuses années, on n'a pas construit une seule belle maison sur toute la surface de la planète. Et tout le monde vit tranquille, personne ne souffre, personne ne hurle de douleur. Ils sont là, au milieu d'une beauté volée à leurs ancêtres. Et quand les vieilles baraques leur tombent sur la tête, ils les rafistolent encore, ou bien, enfin condamnés à leurs propres moyens, ils en bâtissent de neuves. Mais c'est une dérision : ça ne soutient pas le regard, ça tombe, ça coule, ça fond. Ou bien, c'est grand, gros; grand, gros, comme en Amérique, mais ce n'est pas fini, ils ne peuvent pas finir. Malheur ! Ah ! non, non ! Rien plutôt que tout cela. Alors, foutons tout par terre ! [...] Pour moi, je ne coucherai plus que sous les ponts, en attendant qu'ils vibrent, les ponts, sous le pas des hommes, des massacreurs, des incendiaires. Mais, venus d'où les hommes ? Alors sinon les hommes, les anges, la mort. (SI, 112)

Dans un essai précédant sa conversion fasciste et bien avant ses déclarations plus choquantes reproduites en exergue, Drieu, en diagnostiquant un stade irréversible de la décadence, appelait volontiers à une accélération de celle-ci. Selon une telle perspective organique, la putréfaction comporte bien une fin qui, le plus souvent, permet un renouveau :

Certes, on peut aujourd'hui aimer la mort, souhaiter la mort. C'est une façon de se retremper dans les sources de la vie que de vouloir et de savoir mourir au bon moment, quand la forme de vie dans laquelle on est engagé ne s'accroît plus mais se rétrécit. [...] On appelle les décadences, les révolutions, les invasions, les tumultes et les conflagrations de toutes sortes (GM, 111)

Drieu, dans ses écrits en vient à la conclusion que devant une décadence irréversible, il faut soit laisser mourir ce qui est appelé à mourir et à ne pas se régénérer,¹²⁷ soit

¹²⁷ « Pas de doute, il faut laisser mourir ce qui est marqué par la mort; il faut aider à mourir, il faut tuer ce qui veut en mourant faire mourir tout autour de soi. » (GM, 104)

précipiter vers la mort ce qui pourra renaître de ses cendres sous une autre forme et accéder ainsi à une seconde vie ou à une énième jeunesse. Cette philosophie devient obsédante et virulente, elle appelle à faire table rase pour aider à refonder un Nouveau Monde n'ayant pas été touché ni même effleuré par la décadence.

Quant au monde présent à abattre, et dont Drieu en a longuement fait le procès, il se meurt tout seul, ce pourquoi l'auteur n'hésite pas à en demander l'exécution immédiate : « Cette civilisation est-elle morte ou vivante ? En tous cas, il faut vouloir la tuer. » (SI, 126) Il n'y a pas de raison à laisser se prolonger ce monde vidé de toute vitalité, de toute substance humaine, et qui empêche par son agonie une éventuelle vie de renaître. Si l'urgence d'agir est évidente dans son fantasme de la fin, Drieu ne fait pas preuve de morbidité, et son désir de destruction ne prend malgré tout pas un ton inhumain. Dans ce fantasme de la fin la logique dicte le choix d'une mise à mort immédiate devant la perspective d'une mort lente et irréversible :

Nous détruirons. Ne meurt que ce qui veut mourir. Avec une joie amère, nous abattons cette civilisation qui est là, au milieu de nous encore debout. Cette civilisation n'a plus de vêtements, plus d'églises, plus de palais, plus de théâtres, plus de tableaux, plus de livres, plus de sexes.
(SI, 125)

C'est bien au bout du compte ce qui semble motiver son rattachement aux nazis, qui précipiteront la France vers une fin annoncée. De plus, à l'opposé de ses compatriotes français, Drieu retrouvera dans la violence et la brutalité du régime nazi la vigueur d'un peuple jeune, dont l'action l'emporte sur la pensée et qui répond à son fantasme personnel de faire table rase et de refonder une nouvelle civilisation par la force d'une jeunesse guerrière. Ici, la distinction de nationalité n'est plus d'aucune importance, l'interprétation de la réalité que fait Drieu est que chaque peuple vit selon un cycle d'âges

à l'image d'un homme, commençant par ses jeunes années et finissant vieillard. C'est cette promesse de jeunesse et de renouveau qui séduit Drieu chez les Allemands : « Est-ce un sentiment uniquement allemand ? J'en doute, car tous les peuples, dans leur période d'orgueil et de violence, connaissent ce goût de l'action pour l'action et cet abandon peut-être désespéré à la destruction. » (*Écrits 1939-1940* dans MF, 212) Dans ses écrits précédant l'invasion allemande, en témoignant d'une urgence de porter enfin le dernier coup à la nation française qui ne fait que décliner lentement, et qui n'est pas capable de se précipiter vers sa propre fin, Drieu faisait l'éloge des vertus viriles des guerriers allemands : « Je me remémorais ce cri du cœur quand cet hiver je disais à tout venant : "Ils attaqueront." Ils devaient attaquer, non seulement parce qu'ils avaient foi dans leur force mais parce qu'ils éprouvaient le besoin passionné d'éprouver cette force. » (*Écrits 1939-1940* dans MF, 211)

Au-delà de l'anthropomorphisme et de l'organicisme, il y a une autre conception de Drieu qui effectue le même constat de décadence et de dégénérescence, mais celui-ci s'inspire de la Nature dans laquelle Drieu inscrit et l'homme et la société. Cette vue se dégage non pas d'un seul essai ou d'un seul roman, mais plutôt de sa pensée qui compare le mécanisme de la nature à celui de la vie et où il constate l'épuisement de la vitalité de l'homme. Dans un de ses écrits datant de mai 1940, Drieu appellera encore une fois celle-ci, mais avec un ton beaucoup plus sombre, non plus la guerre pour la guerre, mais la guerre pour annihiler la décadence présente et enrayer la mortalité qu'il voyait de tous bords tous côtés et auxquelles il ne trouvait plus d'autre restauration possible que celle par la fin :

L'autre jour, j'ai été me promener encore une fois dans une de ces belles forêts qui entourent Paris. Les arbres étaient superbes de défi et de

majesté. La sève coulait avec une puissance irrésistible dans leurs feuilles. Et je sentais aussi cette sève dans mon cerveau. Demain tel tronc ou tel crâne sera fracassé, mais c'est la vie même qui continue à travers ces fracassements. La vie ne connaît point d'autre moyen de se perpétuer qu'en se déchirant et se tuant sans cesse. (*Écrits 1939-1940* dans MF, 218)

Ainsi, par comparaison, la décadence a atteint un stade où Drieu se fait l'apôtre de la fin pour qu'enfin, sous les décombres, quelque chose renaisse à l'image du processus de vie de la nature.

Renaissance et la philosophie des saisons

La destruction est la dernière ressource de la vie. Viennent les renaissances, les nouvelles nébuleuses. (GM, 65)

Une interprétation plus anthropologique assimilerait le discours de la décadence à celui de l'homme devant la mort. L'homme vieillissant a tendance à surestimer les jours heureux de son enfance. [...] Le travail sélectif de la mémoire tend à éponger le négatif des premières années. La nostalgie d'un monde protégé agit comme un dérailleur intellectuel : on passe de sa propre vie à l'histoire de la société; rares sont les vieillards qui, vivant le déclin de leur propre forces, ne s'imaginent pas vivre la décadence de leur pays.¹²⁸

L'interprétation de Winock, selon laquelle l'enfance constituerait chez certains penseurs de la décadence la période de référence qu'ils utilisent ensuite à l'échelle sociétale, cadre bien avec la vision de Drieu, qui dépasse la question de la société pour atteindre celle de la civilisation : « Aussi loin que je remonte dans la conscience de ma vie, j'y trouve le désir d'être un homme. Dans le temps de l'enfance, dans le temps de la pureté, j'ai donc voulu être un soldat ou un prêtre. » (SI, 9) Cette conception de l'enfance personnelle considérée comme l'âge de la pureté par opposition à la salissure décadentielle du présent, est portée chez Drieu au stade même qui précéda l'homme

¹²⁸ WINOCK, *op. cit.*, p. 110.

civilisé : « Il est vrai que je crois à l'homme décadent parce je crois à l'homme primitif. » (JE, 193).

Le fantasme de la fin, nourri par la haine du présent, est un désir et un appel à la destruction de la civilisation décadente. Cette éradication du Mal est aussi balancée parfois par la possibilité d'une Renaissance. Cette dernière n'est possible en réalité qu'en faisant table rase du présent et de ses décadences qui ne pourraient que contaminer le Nouveau Monde. C'est pourquoi, nous pouvons distinguer chez Drieu, la Renaissance de la Restauration, la première étant plus utopique mais néanmoins plus fidèle à la philosophie de l'auteur, pour qui la Restauration est d'un degré inférieur. C'est pourquoi aussi, c'est sous une forme littéraire que Drieu exprime ce fantasme du retour aux origines.

L'homme peut, tant que les conditions physiques de la planète ne sont pas changées, échapper à la vieillesse en retournant à l'enfance.

[...]

Oui, pour empêcher la destruction lente que je vois en tous sens, pour arrêter l'évolution pernicieuse, je veux interposer une destruction immédiate, totale, qui ramène l'histoire à ses débuts. (JE, 152)

Au moyen d'un anthropomorphisme centripète, Drieu anatomise et réduit à une seule entité la pluralité des choses, passant de l'individuel au collectif et revenant ensuite refonder le tout en seul être humain. Or, au-delà de l'anthropomorphisme et de l'organicisme, Drieu pose une loi de la Nature (à laquelle il subordonne l'homme comme simple composante déviante)¹²⁹ :

C'est ainsi qu'après la fleur vient le fruit. La fleur n'était que naïveté et jouissance, mais le fruit qui pourtant n'ignore pas sa propre saveur, se sent près d'une mort qui avec lui menace toute la planète, toute la vie. Il élabore donc le nécessaire pour que la vie, réduite et concentrée, puisse

¹²⁹ « L'extraordinaire maléfice d'une extrême civilisation urbaine, c'est de faire oublier à l'homme aussi bien les dures lois de la Nature en général que de sa nature en particulier, lois qui se correspondent. » (*Écrits 1939-1940* dans MF, 215)

traverser la mort qui n'est jamais qu'une zone momentanée et se regonfle au-delà : dans le miroir intime, dans le microcosme du germe qui s'abandonnera bientôt aux pourritures fécondes, est gravée la figure durable et transmissible de la plante. Tel il advient de la patrie, elle n'est plus qu'un nom; mais ce nom jeté comme une graine dans l'Univers, renferme la force d'expansion éternellement renaissante d'une idée. (GM, 48)

Avec cette allégorie du fruit, Drieu montre l'exemple selon lequel une société ou un pays mourant peuvent se régénérer et se donner une nouvelle vie.

Il s'agit d'une renaissance par la mort qui introduit la philosophie des saisons dans laquelle l'automne représente la mort et le printemps la vie : « Le globe entier est un cimetière de pierres taillées. Ô printemps, reviens aussi souvent que tu peux et amoncelle tes légumes sur les vestiges de nos hivers. Automne, multiplie tes ardentes pourritures. Ô saisons, vous qui faites les ruines, défaites-les aussi. » (JE, 190) Drieu applique initialement cette logique de la Nature selon laquelle les civilisations mourantes sont l'annonce de celles à venir : « Les civilisations se fanaient comme les fleurs, mais elles lâchaient un fruit plein de graines. » (JE, 196) Mais cette philosophie des saisons a elle-même une limite de reproduction telle qu'en témoignent les analogies physiologiques de Drieu, chez qui la décadence en vient même à triompher du pouvoir de renaissance, car dans « une sorte de conception biologique de l'histoire des sociétés [celles-ci sont] condamnées à voir se tarir un jour leur capacité de renouvellement et leur sève créatrice »¹³⁰. La source de la vitalité étant limitée, les renaissances par les printemps finissent, après un certain temps, par épuiser le pouvoir des peuples à se régénérer : « C'est que la Nature n'a offert à chaque groupe d'hommes qu'une substance limitée. Quand cette substance a été consommée, ils ont vieilli. » (JE, 192) Drieu annonce aussi la fin d'un cycle de renouvellement qui permettait jusque-là de perpétuer l'Homme, à

¹³⁰ LOUBET DEL BAYLE, *op. cit.*, p. 67.

l'image de l'arbre qui se régénère au printemps ou du fruit pourrissant délivrant les graines d'une nouvelle vie. C'est que la décadence a atteint un tel stade qu'elle a fait dérailler cette logique naturelle et son engrenage, procédant à l'épuisement de ce mécanisme qui assurait jusqu'ici le renouveau humain : « Ce n'est plus le fruit d'une année qui pourrit ici ou là, tombé sur le sol; c'est l'arbre lui-même dont les racines flétries ne reçoivent plus le printemps. » (JE, 193) Ainsi, l'homme a tellement déchu, il a si profondément dévié des lois de la Nature qu'il a fini par épuiser la sève lui permettant de se régénérer, il s'est assuré de perdre la Vie même et il tend ainsi à s'effacer de la surface de la terre :

Ce n'est plus le corps des hommes, mais le corps de l'Homme même qui est poussière. L'Espèce s'achemine vers le cimetière des Espèces. Le cycle des saisons se tord et se brise. Et la source même de toute cette trompeuse immortalité, l'humide planète se roule dans la poudre des vieilles lunes. Ainsi, au milieu du désert, la source qui nourrissait l'oasis cède à la puissance des sables. (JE, 198)

Par la faute de tous les vices de cette civilisation complexe et avancée, la renaissance de l'Homme est à jamais compromise. Tel est le constat décadentiel de Drieu qui diagnostique ainsi et la fin de l'homme et la fin de l'histoire :

Toutes les fonctions sont arrivées à un tel degré de croissance, de complication et donc d'altération, qu'au-delà on ne peut présager que rupture. Et non seulement les fonctions évoluées qui donnent naissance à tout ce que nous appelons culture et civilisation : les arts et les sciences, mais les fonctions élémentaires même, celles qui semblent toujours constantes dans la vie de l'Espèce : la Nutrition, la Reproduction, la Guerre. (GM, 209)

Ce qui prédominait chez Drieu, c'était l'obscurité, le mur de la décadence contre lequel rien n'aura réussi à se dresser. La décadence se mesure toujours chez lui par comparaison avec une référence dépourvue des signes décadents et en opposition avec le présent. Ce passé de référence témoigne d'un homme en parfaite harmonie avec son temps, sans

aucune discordance entre lui et le modèle humain valorisé. Dans son idée de l'homme déchu, Drieu tend, par la nostalgie de l'âge d'or, à réattribuer à celui-ci les qualités uniquement par le retour du monde perdu. Pour lui, l'âge d'or est principalement le Moyen Âge, puisqu'il regroupe toutes les qualités de la jeunesse et de la vitalité, et ce en toutes choses : « Le Moyen Âge a été une magnifique époque de jeunesse. Cette jeunesse a triomphé non seulement dans les mœurs, mais dans les arts, la poésie, la philosophie, la religion. Étant une époque de jeunesse, c'est une époque de force physique. » (NPCS, 9)

La mythologie de la catastrophe qu'entretient Drieu est nourrie par la longueur de la Chute et la profondeur abyssale des siècles dégénératifs qui le séparent de l'âge d'or : « Le présent est odieux en ce qu'il est une étape de la dégradation d'un modèle d'origine valorisé comme un temps béni, un paradis perdu sous les coups de la modernité [...] tel pleure le temps des cathédrales, tel autre la belle ordonnance du Grand Siècle, voire l'ordre napoléonien... L'important est de comprendre que l'harmonie ancienne entre les hommes et la nature, entre les hommes et le divin, entre les hommes entre eux, a été brisée. »¹³¹

Ainsi, il y a une fin au temps, l'écoulement de celui-ci étant au bout du compte fatal à la vie et à ses formes de renouvellement. Le mythe du progrès est aussi remis en question car il a entraîné une séparation entre le corps et l'esprit de l'homme.

¹³¹ WINOCK, *op. cit.*, p. 104.

La décadence dans le roman

Dans ce roman de 1929, *Une femme à sa fenêtre*, trois compagnons Margot, Malfosse (deux personnages décrits comme emblématiques d'une bourgeoisie décadente) et Boutros (un communiste en cavale incarnant l'idée de l'action comme celle de la révolution) effectuent un voyage en auto à travers la Grèce. Sans que cela soit le sujet central du roman de Drieu, on retrouve en filigrane l'idée de la décadence. La découverte du paysage grec permet à Drieu de revenir sur une de ses époques de référence et de préciser, sous le couvert du romanesque, son idée de la décadence des civilisations en opposant la Grèce actuelle à la Grèce antique. En quelques pages, l'auteur réussit à imbriquer en un seul sentiment les différentes formes de la décadence que je tente d'analyser dans ce chapitre.

Cette terre avait perdu toute sa force. Chacune de ces plaines mal cultivées, frangées de marécages, était une aire épuisée et vide, où dès longtemps on avait battu toute la moisson; aucun regain ne semblait possible. Il ne restait que poussière sur un sol bosselé, pourriture dans le creux. Les montagnes même semblaient des troupeaux domestiques qui rôdaient perdus autour des foyers désertés. Retombés à la liberté d'avant l'homme, elles erraient sans plus savoir trouver leur provende, l'échine maigre. Et pourtant tout ce qui demeurait dans ce paysage c'était cette ligne qu'elles faisaient dans le ciel, flétrie, mais exquise. [...] « Cette terre est brisée. C'est une ruine, aussi bien que les travaux de l'homme dont elle porte encore quelques traces comme le fragment d'un collier arraché. Ces montagnes ont été dépouillées, écorchées jusqu'à l'os; avec la racine de l'arbre on a arraché toute la motte de l'humus. Il est impossible de croire que l'Attique, si modeste qu'elle fût en son temps, ait toujours été aussi exsangue et aussi chauve. J'imagine qu'inafailliblement les innombrables siècles de la préhistoire, ignorants des pieds et des mains de l'homme, avaient accumulé dans les replis du terroir un suc plus généreux que ce jus de tabac qui contente à peine la lésine des chèvres, aujourd'hui. [...] Cette terre fut traversée quelques heures par une civilisation, qui l'a laissée inerte, vidée à jamais. L'Esprit est comme don Juan qui laisse derrière lui des corps assouvis jusqu'à la mort. Qu'on ne regarde plus ce sol, qu'on en parle plus. Vienne la mort totale. J'aperçois dans ce fond un marécage qui

rejoint la pourriture originelle : tant mieux, qu'il élargisse sa plaie sincère. Alors de nouveau dans la fermentation livrée à elle-même, les germes fourmilleront. Je suis altéré comme la terre, altéré de morts et de renaissances. Demain ce sera la moelle de la planète elle-même qui se desséchera. [...] » (UFF, 159)

La comparaison entre la Grèce actuelle et la Grèce antique se fait au détriment de la première, le narrateur constatant l'épuisement d'une terre qui n'a plus rien à offrir après qu'on l'eut consommée jusqu'à en épuiser ses sucs vitaux. Quittant le sol grec désormais infertile, le narrateur pose un regard similaire sur les montagnes qui pourtant ne peuvent se comparer à un même niveau et selon les mêmes critères de décadence. Pourtant, là encore, grâce à cette constatation de la ligne « flétrie » que les montagnes laissent dans le ciel, nous sommes – par l'usage du vocabulaire, et non pas par la simple tournure poétique – dans une perspective organique de la pierre qui se fane, les montagnes étant dépouillées de leur fraîcheur d'autrefois. Sans changer de sujet, nous passons du narrateur au personnage de Michel Boutros, le communiste aventurier qui inspire l'élan vital dans le roman. Boutros continue dans la même perspective que le narrateur, mais en adoptant un ton plus catastrophique. En songeant aux montagnes et à la terre, le monologue intérieur de Boutros s'inscrit dans la continuité du constat du narrateur, ce qui tend à rapprocher ces deux perspectives de la pensée de Drieu. Ainsi, terre et montagnes ont perdu leur capacité d'engendrer la vie, de même qu'elles sont elles-mêmes perçues comme ayant épuisé la vie à la racine. Boutros remonte jusqu'à la préhistoire pour inscrire le plus hautement possible dans le temps un point sur cette ligne, moment duquel il tracera ensuite la pente négative qu'empruntera la vie jusqu'à son extinction au temps présent. Boutros laisse entendre toutefois qu'une civilisation grandiose a épuisé le suc vital de cette terre, s'y abreuvant pour puiser la force d'accomplir la Grèce antique,

perçue comme l'apex des civilisations. Selon lui, cette civilisation toucha au paroxysme ultime de la vie mais épuisa au passage la force et l'énergie qui la constituèrent pour ne laisser derrière que des sociétés essouffées et au potentiel diminué. Dans une perspective cyclique, Boutros appelle ainsi à l'accélération du processus d'anéantissement et de putréfaction qu'il voit tout autour de lui pour donner une renaissance au spectacle ambiant d'une mort lente qui l'accable.

On retrouve aussi dans ce roman une fine description de la décadence de l'homme, ou plus précisément du bourgeois décadent des villes par rapport à l'homme d'un passé révolu en parfaite harmonie avec la nature :

Boutros dut arrêter la voiture pour laisser couler un troupeau de moutons noirs qui s'avancait dense et hagard, sur milles pattes cassantes. Les pâtres les saluèrent avec une noble bonté qui fit honte à ces trois voyageurs, habitués à toutes les grossièretés de nos villes. Ces hommes étaient superbes : grands et velus. Leurs yeux étaient bleus; leur peau cuite apparaissait aussi à travers le poil fauve de leur barbe courte comme la pierre relavée par l'eau du ruisseau à travers la broussaille. Sans chapeau, vêtus d'étroits sayons de toile grise, de braies lacées, ils étaient parfaitement déliés et maniaient en riant la houlette et les pipeaux de la légende d'or. Boutros, penché sur son volant, frémissait de tout son corps et de tout son esprit, comme s'il allait les reconnaître. En embrayant, il secoua pourtant la tête : « Ce ne sont pas les mêmes hommes. Les Hellènes sont morts. Ceux-ci, c'est quelque invasion survenue trop tard. Ils sont là et ils ne peuvent rien faire de cette contrée qui a fait son temps comme d'une femme qui a été trop aimée, leur santé est sans effet. » (UFF, 162)

Derrière la description physique des pâtres, qu'on devine en parfaite harmonie avec la nature et dont la santé apparente en résulte, se trouve aussi l'opposition, d'une part, de la ville et des bourgeois décadents et d'autre part la terre et la nature. Au-delà de cette critique anatomique se trouve aussi une critique morale : la « noble bonté » vis-à-vis le mode de vie bourgeois, fait de faux-semblants recouvrant ces « grossièretés » des villes qui composent ce qu'on appelle le monde civilisé ou la civilisation avancée. Boutros, en

regardant les pâtres grecs, semble reconnaître en eux pendant un instant l'idéal auquel il aspire, un idéal qui remonte justement aux hommes de la Grèce antique, ce que Boutros appelle justement les Hellènes pour les distinguer des autres époques de l'histoire de la Grèce. Or, c'est là une illusion passagère pour Boutros, car ces qualités idéales qui se manifestent encore sur un plan individuel chez les pâtres en question tel que le remarque Boutros, ne sont plus le reflet de la civilisation et de l'époque les ayant inspirées. Ainsi, après avoir brièvement décrit dans un cas isolé ce que serait l'homme idéal, Boutros en vient à reléguer cette apparition à un passé définitivement révolu qui ne peut plus s'exprimer à grande échelle dans le présent.

« "Je ne peux pas, je ne peux pas m'abandonner à la nostalgie de ce qui est fini." »

(UFF, 164) affirme Boutros peu après la rencontre avec les pâtres. Quant à la question de Malfosse, qui lui demande s'il n'aimerait pas voir l'Acropole, ou l'affirmation de Margot, qui croit discerner « qu'au fond le Parthénon [lui] est indifférent », Boutros développe son argument déjà évoqué, mais en le reliant à l'architecture :

– Le courage devant la tentation, c'est de la fuir, continua-t-il. Je ne veux pas être tenté d'aimer ce qui n'est plus, ce qui est irrémédiablement perdu pour moi. Ce serait un vice épouvantable, n'est-ce pas, que d'aimer une femme morte ? Eh bien ! le Parthénon, comme les églises d'Occident, c'est une momie embaumée par le temps. La beauté que nous lui voyons n'est pas celle de sa jeunesse.

– Mais, dit Margot [...] je sens au contraire une vie extraordinaire quand je suis sur l'Acropole.

– Est-ce que les pensées dont vous avez besoin tous les jours, vous pouvez les tirer de l'Acropole ? Votre idée de l'amour, par exemple, peut-elle se reposer sur ce système de lignes qui convergent vers un point pour nous à jamais perdu. C'est ainsi que j'ai visité les églises de France et d'Allemagne, je n'y ai pas trouvé de réponse aux interrogations pressantes de mon siècle qui est le vôtre. Tenez, il y a un endroit qui m'a troublé plus que tout autre, c'est Vézelay. Je suis certain que c'est un de ces endroits où gît le secret de ce qu'a été l'Europe, où l'on pourrait saisir sa raison d'avoir été. Et on la saisit. Mais à quoi bon ? C'est une raison qui ne peut plus nourrir nos jours. Oui, là, moi aussi, j'ai senti la vie; j'ai senti que la

vie était passée par là, mais qu'elle était passée. Cette verte campagne de Vézelay est aujourd'hui un désert pareil à ce désert où nous déjeunons. Je me sens ici comme un homme qui retourne à un lieu où il a aimé; mais le même amour ne peut renaître. Où est la vie maintenant ? C'est là le sentiment qui me poigne et qui me réveille quand je me sens prêt à me laisser aller au sommeil, à me coucher sur une beauté morte pour tenter un amour impossible, qui est contre la Nature, qui est contre le Temps.

[...]

– Ce que vous appelez la beauté, grogna encore Boutros, la beauté, c'est la vie morte. Vous sentez la beauté du Parthénon, mais les hommes qui ont fait le Parthénon ne s'occupaient pas de sa beauté, ils faisaient seulement une maison dont ils avaient besoin pour y abriter ce qu'ils avaient de plus précieux, leur déesse et leurs trésors, l'idée qui leur permettait d'expliquer la vie et donc de vivre, et leurs moyens de vivre. La beauté leur fut livrée en surcroît, selon la justice, en raison de l'exacte économie avec laquelle ils avaient accordé leur idée et leurs moyens. Est-ce cela pour vous aujourd'hui ? Le Parthénon, est-ce votre maison ? Non, c'est celle des morts où vous n'avez le droit ni le pouvoir de vous asseoir. Le Parthénon ne peut me donner qu'une leçon : lui tourner le dos pour essayer de faire quelque chose d'aussi fort.

[...]

Depuis le Parthénon, d'autres hommes ont fait les cathédrales; on peut bien faire encore autre chose ailleurs. En Amérique, peut-être. Je vous dis que la beauté, cela n'apparaît qu'après-coup, quand tout est fini. Pendant que des hommes vivants l'atteignent, on ne la voit pas, et eux-mêmes ils ne sentent de façon sûre que leur santé, qui les fait agir. (UFF, 169-172)

Ce n'est pas un procédé inhabituel ou rare chez l'auteur que de se dédoubler et d'établir un dialogue dans lequel il présente, d'un côté, ses arguments, et d'un autre côté, une faible opposition de laquelle il finit par triompher avec peu d'effort. Ce procédé lui permet même d'aller au-delà du potentiel du monologue ou de la description. Dans la longue citation qui précède, les vestiges architecturaux de la Grèce antique permettent à Boutros de contredire Margot sur le plan de la vie, Boutros indiquant par une analogie physiologique qui prend ici une tournure vaguement nécrophile que l'âge avancé de ces monuments les dépouille de la beauté de leur jeunesse. Qui plus est, les constructions admirées par Margot ne sont pas pour Boutros pertinentes à leur temps n'étant plus qu'un anachronisme architectural, soit le restant d'une splendeur qui leur est interdite puisqu'ils

n'y ont pas contribué. La beauté de ces majestueux ouvrages architecturaux n'en fut jamais le but, mais la récompense méritée par ceux qui s'attelèrent à un si noble et fervent effort pour exprimer leur force vitale en tant que civilisation. Ces monuments reflètent la vitalité du peuple les ayant érigés, ils témoignent par leur vieillesse d'une jeunesse qui appartient au passé; en aucun cas, ils ne témoignent du présent. Dans le présent, le bourgeois décadent admire en esthète une beauté morte, comme le répète Drieu, qui martèle comparaisons et allusions macabres pour que personne ne puisse se réclamer de ce qui n'est plus. Au contraire, affirme Drieu derrière le personnage de Boutros, il faut laisser mourir ce qui ne peut renaître. Le seul sentiment que le Parthénon inspire à Boutros, c'est une urgence de s'en détourner pour déployer sa force à l'érection d'un équivalent qui puisse être de son temps, pour accomplir le grandiose dans le présent. Tout cela n'est évidemment pas sans rappeler le projet politique du personnage de Boutros, qui recherche lui-même par le communisme à ériger une nouvelle civilisation.

En conclusion, la laideur que laisse entrevoir la décadence chez Drieu parvient à créer, par opposition, une cité idéale. Ainsi, la décadence remonte toujours vers des origines entrevues avec un optimisme illusoire, car pour Drieu l'époque pleurée est un passé fait de guerres et croisades, loin des famines et des maladies, une époque où la qualité d'un homme se mesure par la force et les prouesses chevaleresques sur les champs de bataille. Il est question d'un passé de grandeurs condensées, enlignées les unes à la suite des autres, sans le répit lent et en apparence immobile du temps.

Conclusion : un État dans l'état d'esprit

Tout peut arriver, tout est possible et vraisemblable. Le temps et l'espace n'existe pas. Sur un fonds de réalité insignifiant, l'imagination brode et tisse de nouveaux motifs : un mélange de souvenirs, d'expériences, d'inventions, d'absurdités et d'improvisations. Les personnages se divisent, se doublent et dédoublent, s'évaporent, se condensent, se dissolvent et s'agrègent. Mais une conscience les domine tous, celle du rêveur.¹³²

Dans la préface de *Avec Doriot*, recueil de textes publiés en volume et qui avait précédemment paru dans *L'Émancipation Nationale* du Parti Populaire Français auquel il avait adhéré en juin 1936, Drieu justifie ainsi la pertinence de sa démarche : « Je publie ces articles en volume, au bout d'une année, parce que Jacques Doriot et nos camarades estiment que j'y ai souvent marqué de façon exacte l'esprit du parti. » (AD, 7) Cela semble rendre justice à Drieu qui se refuse, même en adhérant enfin à un parti qu'on peut qualifier de fasciste, de s'identifier avec le programme de celui-ci, préférant l'air fasciste plutôt qu'un programme fixé : « Je dis : l'esprit. (Il s'agit d'esprit, avant qu'il s'agisse de programme.) » (AD, 7) La différence qui semble apparaître au détour de ces justifications prudentes d'un certain engagement est que l'écrivain ne refuse plus le programme, l'institution ou l'incarnation d'un fascisme avéré, mais il le subordonne à ce qui doit prédominer, soit l'esprit fasciste :

Ce n'est pas ce qui compte [écrit Drieu en se référant au programme]; ce qui compte c'est l'esprit du parti qui tient le programme en main. (AD, 7)

Un programme, nous en avons un, aussi réfléchi et détaillé que possible. Mais le programme, c'est pour demain. Pour aujourd'hui c'est la lutte. Une lutte où chaque instant compte, une lutte qui a pour enjeu la vie de la France. (AD, 11)

¹³² STRINDBERG, August (2006), *Le songe*, (Paris : L'Arche) p. 98.

Les programmes, selon Drieu, doivent être animés d'un esprit qui puisse soulever, et non pas seulement administrer et organiser un statu quo basement matériel à la portée de tous les autres partis. Drieu renforce cet ordre entre le programme et l'esprit en faisant appel à la population : « ne nous demandez pas d'abord quel est notre programme; mais, quel est notre esprit ? » (AD, 8) Et Drieu d'enchaîner dans *Avec Driot* avec une définition succincte de cet esprit du P.P.F. en se dérochant à la tâche par l'usage du ton prophétique que lui dictait non seulement sa propre philosophie, mais aussi les événements européens de l'avant-guerre : « L'esprit du Parti Populaire Français est un esprit de vie et d'action, de rapidité. La France n'a pas une minute à perdre. Les événements vont vite en Europe autour d'elle, et ils vont vite chez elle. [...] Le Parti Populaire Français existe, avant tout, pour redresser une nation qui se laisse envahir par des propagandes, qui se laisse embrouiller par le jeu des idéologies étrangères. » (AD, 8) Et le programme du P.P.F. ne peut s'accomplir que par la destruction du modèle actuel décrié par Drieu, préalable absolu pour la construction à venir : « nous voulons changer, et changer profondément, tout le système politique, social, économique de ce pays » (AD, 72). C'est dire qu'avant toute chose, on doit faire table rase pour refonder la France. Il faut donc pour Drieu effacer les moindres signes de la réalité ambiante pour permettre de restaurer ce que j'appelle un État dans l'état d'esprit, soit le modèle d'une Cité dont l'existence est réelle – à force d'obsession, tel qu'en témoigne ce mémoire –, mais confinée dans un imaginaire envoûtant dont les projets se heurtent sans cesse à l'infaisabilité de cette Cité avec ses nouvelles cathédrales et sa jeunesse virile, sportive et guerrière. En résulte une alternance entre l'engagement et la désillusion dans le cheminement de Drieu qui a été d'abord tenté par la Russie communiste dans sa jeunesse;

ensuite par les totalitarismes, notamment le nazisme sous l'Occupation qui pouvait, selon lui, faire table rase et restaurer surtout en France un modèle tendu comme celui de l'Occupant; et, enfin, qui a perdu ses illusions vis-à-vis les acteurs fasciste et nazi du trio totalitariste. Drieu se retournera dans les deux dernières années de sa vie vers le stalinisme, alors même qu'il plongera dans une étude de l'histoire des religions, ce qui en dit long sur sa quête et l'impossibilité de la réalisation d'une eschatologie terrestre.

Selon Marie Balvet, l'adhésion de Drieu au fascisme se fait aussi sur un autre point qui est commun à l'auteur et au mouvement politique, soit celui d'une certaine irrationalité qui permet de jeter un pont par-dessus les différences pour ne voir enfin que les ressemblances :

les hésitations, les confusions qu'opère Drieu, son attirance et ses dérobades à l'égard du fascisme, dont on peut trouver la trace tout au long de l'œuvre romanesque et politique, constituent la part d'irrationalité qui le conduit précisément à rejoindre le camp fasciste.¹³³

« Après avoir lu ce récit, écrit Drieu dans *Socialisme fasciste*, on peut imaginer que j'aie trouvé de grandes satisfactions dans l'air fasciste. Mon ondoisement s'y trouve à son aise et s'y justifie. » (SF, 235) Drieu ne parlant pas le langage des politiques, le terrain lui est resté libre. Or, l'auteur de *Socialisme fasciste* demeure en dehors de la politique pour la simple et bonne raison qu'il y a une irrationalité dans son discours, lequel peut se laisser appréhender selon diverses catégories qui ne sauraient toutefois saisir la nature illusoire du fascisme rochellien. Ce côté insaisissable, tel qu'ont tenté de le mettre en valeur les pages qui précèdent, c'est le refus de l'institution fasciste pour le plaisir de la pureté

¹³³ BALVET, Marie (1984), *Itinéraire d'un intellectuel vers le fascisme : Drieu La Rochelle*, (Perspectives critiques; Paris : Presses Universitaires de France) p. 231.

idéologique, qui se fait ici fantaisie. Il y a une divagation sensuelle dans le fascisme rochellien qui ne saurait se commettre devant un réel exemple.

Mais me suis-je donc enfin enchaîné, moi l'intellectuel ? Voire. Le fascisme comme tendance c'est une chose; mais les formes particulières et inévitablement triviales que montre le fascisme ici et là, c'en est une autre. Je travaillerai peut-être, j'ai sans doute travaillé déjà à l'établissement d'un régime fasciste en France, mais je resterai libre vis-à-vis de lui demain comme hier. Ma fatalité d'intellectuel, qui m'aura mêlé intimement à la conception, me séparera dès la mise au monde, dès les premiers pas du nouveau régime dans le siècle. (SF, 235)

Le fascisme rochellien articule ainsi trois illusions majeures : le projet fasciste fantasmé comme avenir, la lecture fantasmée de la réalité en cours et une relecture fantasmée d'un passé mythique, qui inspire la première illusion.

Drieu reconnut lui-même qu'en son cas, il y eut, dès le tout début de son activité littéraire, vingt ans plutôt, une identité fasciste : « Sous mon premier veston, portant les idées passionnées d'*Interrogation* (1917), le recueil de mes poèmes de guerre, j'étais tout à fait fasciste sans le savoir. » (SF, 220)

À un présent que Drieu diagnostique décadent et dénaturé, il oppose un projet fasciste qui, sans être un retour en arrière, veut restaurer les qualités d'un passé légendaire. Il est question d'un sursaut total, « une pure théocratie où le spirituel et le temporel enfin se confondent. C'est la grande réaction qu'a connue déjà la Rome Impériale. [...] La liberté est épuisée, l'homme doit se retremper dans son fond noir. » (SF, 102) Une fois cet isolement et ce balancement brisés, une fois la solitude et l'individualisme évacués en même temps qu'une liberté sans substance, l'homme nouveau, libéré des mécanismes du présent, pourra rejoindre le mythe : « l'homme a besoin d'autre chose aujourd'hui que d'inventer des machines. Il a besoin de se recueillir,

de chanter et de danser. Une grande danse méditée, une descente dans la profondeur. »
(SF, 103)

C'est un projet de restauration avant tout spirituelle que Drieu voit autant en Allemagne, en Italie qu'en Russie, malgré l'écart abyssal entre ces trois régimes dont le côté réel, matériel et brutal semble lui déplaire.

Quelle différence entre mussolinisme ou hitlérisme et stalinisme ? Aucune. Des élections brusquées selon la méthode napoléonienne. Une camarilla éternelle. Le machiavélisme le plus vulgaire. Et pourtant un renouvellement de la vie humaine : ces grandes fêtes, cette perpétuelle danse sacrée de tout un peuple devant l'autel d'une idée muette et ambiguë, devant une face divinisée. (SF, 112)

Ainsi, sans nuancer trop la politique et la situation sociale de tous les jours de ces régimes, Drieu en retire la puissance de soulèvement du spectacle fasciste, l'élan révolutionnaire. Ce même soulèvement de la masse d'individus isolés, Drieu le recherche dans la guerre avec ses premières poésies au lyrisme martial dépassé ainsi que dans le fantasme du guerrier.

Une des ambiguïtés du fascisme rochellien, parmi tant d'autres, est sa nature spirituelle, malgré l'incessant appel à l'action. L'absence de plan concret et la poéticité avec laquelle se définit le fascisme rochellien éloignent Drieu de tout projet politique réel. D'un fascisme avéré, Drieu n'a qu'une vague vision de loin, un sentiment flou : « Notre seule plénitude, c'est une civilisation vue de loin, où les joies et les chagrins se mêlent. Il n'en reste que le dessin. Tout est dans le dessin. » (SF, 104)

C'est dire qu'il y a une logique interne au fascisme rochellien, comme identité et comme mécanique biologique propre. Je ne peux justifier Drieu, car on ne peut justifier l'irréel comme on ne peut justifier le rêve au réveil et le simple fait de tenter d'y toucher le chasse à jamais. L'État rêvé ne subsiste que lorsque la logique est suspendue. La

logique, la rationalité du fascisme de Drieu est malgré tout une forme littéraire réussie, esthétiquement réussie, voire séduisante. L'incohérence, c'est son déplacement dans le réel, sa tentative d'incarnation ratée, sa basse forme politique. L'expression littéraire parvient encore à une certaine sympathie de son État intérieur, que ses déclarations fascistes trahissent et salissent.

Après avoir avancé dans l'introduction du présent mémoire l'idée d'un fascisme présent dans le fictif et le littéraire, je souligne que cet espace fictif n'est pas créé uniquement à des fins artistiques. L'œuvre littéraire de Drieu, derrière l'écran du fictif comme de l'autofiction qui bloquent et déroutent les critiques, dépeint plus clairement la nature du fascisme rochellien. L'œuvre littéraire éclaire la prise de position politique de Drieu car, fiction oblige, le lecteur admet les faits de facto pour la poursuite du récit : le politique déclare et encadre le fascisme de Drieu, mais le littéraire fournit les nuances, le tableau vivant. Une fois la garde du lecteur baissée, il est facile pour Drieu de proposer un idéal fasciste à l'abri des critiques en illustrant et en démontrant sans grande contrainte le bien-fondé de son modèle. L'extrémisme et l'acuité de son fascisme sont paradoxalement plus exposés dans son œuvre littéraire que dans ses récits plus politiques. Drieu est ainsi plus fasciste dans la *Comédie de Charleroi* que dans *Socialisme fasciste*, car l'illustration chez lui est plus forte que l'argumentation, voire mieux adaptée par sa forme au fascisme de l'auteur. À la suite de l'expérience de la Grande Guerre, Drieu entrevoit clairement l'impossibilité de la guerre rêvée telle qu'en témoigne *Socialisme fasciste* et prend position contre la guerre réelle. Toutefois, dans sa production littéraire surtout, l'image de la guerre éternelle persiste, puisque le fictif semble délester l'auteur de l'impossibilité de maintenir un seul discours sur la guerre : l'essayiste contre l'horreur

de la guerre moderne, le romancier nostalgique de la guerre éternelle. Le désir guerrier précédant l'expérience réelle de la guerre ne se métamorphose pas en pacifisme avec la désillusion, mais se réoriente vers ses premières origines : la guerre comme supramonde défiant la réalité décriée. Cela explique la poursuite du thème qui allie critique de la guerre moderne et un éloge de la guerre idéale que l'on nommera la guerre éternelle, faisant référence au statut qui définit la guerre comme état naturel et sain du monde perdu. Le fascisme littéraire est ainsi plus limpide que le fascisme politique (le premier passant sous les radars), différence majeure qui sépare l'utopie première de son impossible incarnation, différence entre le monde rêvé de la société future et l'impossibilité de celle-ci dès la planification concrète qui, tel que le démontre Drieu dans sa prise de position politique, est insoutenable et irréalisable. En se déclarant fasciste, Drieu a démontré l'infaisabilité même de son projet.

En étudiant l'œuvre de Drieu, c'est bien la nature du fascisme dans ce qui m'apparaît son essence que j'ai tenté de saisir, c'est-à-dire l'esprit fasciste à travers un seul cas. Le fascisme n'est ainsi pas seulement réactionnaire (ce qu'il est par contextualisation historique), mais il relève et appartient à un courant de pensée plus large, voire universel et intemporel. Le fasciste pourrait aussi exister par lui-même : son modèle de l'homme a eu à travers les temps et les continents des formes d'existence où sa définition était paradigmatique, où son idéologie était légitime et admise en tant que telle... car le fascisme comme esprit est pré-politique et ne requiert pas les institutions pour exister, car c'est une manière d'être et de sentir. Le fascisme est une identité propre, unique au fasciste, mais d'un esprit commun fasciste, commun dans la manière d'être et de ressentir. Les écrits de Klaus Theweleit abondent en ce sens : « Le fascisme est un

mode de production de la réalité [...] pas une question de forme de gouvernement ou de forme d'économie, ou d'un système quel qu'il soit. »¹³⁴ L'homme fasciste, soit l'homme à l'esprit fasciste, se réfugie dans la mystique où il puise la force de résister au relativisme et à la dissolution. Toutefois, il y a un certain fascisme de départ, qui, à un moment donné, rencontre une réalité qui ne plie pas naturellement à son sentiment du monde. Le fasciste recrée alors un État, avec une capitale de la beauté. Mais cet État est intérieur, sa transposition dans le monde réel ne passe pas... cela renvoie le fasciste à ses convictions et les renforce : la réalité actuelle est décadente puisqu'elle ne se conforme pas à sa conception du monde. Par conséquent, le fasciste construit en lui-même, loin des regards, le monde rêvé : des ruines il restaure les cathédrales et y prie en cathare. Si tout se vaut, ce monde ne serait ni pire ni meilleur. En attendant l'heure glorieuse de la Restauration, le fasciste se referme sur lui-même, son idée du monde est une vision douce mais il ne la partage plus, il y reste fidèle et il l'habite en pensée : c'est ce que j'appelle un État dans l'état d'esprit.

¹³⁴ THEWELEIT, Klaus cité (et traduit par) in LITTELL, Jonathan (2008), *Le sec et l'humide: une brève incursion en territoire fasciste*, (L'arbalète; Paris : Gallimard) p. 34.

Bibliographie

- ARON, Robert (1955), *Histoire de Vichy, 1940-1944* (Paris: Arthème Fayard)
- BALVET, Marie (1984), *Itinéraire d'un intellectuel vers le fascisme: Drieu La Rochelle*, (Perspectives critiques; Paris: Presses Universitaires de France)
- BENJAMIN, Walter (2003), *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique* (Paris: Allia)
- BERSTEIN, Serge (1975), *Le 6 février 1934*, (Collection Archives; Paris: Gallimard/Julliard)
- BERSTEIN, Serge (dir.) (1999), *Les cultures politiques en France* (L'Univers historique; Paris: Seuil)
- BERSTEIN, Serge (2004), *Démocraties, régimes autoritaires et totalitarismes de 1900 à nos jours* (Collection Carré Histoire; Paris: Hachette)
- BERSTEIN, Serge
MILZA, Pierre (2009), *Histoire de la France au XX^e siècle I. 1900-1930* (Collection Tempus; Paris: Perrin)
- BERSTEIN, Serge and MILZA, Pierre (2009), *Histoire de la France II. 1930-1958* (Collection Tempus; Paris: Perrin)
- BURRIN, Philippe (1986), *La dérive fasciste: Doriot, Déat, Bergery. 1933-1945* (L'Univers historique; Paris: Seuil)
- (2000), *Fascisme, nazisme, autoritarisme* (Points/Histoire; Paris: Seuil)
- CARROLL, David (1995), *French literary fascism: nationalism, anti-semitism and the ideology of culture* (Princeton: Princeton University Press)
- CIORAN, E. M. (1952), *Syllogismes de l'amertume* (Idées; Paris: Gallimard)
- (1979), *Écartèlement* (Paris: Gallimard)
- (1990), *Sur les cimes du désespoir*, (Méandres; Paris: L'Herne)
- DRIEU LA ROCHELLE, Pierre (1917), *Interrogation* (Paris: Gallimard)
- (1920), *Fond de cantine* (Paris: Gallimard)

- (1927), *La suite dans les idées* (Paris: Au sans pareil)
- (1927), *Le jeune européen* (Paris: Gallimard)
- (1928), *Genève ou Moscou* (Paris: Gallimard)
- (1929), *Une femme à sa fenêtre* (Paris: Gallimard)
- (1934), *La comédie de Charleroi* (Paris: Gallimard).
- (1934), *Socialisme fasciste* (Paris: Gallimard)
- (1937), *Avec Doriot* (Paris: Gallimard)
- (1941), *Notes pour comprendre le siècle* (Paris: Gallimard)
- (1943), *Chronique politique, 1934-1942* (Paris: Balzac)
- (1944), *Le Français d'Europe* (Paris: Gallimard)
- (1964), *Sur les écrivains* (Paris: Gallimard)
- (1964), *Mesure de la France* (Paris: Grasset)
- (1992), *Journal, 1939-1945*, (Témoins; Paris: Gallimard)
- GROVER, Frédéric J. (1979), *Drieu La Rochelle, 1893-1945: vie, oeuvres, témoignages* (Idées; Paris: Gallimard)
- HAMILTON, Alastair (1973), *L'illusion fasciste: les intellectuels et le fascisme, 1919-1945* (La suite des temps; Paris: Gallimard)
- HANREZ, Marc (1993), 'Drieu, le poète au départ', *Drieu La Rochelle, écrivain et intellectuel: actes du colloque international organisé par le centre de recherche « Études sur Nimier »* (Paris: Presses de la Sorbonne nouvelle),
- HINES, Thomas M. (1978), *Le rêve et l'action: une étude de L'homme à cheval de Drieu La Rochelle* (Columbia (South Carolina): French Literature Publications Company)
- HURT, Joseph (1993), 'L'engagement de Drieu et la structure du champ littéraire de l'entre-deux-guerres', *Drieu La Rochelle, écrivain et intellectuel: actes du colloque international organisé par le centre de recherche « Études sur Nimier »* (Paris: Presses de la Sorbonne nouvelle),

- KUNNAS, Tarmo (1972), *Drieu La Rochelle, Céline, Brasillach et la tentation fasciste* (Paris: Les Sept couleurs)
- (1982), 'Drieu et Nietzsche', in Marc HANREZ (ed.), *Pierre Drieu La Rochelle* (Cahiers de l'Herne; Paris: L'Herne)
- LACROIX, Michel (2004), *De la beauté comme violence: l'esthétique du fascisme français, 1919-1939*, (Socius; Montréal: Presses de l'Université de Montréal)
- LEIBOVICI, Solange (1994), *Le sang et l'encre, Pierre Drieu La Rochelle: une psychobiographie* (Amsterdam: Rodopi)
- LÉVY, Bernard-Henri (1981), *L'idéologie française* (Paris: Grasset)
- LITTELL, Jonathan (2008), *Le sec et l'humide: une brève incursion en territoire fasciste*, ed. Thomas Simonnet (L'arbalète; Paris: Gallimard)
- LOUBET DEL BAYLE, J. L. (1981), *Politique et civilisation: essai sur la réflexion politique de Jules Romains, Drieu La Rochelle, Bernanos, Camus, Malraux* (Toulouse: Presses de l'Institut d'Études Politiques de Toulouse)
- MÉCHOULAN, Éric (2005), *Le crépuscule des intellectuels: de la tyrannie de la clarté au délire d'interprétation* (Nouveaux Essais Spirale; Québec: Nota Bene)
- MILZA, Pierre (1987), *Fascisme français: passé et présent* (Champs; Paris: Flammarion)
- MOSSE, George L. (2003), *La révolution fasciste: vers une théorie générale du fascisme* (Paris: Seuil)
- PAXTON, Robert O. (1997), *La France de Vichy 1940-1944* (Points/Histoire; Paris: Seuil)
- (2004), *Le fascisme en action* (Paris: Seuil) 435.
- REBOUSSIN, Marcel (1980), *Drieu La Rochelle et le mirage de la politique* (Paris: A.-G. Nizet) 166.
- RÉMOND, René (1982), *Les droites en France*, (Collection historique; Paris: Aubier Montaigne)
- (2003), *Le siècle dernier 1918-2002*, (Histoire de France; Paris: Fayard)
- SAUMADE, Frédéric (2003), *Drieu La Rochelle: l'homme en désordre*, ed. Pierre-André Taguieff (Paris: Berg International)

- SÉRANT, Paul (1959), *Le romantisme fasciste: étude sur l'oeuvre politique de quelques écrivains français* (Paris: Fasquelle)
- SOUICY, Robert (1979), *Fascist intellectual : Drieu La Rochelle* (Berkeley/Los Angeles: University of California Press)
- (1989), *Le fascisme français: 1924-1933* (Politique d'aujourd'hui; Paris: Presses universitaires de France)
- (2004), *Fascismes français ? 1933-1939 Mouvements antidémocratiques* (Mémoires; Paris: Éditions Autrement)
- STERNHELL, Zeev (1978), *La droite révolutionnaire: les origines françaises du fascisme, 1885-1914* (Points/Histoire; Paris: Seuil)
- (1987), *Ni droite ni gauche: l'idéologie fasciste en France* (Historiques; Bruxelles: Complexe)
- STERNHELL, Zeev (dir) (1994), *L'éternel retour: contre la démocratie l'idéologie de la décadence* (Paris: Presses de la fondation nationale des sciences politiques)
- STERNHELL, Zeev, SZNAJDER, Mario, and ASHERI, Maia (1989), *Naissance de l'idéologie fasciste* (Paris: Fayard)
- STRINDBERG, August (2006), *Le songe*, trans. Marthe Segrestin (Paris: L'Arche)
- TSUNETOMO, Yamamoto (2005), *Hagakure: écrits sur la voie du samouraï* (Paris: Budo)
- VUILLEMIN, Jules (1949), *L'être et le travail: les conditions dialectiques de la psychologie et de la sociologie* (Paris: Presses universitaires de France)
- WINOCK, Michel (1982), *Édouard Drumont et Cie.: antisémitisme et fascisme en France* (Paris: Seuil)
- (1982), *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France* (Points/Histoire; Paris: Seuil)